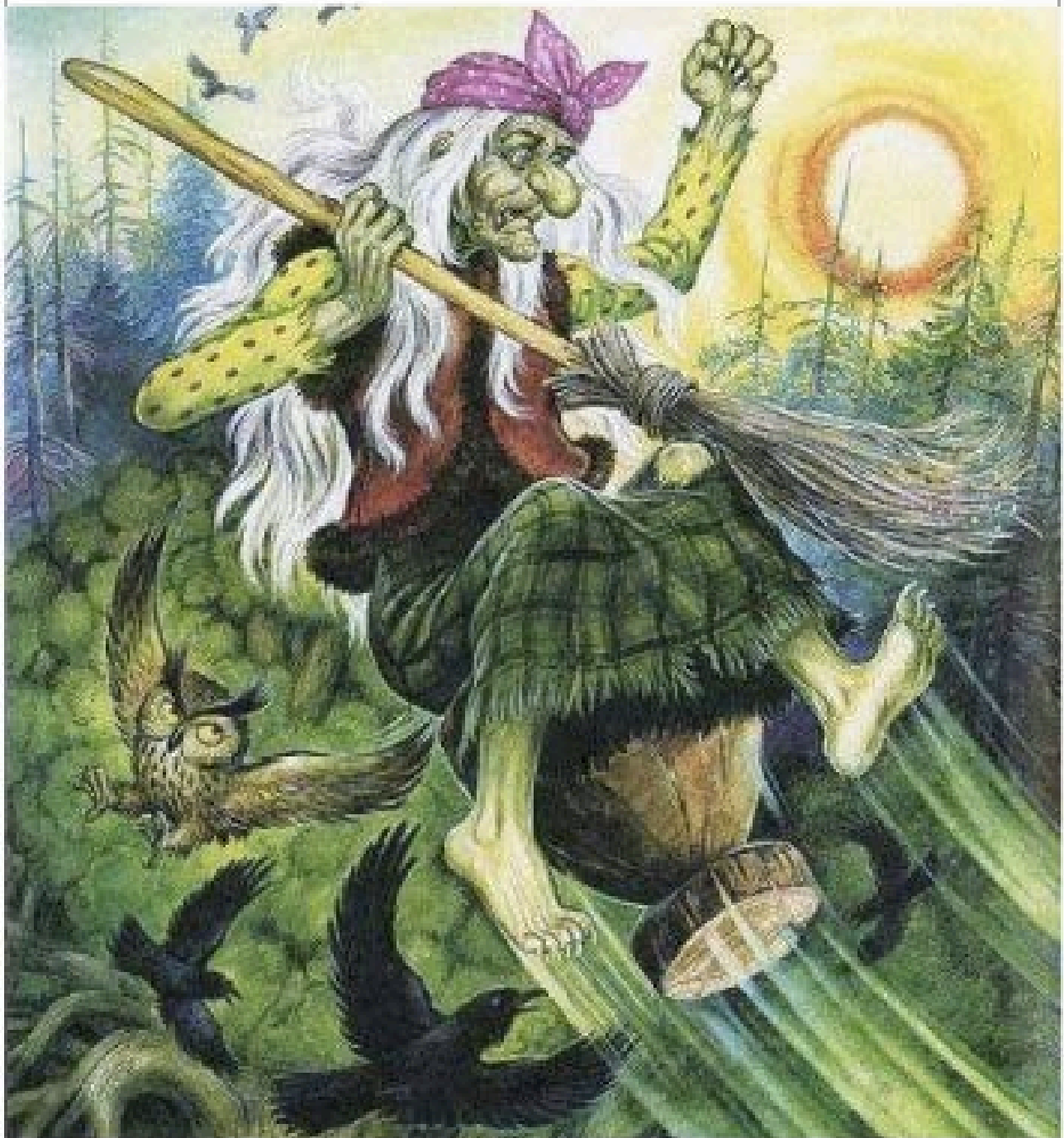


Oscar Brenifier
Isabelle Millon
Viktoria Chernenko

Philosopher avec les contes russes



Editions Alcofribas

À PROPOS DES AUTEURS

Oscar Brenifier

Docteur en philosophie (Paris IV-Sorbonne), Formateur, Consultant, Auteur. Depuis plusieurs années, en France et dans de nombreux pays, il travaille sur le concept de « Pratique philosophique », tant sur le plan pratique que théorique. Il est un des principaux promoteurs de la philosophie dans la cité : cafés-philo, ateliers philosophiques avec les enfants et les adultes, ateliers et séminaires en entreprise, etc. Il a publié de nombreux ouvrages en ce domaine, dont la collection « PhiloZenfants » (éditions Nathan), édités dans plus de trente langues. Il est également l'un des auteurs du rapport de l'UNESCO « La philosophie, une école de la liberté ». Avec Isabelle Millon, il a fondé l'Institut de Pratiques Philosophiques, organisme destiné à la promotion et à la formation de la philosophie comme pratique. www.brenifier.com

Isabelle Millon

Philosophe-praticienne spécialisée en éducation, formatrice, consultante, documentaliste et auteur d'ouvrages pour adultes et adolescents. Elle travaille sur la didactique de la philosophie et le développement de la philosophie pratique dans les écoles et dans la cité, en France et dans de nombreux pays : projets dans les établissements scolaires, primaires et secondaires, avec les enseignants, les élèves et les familles ; séminaires de formation à la pensée critique (enseignants, acteurs de la vie sociale et culturelle, activistes politiques, bibliothécaires, formateurs...).

Viktoria Chernenko

Viktoria détient une maîtrise en psychologie culturelle et historique, et suit un doctorat en philosophie à Paris. Elle développe la pratique philosophique dans 25 pays, depuis 2010, à travers la consultation et des ateliers philo avec les enfants et les adultes, dans des écoles, des universités ainsi que des compagnies d'affaires. Depuis quelques années, elle est consultante dans des compagnies d'affaires, en travaillant sur un système d'évaluation sur l'argumentation, et s'est également spécialisée dans l'évaluation des compétences pédagogiques de la pratique philo. Elle a cofondé plusieurs programmes de pratique philosophique, et enseigne un programme de maîtrise sur la consultation philosophique. Elle est également auteure d'un programme sur la pensée critique pour les enfants d'écoles primaires. En 2015, elle a fondé la compagnie "Thinking Consultancy", qui promeut la pratique philosophique dans le monde entier.

À PROPOS DU LIVRE

Une vue commune prétend que les contes sont destinés aux enfants. En général, ce n'est pas le cas, et encore moins pour les contes populaires russes. Cela devient plus évident lorsque nous examinons de plus près le contenu, parfois assez violent, de ces histoires. Aussi le pari de ce livre est d'essayer de rétablir la réalité de ces histoires, destinées en tout premier au lecteur d'âge adulte, en les offrant accompagnées d'une analyse philosophique, ainsi que de questions invitant l'amateur de contes à méditer davantage sur le contenu de ces narrations. Car l'une des conséquences de l'infantilisation de ces histoires est précisément qu'elles ont tendance à perdre leur fonction, qui consisterait à faire réfléchir l'auditeur sur le monde, sur l'humanité, sur la psychologie, sur lui-même, etc. Les allégories ou métaphores qu'elles contiennent constituent en fait une sorte de philosophie narrative, prenant la forme de fables ou de paraboles, autant d'éléments destinés à nourrir la pensée de tous. Bien entendu, sans exclure les enfants.

Traduit de l'anglais par Karl-Stéphan Bouthillette

SOMMAIRE

Introduction	4
1 / Kolobok, le petit pain rond	10
<i>Les enfants appartiennent-ils à leurs parents ?</i>	
2 / Le poisson d'or	20
<i>Pouvons-nous être satisfait de ce que nous avons ?</i>	
3 / Baba-Yaga la sorcière	32
<i>Est-ce un combat de devenir soi-même ?</i>	
4 / La renarde confesseur	45
<i>L'hypocrisie est-elle une obligation sociale ?</i>	
5 / Ersh Ershovich la grémille, fils de Shetnik le hérissé ...56	
<i>Devons-nous lutter pour survivre ?</i>	
6 / Vieux pain et sel sont facilement oubliés	69
<i>Les êtres humains sont-ils ingrats ?</i>	
7 / Le bateau volant	77
<i>Est-il bon d'être un « idiot » ?</i>	
8 / Le dragon et le tzigane;	92
<i>Sommes-nous maître de notre destin ?</i>	
9 / Le pape aux yeux cupides	102
<i>Pourquoi prétendons-nous être ce que nous ne sommes pas ?</i>	
10 / Les oies-cygnés	112
<i>Est-il difficile de grandir ?</i>	
11 / Vérité et mensonge	121
<i>Le mal est-il plus profitable que le bien ?</i>	
12 / La fille avisée	136
<i>Pourquoi voulons-nous paraître plus intelligent que les autres ?</i>	

Introduction

Une vue commune et répandue prétend que les contes de fées ou les contes populaires sont destinés exclusivement aux enfants. En général, ce n'est pas le cas, et c'est encore moins vrai pour les contes populaires russes. Probablement que, à notre époque contemporaine, l'idée des fées, de la magie, des esprits, des êtres enchantés, des animaux qui parlent, apparaît comme si primitive, superstitieuse ou archaïque, que ces histoires semblent être adaptées principalement ou seulement pour les enfants. Ainsi, la coutume de raconter ces histoires est devenue une sorte d'activité « au coucher », où l'histoire est lue à l'enfant pour l'endormir. Il s'agit d'une idée assez étrange, surtout lorsque nous examinons de plus près le contenu, parfois assez violent, de nombreuses histoires de ce genre. Les contes sont ainsi confondus avec les comptines...

Aussi le pari de ce livre est d'essayer de rétablir la réalité de ces histoires, destinées en fait en tout premier à la maturité, au lecteur d'âge adulte, en les offrant au lecteur accompagnées d'une analyse philosophique, ainsi que de questions invitant l'amateur de contes à méditer davantage sur le contenu de ces narrations. Car l'une des conséquences de l'infantilisation de ces histoires est précisément qu'elles ont tendance à perdre leur fonction, qui consisterait à faire réfléchir le lecteur ou l'auditeur sur le monde, sur l'humanité, sur la psychologie, etc. Les allégories ou les métaphores qu'elles contiennent constituent en vérité une sorte de philosophie narrative, prenant la forme de fables ou de paraboles, autant d'éléments destinés à nourrir la pensée de tous. Bien entendu, sans exclure les enfants.

Les auteurs du présent livre ne prétendent pas être des spécialistes de la culture traditionnelle, encore moins de la littérature populaire russe. Nous sommes simplement d'enthousiastes lecteurs de ces textes, et nous utilisons nos connaissances et notre expérience dans le domaine de la pratique philosophique pour analyser le contenu de ces histoires et tenter de cerner quels enjeux importants en découlent. D'autant plus que nous avons découvert, au fil des ans, que cette veine littéraire représente une formidable source de pédagogie, tant pour la profondeur de ses enseignements que pour l'efficacité de sa forme, vivante et surprenante, qui imprègne fortement l'esprit de l'auditeur, vieux ou jeune. Évidemment, nous ne devrions pas être surpris par l'originalité de leur contenu. Ce n'est pas un accident, puisque la plupart des contes populaires russes sont nés d'une tradition orale polie à travers les âges, jusqu'à ce qu'ils soient découverts, écrits et recopiés, principalement au 18^e et 19^e siècles. Nous devons ici mentionner principalement le fameux Alexandre Afanassiev, qui recueillit plus de six cents récits traditionnels russes, les a transcrits de manière lisible et les a catalogués. Mais il y a aussi des écrivains moins connus tels que Tchoulkov, Popov, Levchine, Khoudiakov, Erlenvain, Chudinsky, Rudchenko, Joukovski, Vladimir Dal, Avdéliéva, etc. Sur cette question, d'autres spécialistes ont davantage travaillé l'analyse des contes populaires, tels que Meletinski ou le célèbre Vladimir Propp, auteur de la *Morphologie des fables*.

D'autre part, dans l'esprit de la tradition orale, qui accorde une licence poétique au narrateur, nous avons pris quelques libertés avec le texte original : soit en combinant des versions variées qui semblaient fournir des détails différents améliorant l'histoire, soit en modifiant légèrement une version afin de rendre l'intrigue, les personnages ou l'esprit d'une histoire donnée plus vivants. Nous espérons que le lecteur ne se formalisera pas avec la liberté que nous nous sommes accordée. Il faut se rappeler que, si ces histoires ont un jour été couchées à l'écrit, leur genèse fut un long processus de modification, à travers les âges,

de bouche à oreille. De nombreux aspects ont été oubliés, ajoutés ou transformés au fil des temps. Ainsi, l'art du conte est une pratique vivante.

Les contes populaires russes reposent en grande partie sur des mythes slaves antiques, sur des rituels ou des croyances anciennes qui font encore partie de la vie quotidienne, surtout dans certaines régions éloignées de la Russie. Bien que ces récits soient profondément ancrés dans la croyance et la culture chrétiennes, nous rencontrons souvent, sous le vernis chrétien, une tradition chamanique ou païenne plus ancienne. De plus, en raison de l'immense géographie de la Russie et de ses contacts avec des cultures fort différentes, il existe des inspirations très diverses, des ressemblances, avec d'autres histoires, nordiques ou occidentales, voire orientales.

Nous pouvons certainement identifier un certain idéalisme ou des aspirations utopiques dans de nombreuses histoires, une sorte de rêve pour un monde meilleur, et bien sûr une critique de l'ici et maintenant, de la société et des humains. Souvent, le héros doit accomplir de grandes actions, trouver un objet précieux, aller en des endroits éloignés et combattre une bête, un être méchant ou horrible. L'idée d'accomplissement est donc très importante : il faut aller au-delà de soi-même, sortir de la peur ou de la mesquinerie, et s'éduquer ainsi. Et, dans de nombreuses histoires, il y a des « gagnants » et des « perdants », qui gagneront ou perdront principalement en raison de leur spécificité, de leurs qualités, ou parfois en raison des circonstances. Nous devons ici remarquer le personnage de l'« idiot » ou du « fou » qui, contre toutes les chances et toutes les apparences, est souvent le « gagnant ». Ce qui vient nous avertir contre l'écueil des préjugés et des attentes évidentes.

L'idée de morale est en général assez présente, mais souvent pas clairement tranchée : l'opposition entre le bien et le mal n'est pas tellement bien définie, ou alors punitions et récompenses sont floues. Nous pouvons opposer cette perspective aux fables grecques d'Ésope, ou encore à La Fontaine, qui énonce explicitement la morale « officielle » à la fin de ses fables.

Le meilleur exemple de cette ambiguïté est la renarde, probablement le plus astucieux de tous les animaux, parfois dépeinte de manière « positive », parfois « négative ». Baba Yaga est un autre cas d'espèce, qui, bien que plutôt horrible et effrayante, accomplit parfois de bonnes actions, et qui représente en général la condition nécessaire permettant au héros d'accomplir quelque chose d'important. Parfois, les « mauvais » sont punis, parfois ils gagnent. Pourtant, la question de l'éthique, le jugement du comportement, est un thème traité, les valeurs sociales sont décrites, mais pas de manière catégorique, comme ce serait le cas dans les histoires de type occidental, où le crime est toujours bien établi et justement sanctionné.

Une autre caractéristique des récits populaires russes est la diversité des personnages et les nombreux aspects de la réalité qu'ils englobent. Ils sont assez réalistes, dans le sens où nous rencontrons des descriptions de nombreux modes de vie, comme dans un traité sociologique. On nous fournit de nombreux détails sur les événements quotidiens et les habitudes, au lieu de simples personnages archétypiques, dénués de relief, princes et princesses, sorcières et paysans, dont on ne connaît rien, sinon leur statut et leurs principales actions. Un bon exemple de cela, dans Baba Yaga, est la description vivante de la maison, des artefacts et des activités domestiques, rendus avec une précision que nous ne rencontrons jamais dans les histoires occidentales d'ogres ou de sorcières. Nous sommes donc dans le concret, et non dans le mythique « il était une fois ». Les récits ont lieu dans le contexte présent, même s'ils représentent une épopée magique ou un voyage vers un autre monde. Ces contes sont fidèles à la nature. Ils sont témoins de la pauvreté, de la souffrance,

de la patience ou de l'impatience, de la résignation ou de la révolte, de l'importance des vertus domestiques, de l'affection familiale, de la révérence filiale, de l'amour parental ou de leurs opposés, de l'importance de la vie sociale. Ils tiennent compte autant des comportements primaires que des fortes aspirations à un mode de vie plus élevé. On remarquera que ces différents traits sont à bien des égards encore très parlants, dans leur rapport à la société russe contemporaine.

En général, l'idée est d'offrir une vie meilleure aux héros, et souvent l'histoire se conclut en disant « ils ont bien vécu et ils ont amassé des biens », une sorte de bien-être paysan, matériel et sobre, où les besoins nécessaires sont comblés, au lieu du plus romantique « Ils se marièrent, vécurent toujours heureux et eurent beaucoup d'enfants », à la mode occidentale. Cela peut être opposé à la violence de nombreuses histoires, où l'on doit survivre, parfois contre toute attente, contre l'injustice ou la cruauté. « Ersh Ershovich la grémille » est un bon exemple de cette situation difficile. Le sang-froid et la sauvagerie de certaines histoires, telle que « Vérité et mensonge », montre bien l'idée que ces histoires n'étaient pas particulièrement racontées aux enfants, mais qu'elles étaient initialement composées pour saisir l'esprit et l'imagination des adultes. De plus, nous devons mentionner le fait que, contrairement à d'autres cultures, comme chez les Grecs, les Indiens ou les Nordiques, les Russes ne possèdent aucun corps élaboré de mythes sur les dieux anciens, ni de grands drames épiques. Donc, la sagesse antique populaire est transmise par ces brèves histoires qui décrivent les niveaux de vie les plus fondamentaux : le monde, la nature, la famille, les besoins primaires, les envies et les espoirs courants, etc.

Ajoutons ici quelques mots sur le travail d'Afanassiev, qui ne faisait pas simplement que compiler des histoires. Son énorme effort, qui a enrichi et popularisé la culture populaire, a contribué de manière significative à la propagation et à la légitimation de la civilisation russe. Grâce à ce renouvellement des contes traditionnels, il espérait renforcer la présence de la langue russe contre la prédominance du français, promu par l'aristocratie. Très progressiste, ses accomplissements lui ont valu de nombreux problèmes avec la censure et les autorités politiques de son temps. Il ne voulait pas que ces histoires soient une simple distraction. Il les considérait comme un outil pédagogique, portant sur des questions existentielles et morales, capables de sensibiliser le lecteur aux problèmes importants de la vie.

Il a établi la base du travail analytique ultérieur de Vladimir Propp, qui étudia par la suite différentes caractéristiques des contes, telles que les personnages, leurs fonctions et leurs métamorphoses, qui a aussi identifié leurs structures logiques et établi un ingénieux système de classification des caractéristiques. Mentionnons, par exemple, certains types de personnages qu'il a définis : l'agresseur qui crée des problèmes, le donateur qui établit les conditions de résolution, l'aide auxiliaire, le vrai héros qui réalise de grands actes, le faux héros qui prétend et échoue, etc.

De plus, nous devrions souligner la dimension « révolutionnaire » du travail d'Afanassiev, en rappelant au lecteur l'interdiction pesant sur de nombreux contes en Russie, depuis les origines, un phénomène qui se déroule encore aujourd'hui. Ce qui est compréhensible au vu de la dimension critique ou polémique de ces textes. Par exemple, Afanassiev, en recueillant et analysant un grand nombre de contes russes, travailla également à une collection de contes érotiques : voyageant au travers des régions de Moscou et de Vologda, il rassembla sur ce sujet des histoires, des chansons et des proverbes de la population locale, préservant ainsi une réalité faisant partie de la vie quotidienne des paysans. Mais les histoires contenant un langage obscène ou des descriptions indécentes,

telles que celles ridiculisant des popes ou comportant des scènes sexuelles, furent longtemps interdites de publication. Apparemment, le livre d'abord intitulé « Contes russes à ne pas imprimer », puis renommé « Contes russes secrets », a été imprimé pour la première fois à Genève, en 1872, et n'est retourné vers sa terre d'origine que plusieurs décennies plus tard. Curieusement, ces histoires s'appellent « zavetnye », ce qui signifie « sacramental » ou « chéri ». Il devient donc très difficile de deviner le contenu du texte, comme si le titre du livre tentait de cacher sa réalité autant que possible, jusqu'à ce que le lecteur non préparé découvre, seul, son contenu. Toutefois, ces « histoires érotiques » étaient populaires dans les villages : les conteurs, avec leur langage inapproprié, étaient considérés comme brillants et drôles. Permettons-nous d'observer la contradiction entre la réalité populaire et la « doctrine officielle », une vérité qui est niée de manière hypocrite.

Afanassiev a écrit ce qui suit, dans la perspective de défendre les contes contre tant de critiques : « ils sont la fontaine vivante de la vie paysanne authentique, étincelant de toutes ces facettes brillantes et intelligentes des paysans. » « Les gens ne comprennent toujours pas qu'il y a beaucoup plus de morale dans ces contes que dans tous ces sermons remplis de rhétorique scolaire. » Il a compris la peur de faire face à la réalité, le désir d'oublier le « mal » par une tentative de tout présenter de la « bonne manière », en prétendant que « tout va bien », le danger de la bonne conscience. L'ironie est frappante, lorsque l'on examine soigneusement le contenu de certains récits russes, dont beaucoup sont remplis d'une violence qui contraste radicalement avec toutes les intentions idéalistes de ces mêmes histoires. Mais Dostoïevski a déjà écrit sur la nature paradoxale du peuple russe, où la chasteté, ou plutôt la prétention de chasteté, est entrelacée d'une grande obscénité.

Lentement, au fil du temps, les contes interdits retournèrent donc vers leur mère patrie, d'abord pour alimenter la critique de la religion, favorisant la moquerie narrative des popes, puis en laissant le contenu inapproprié « s'infiltrer » dans la vie quotidienne, où, ironiquement, ils avaient initialement été recueillis. Un juste retour, car les contes folkloriques représentent une sagesse populaire qui détient la double fonction de critiquer la société et l'individu, et de proposer des idées profondes, en une sorte de prescription thérapeutique.

Une autre observation touche à la relation avec les contes que de nombreuses personnes entretiennent comme souvenir de leur enfance. Car en Russie tout au moins, les traits maléfiques des personnages étaient souvent cachés ou atténués, afin de protéger l'enfant de la dure réalité, de la violence, de la peur et de la déception. Cela s'est effectué par une censure institutionnelle, voire culturelle et naturelle, effectuée de manière continue, qui a empêché que les « mauvais contes » ou que certains « mauvais penchants » n'aient été racontés ou simplement mentionnés. Ou alors, les parents eux-mêmes, voulant protéger leur progéniture d'expériences, d'idées et d'images désagréables ou traumatisantes. Cette censure a conduit à bloquer la réalité des personnages : par exemple, Baba Yaga est devenue une gentille grand-mère, et ses « habitudes » alimentaires, composées d'enfants, ont été négligées comme quelque chose de superflu, de dangereux ou même d'irréel. On ne croyait plus que ce que l'on voulait bien croire, versant ainsi dans une sorte de plaisante illusion. La brutalité ou la cruauté réelle de certains personnages furent considérées comme des détails secondaires ou superficiels, on les expurgea de leur portée substantielle, privant ainsi les histoires de leur substance spirituelle et de leur fonction symbolique. Les contes n'étaient censés enseigner que de « saines leçons », n'avoir que des messages « bons » et « gentils », magiques et positifs. Et, s'ils semblaient être mauvais ou

sombres, ces messages n'étaient par principe pas considérés comme représentant la partie essentielle d'un conte, mais comme un simple ajout baroque, fruit d'une imagination perverse. Les contes russes devaient donc être purs comme l'âme russe, l'âme d'un innocent enfant de Dieu.

Ce phénomène a pris une telle ampleur que, pour ne pas prendre de risques, certaines écoles et familles ont totalement interdit les livres d'Afanassiev. Et aujourd'hui encore, les autorités publiques débattent toujours des mesures à prendre pour protéger les enfants de ces histoires « pernicieuses ». À tort ou à raison.

Un dernier point sur lequel nous aimerions attirer l'attention de l'adulte ou du parent concerne l'utilisation de ces histoires, ou la relation à celles-ci, est ce qu'on appelle leur interprétation. Comme nous l'avons vu, il existe une certaine tendance à nier le côté obscur de ces histoires, qui consiste à restreindre leur contenu au simple aspect anecdotique de la narration, en négligeant ou niant son côté symbolique ou psychologique. Surtout en ce qui concerne les enfants, qui sont censés être naïfs et purs. La conséquence peut aller jusqu'à ne pas raconter certaines histoires à des lecteurs plus jeunes. Bien sûr, cela repose sur la responsabilité parentale. Mais, depuis le travail du psychanalyste Bruno Bettelheim, avec son œuvre majeure *Psychanalyse des contes de fées*, qui constitue une sorte d'interprétation des contes folkloriques, afin de comprendre leur importance dans la formation de l'esprit de l'enfant, il a été établi que les enfants vivent déjà dans le drame et l'anxiété, et que ces histoires font écho à ce qui se passe dans leur esprit, leur donnent des mots, rendant enfin le drame discutable, ce qui dédramatise leurs soucis internes. Par conséquent, il y a beaucoup d'avantages à utiliser ces histoires comme un moment cathartique, où l'enfant peut décharger son esprit des tensions internes, à travers des représentations symboliques. L'exemple classique est l'histoire de l'enfant qui n'est pas aimé, ou de l'enfant qui n'est pas vraiment l'enfant de sa mère ou de son père, histoire que l'on retrouve avec Baba Yaga par exemple, et tous les psychologues d'enfants savent que cette peur ou anxiété fondamentale est présente chez tout enfant « normal ».

Prenons aussi le cas de ces « animaux parlant », si populaires chez les enfants. D'une manière inoffensive, ils présentent une « troisième » personne qui accorde à l'enfant la possibilité de se poser de grandes questions existentielles sur la naissance, l'amour parental, les maladies, la mort, la vie, les relations avec les autres, les différences sexuelles, la violence, l'éthique, etc. Ils ont une fonction de médiation, qui permet de traiter de sujets autrement inabordables. Les enfants se reconnaîtront, ou pas immédiatement, même si ces histoires font écho à leurs pensées et leurs sentiments cachés, parce qu'elles recouvrent des impulsions effrayantes ou inacceptables. Les différents traits de comportement de chaque animal jouent cette fonction : la férocité ou la cruauté du loup, la brutalité de l'ours, la tromperie de la renarde, la soumission de la jument, l'orgueil du coq, la peur du lièvre, la fidélité du chien, etc. Tous sont des exemples de cette diversité psychologique.

Un autre aspect important du problème est que pour de nombreux parents, parce qu'ils se sentent inadéquats, parce qu'ils ne veulent pas prendre le temps, évitent le dialogue avec leur enfant et ne discutent pas les histoires avec eux. Soit ils n'invitent pas l'enfant à parler, soit ils ne prennent pas le temps de discuter des questions qu'il soulève, soit ils imposent des réponses facilement obtenues qui ferment rapidement la discussion. Certains prétendent que leurs enfants sont trop jeunes, ou qu'ils n'aiment qu'écouter l'histoire sans en discuter, ce qui indique leur propre état mental plus que celui de leurs enfants. Disons simplement à ces parents qu'ils pourraient découvrir des intuitions intéressantes sur eux-mêmes et sur leurs enfants en profitant de cette précieuse occasion

pour réfléchir à partir des histoires, et c'est la raison pour laquelle nous avons écrit un certain nombre de questions après chaque récit. Nous espérons donc qu'elles seront utiles à tous les parents et enfants, en tant que prolongement intéressant, à travers une réflexion qui nous invite à vivre à travers ces contes.

1/ Kolobok, le petit pain rond

Les enfants appartiennent-ils à leurs parents ?

Il était une fois un vieil homme et une vieille femme. Le vieil homme dit :

- Pourquoi ne pas cuisiner un kolobok, la vieille ?

- Avec quoi ? Il n'y a plus de farine !

- Mais bien sûr, la vieille ! Gratte le baril, balaie le sac, et tu trouveras sans doute de quoi !

La vieille femme prit un grattoir, elle gratta le baril, elle balaya le sac, et elle ramassa deux petites poignées de farine. Elle mit de la crème, frit le tout dans l'huile, puis posa le kolobok sur le bord de la fenêtre, afin de refroidir.

Le kolobok y resta longtemps, sans bouger, quand tout à coup il commença à rouler. Il roule et roule, d'abord sur le banc, puis sur le sol, et bientôt près de la porte ; il franchit alors le seuil en un seul bond, arrive sur les marches et traverse la cour jusqu'à la porte. Et le voilà qui passe la porte et s'échappe de plus en plus loin.

Le kolobok roule, il croise un lièvre :

- Kolobok, Kolobok, je vais te manger !

- Ne me mange pas, petit lièvre louche, je te chanterai une chanson !

Et le kolobok commença à chanter.

- Je viens du baril qui a été gratté. Je viens du sac qui a été balayé. J'ai été mélangé avec de la crème. J'ai été frit dans l'huile chaude et j'ai refroidi sur le bord la fenêtre. J'ai échappé à grand-père. J'ai échappé à grand-mère. Et de toi aussi, le lièvre, ce n'est pas difficile de s'échapper !

Et le kolobok disparut avant même que le lièvre n'ait cligné des yeux.

Le kolobok roule, il croise un loup :

- Kolobok, Kolobok, je vais te manger !

- Ne me mange pas, loup gris, je vais te chanter une chanson ! Je viens du baril qui a été gratté. Je viens du sac qui a été balayé. J'ai été mélangé avec de la crème. J'ai été frit dans l'huile chaude et j'ai refroidi sur le bord de la fenêtre. J'ai échappé à grand-père. J'ai échappé à grand-mère. J'ai échappé au lièvre. Et de toi, le loup, ce n'est pas difficile de s'échapper !

Le kolobok disparut avant même que le loup n'ait cligné des yeux.

Le kolobok roule, il croise un ours :

- Kolobok, Kolobok, je vais te manger !

- Comment peux-tu me manger, pattes tordues ! Je viens du baril qui a été gratté. Je viens du sac qui a été balayé. J'ai été mélangé avec de la crème. J'ai été frit dans l'huile chaude et j'ai refroidi sur le bord de la fenêtre. J'ai échappé à grand-père. J'ai échappé à grand-mère. J'ai échappé au lièvre. J'ai échappé au loup. Et de toi, l'ours, ce n'est pas difficile de s'échapper !

Le kolobok disparut avant même que l'ours n'ait cligné des yeux.

Le kolobok roule et roule, quand il croise la renarde :

- Bonjour, Kolobok, comme tu es joli !

Le kolobok chante sa chanson :

- Je viens du baril qui a été gratté. Je viens du sac qui a été balayé. J'ai été mélangé avec de la crème. J'ai été frit dans l'huile chaude et j'ai refroidi sur le bord de la fenêtre J'ai échappé à grand-père. J'ai échappé à grand-mère. J'ai échappé au lièvre. J'ai échappé au loup. J'ai

échappé à l'ours. De toi, renarde, ce sera encore plus facile.

- Quelle belle petite chanson ! s'exclama la renarde. Mais je suis devenue vieille, Kolobok, je n'entends pas bien. Assieds-toi sur mon museau et chante ta chanson un peu plus fort.

Le kolobok sauta sur le museau de la renarde et chanta à nouveau sa chanson.

- Merci, Kolobok ! Quelle jolie chanson ! Comme je voudrais l'entendre encore ! Viens sur ma langue et chante-la moi une dernière fois, dit la renarde, tirant sa langue.

Stupidement, le kolobok sauta dessus et miam ! La renarde avala immédiatement le pauvre kolobok.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- La « naissance » de Kolobok est-elle difficile ?
- Pourquoi Kolobok quitte-t-il la maison ?
- Pourquoi Kolobok attend-il avant de quitter la maison ?
- Quel est le thème principal de la chanson de Kolobok ?
- Pourquoi Kolobok chante-t-il sa chanson chaque fois qu'il rencontre quelqu'un ?
- Quel animal est le plus dangereux pour Kolobok ?
- Que pense Kolobok de lui-même ?
- Pourquoi est-ce une renarde et non un renard que Kolobok rencontre ?
- Quelle stratégie utilise la renarde ?
- Pourquoi Kolobok fait-il confiance à la renarde ?
- Que représente Kolobok ?
- Que nous dit cette histoire de la vie ?

Réflexion

- Kolobok a-t-il raison de quitter la maison ?
- La renarde est-elle un personnage positif ou négatif ?
- L'histoire se termine-t-elle bien ?
- Le monde est-il dangereux ?
- Devrions-nous faire ce que nous voulons ?
- Les étrangers sont-ils plus dangereux que la famille et les amis ?
- Pourquoi les enfants en général quittent-ils la maison parentale ?
- Est-ce une bonne chose que les enfants quittent leurs parents ?
- Pourquoi les parents font-ils des enfants ?
- A quoi reconnaissons-nous que les parents sont trop possessifs ?
- Les enfants doivent-ils quelque chose à leurs parents ?
- Les enfants appartiennent-ils à leurs parents ?
- Voyez-vous une relation entre vous et Kolobok ?

Analyse

Stabilité et survie

La vie est difficile, nous luttons pour survivre. Et la mort, la disparition ou la fin de la vie, nous menace toujours. Il faut lutter pour rester en vie et satisfaire ses besoins, bien que cette lutte puisse paraître parfois comme un jeu, même si dangereux. Et nous nous reproduisons, afin de prolonger notre propre existence. Mais engendrer la vie est également difficile. C'est l'essence même de l'histoire de Kolobok, la toile du drame. La survie par la crise.

La première caractéristique frappante du héros de cette histoire, Kolobok, est sa banalité, sa nature ordinaire. Kolobok est juste un pain, un petit pain rond, le produit de farine de base qui peut accompagner tout repas, l'aliment minimal qui nourrit de nombreux paysans qui ne peuvent se permettre autre chose, comme de la viande ou des légumes. Sa forme est simple, aucune fantaisie, quelque chose de facile à fabriquer et à cuire. Il doit avoir un goût plutôt fade. Par conséquent, en ce sens, nous sommes tous Kolobok, nous pouvons tous nous identifier à ce caractère commun et banal. L'histoire est très simple. Cette banalité est aussi ce qui en fait une histoire ou un thème populaire dans différentes régions européennes, même si les récits rencontrés dans les diverses langues varient légèrement. Il constitue un conte drôle, simple, attirant pour les très jeunes enfants.

La narration commence dans la maison de deux personnes âgées, connues sous le nom de « vieil homme » et de « vieille femme ». Comme toujours dans les contes populaires, les choix narratifs, même les détails, ne sont jamais un accident, ils ont un sens : ils symbolisent une réalité, psychologique ou existentielle, ou une valeur. Par conséquent, il doit y avoir une raison pour laquelle il s'agit d'un vieux couple, plutôt que d'un jeune couple, ou même d'une seule personne. En outre, nous devons ajouter que ce « vieux couple » est un scénario typique pour les histoires populaires russes, bien plus que dans beaucoup d'autres traditions, comme on le voit par exemple dans « Sœur renarde et le loup gris », « La renarde guérisseuse », « Les animaux dans le fossé », etc. Et le contexte, la description de la situation, est l'un des trois éléments fondamentaux de l'histoire, avec l'évènement ou drame, et la conclusion ou résolution. Nous proposerons donc une interprétation de la situation, ou de la mise en scène, du vieux couple dans leur maison.

Tout d'abord, il indique une certaine permanence et stabilité, la durée du temps, indiquée par la combinaison durable de l'homme, de la femme et de la maison, de la constance des personnes, de la relation, du lieu. De ce fait, il représente un certain ancrage stable dans la réalité, sinon la réalité elle-même, par sa nature répétitive, durable et invariante. Ce qui a toujours été et sera toujours.

Ensuite, il indique le foyer, la maison, le lieu de sécurité et d'isolement, où la vie peut continuer car elle est protégée du monde extérieur. Et cela doit fonctionner assez bien puisque ces deux personnes ont réussi à survivre si longtemps. Bien que nous découvriions bientôt une autre facette « moins sûre » de cette « sécurité ». En outre, la vieillesse représente la sagesse, le temps du « mieux connaître », à cause de l'expérience. Il faut être malin et beaucoup réfléchir pour survivre, et au travers de la vie, on acquiert une certaine expérience. Paradoxalement, les personnes âgées symbolisent une certaine forme de faiblesse, puisque le temps les a épuisés, mais en même temps une certaine forme de force, car la sagesse leur permet de connaître et d'agir de manière plus intelligente et plus efficace. La vieillesse indique simultanément la richesse de l'ancienneté et la pauvreté de la

décrépitude, la force de l'expérience et la faiblesse du corps, dans une sorte d'équilibre relatif. Et, bien sûr, comme nous le verrons, cet équilibre, cet ordre métastable, sera perturbé par l'évènement à venir, par le drame qui se déroule.

Dans le cas de Kolobok, l'élément déclencheur est le désir soudain du vieil homme, sa faim, qui nous rappelle que le temps n'est pas si constant, que la vie a ses propres impératifs, qui perturbent l'éternité et la constance du temps. Ainsi a-t-il soudain une envie de pain. La faim représente la nécessité, la contingence, l'absence de certitude et de permanence, la crise qui ponctue et rythme la tranquillité illusoire de la vie. Et, bien sûr, puisque la vieillesse est faiblesse, le couple est pauvre, et la farine manque pour satisfaire un tel désir. Alors, la pauvre femme proteste, soudainement consciente du triste état des choses, de sa propre décrépitude et de son impuissance. Mais comme la vie occasionne toujours des expédients – on peut appeler cela « principe de survie » - on trouvera de la farine même s'il n'y a pas de farine : en grattant le baril et en balayant le sac. On peut penser ici à la notion du philosophe néerlandais Benedict Spinoza, le « conatus », qui signifie que les êtres essaient toujours de persévérer dans leur existence continue, qui est comme une force motrice d'être et de vie. Un thème qui sera développé dans l'histoire, comme nous le verrons. Ce concept est également renforcé par l'autre signification de Kolobok : il est l'enfant, la perpétuation de la vie, ce qui permettra au vieux couple d'exister après leur mort, une autre forme de lutte contre le temps et la finitude.

Possession et contrôle

Le pain rond est finalement fait et cuit, on le laisse reposer, le temps de se refroidir afin qu'il puisse enfin être mangé. Ceci indique que la vie prend du temps, les processus organiques sont lents, la croissance aussi, et nous devons être patients, en particulier en ce qui concerne l'élevage et l'éducation des enfants. Et, bien sûr, plus que toute autre chose, la vie est imprévisible, en particulier lorsque nous observons ce qui arrive à notre progéniture, qui trop souvent ne répond pas à nos attentes, résultat qui nous surprend beaucoup, que ce soit dans le sens positif ou négatif. Ainsi en va-t-il avec notre petit pain, qui, au lieu de se réchauffer patiemment pour être consommé plus tard, comme prévu, décide de se lever et de s'en aller, de quitter la maison dans son désir d'accomplissement et de soif d'aventures. Bien sûr, on ne pourra s'empêcher ici d'établir une comparaison avec le comportement des enfants, qui quittent la maison à un moment donné, coupent le cordon ombilical, et qui, parfois, déçoivent profondément ou brutalement leurs parents. Que ce soit parce qu'ils quittent physiquement la maison familiale, ou parce qu'ils dévient du chemin espéré, ils abandonnent la « bonne voie », le comportement « correct » établi par les parents.

Bien sûr, l'objection probable qui nous sera émise à ce sujet est qu'il est très étrange que le pain symbolise l'enfant, la progéniture, puisqu'il est fait pour être mangé. Certains ne percevront même pas la métaphore. Après tout, les parents normaux ne sont pas des cannibales ! Nous rappellerons néanmoins à nos lecteurs l'idée mythologique de Kronos mangeant ses propres enfants, scène d'ailleurs superbement dépeinte par Goya, simplement parce que Kronos craignait que ses enfants n'usurpent son propre pouvoir. Nous pouvons également rappeler que la relation entre parents et enfants, à mesure que les enfants grandissent, de manière plus visible encore à l'adolescence, a beaucoup à voir avec une lutte de pouvoir autour du concept d'autonomie. Il est fréquent que les parents en viennent à « dévorer » leurs enfants parce qu'ils ne veulent pas abandonner le contrôle sur eux. En ce qui concerne le côté « gentillet » de « manger » ses enfants, pensons combien

certaines expressions sont couramment utilisées par les parents, des expressions telles que « je pourrais te manger tout cru », « il est mignon à croquer », etc. De manière plus générale, à côté de la « consommation » en tant que telle, n'oublions pas que les parents engendrent des enfants principalement pour satisfaire leurs propres besoins, en raison d'une certaine envie de se prolonger eux-mêmes. Parce qu'ils veulent réaliser leurs propres attentes, réaliser leur propre vie, ou que leurs enfants accomplissent ce qu'ils ne peuvent pas ou n'ont pas pu accomplir eux-mêmes, ou qu'ils satisfassent d'une façon ou d'une autre leurs propres pulsions narcissiques. Ou alors, ils obéissent à un certain instinct de reproduction, de la même façon que les animaux, qui s'accouplent et se reproduisent automatiquement, de par leur propre besoin. Par conséquent, lorsque les parents prétendent faire des choses pour leurs enfants, même quand ils veulent les aider ou leur plaire, ils sont en réalité préoccupés principalement par eux-mêmes. Les enfants permettent une sorte d'auto-gratification indirecte, et lorsque les parents parlent des enfants, ils projettent souvent leurs propres aspirations et préoccupations, ils parlent surtout d'eux-mêmes. Les enfants ne sont qu'un être de substitution dont il est difficile de se séparer, même si de nombreux parents veulent nier cette terrible réalité.

C'est pourquoi il est si difficile pour de nombreux parents de laisser aller les enfants, pour plusieurs raisons, ou d'accepter le fait que leurs enfants sont comme ils sont et non comme les parents le veulent. Ainsi, le désir de « manger » est-il ici un simple symbole désignant une pulsion instinctive qui peut facilement négliger la réalité de l'enfant ou ignorer son autonomie. Et il faut savoir que, dans certaines versions de l'histoire de Kolobok, le symbole est explicite, car il est dit : « Ils voulaient avoir des enfants, mais ils ne pouvaient pas, alors ils ont décidé d'en faire cuire un. »

Pour résumer, les deux concepts qui semblent importants ici, ceux qui résument ce que nous venons de décrire, sont la possession et le contrôle. La possession, pour la simple raison que les parents ont l'impression qu'ils possèdent les enfants, même s'ils ne l'admettront pas facilement, étant probablement inconscients de cette réalité ou de son intensité. Le pronom possessif « mes enfants », bien que difficile à éviter pour parler de sa propre progéniture, en est un bon indicateur. Et le contrôle, parce que les parents veulent toujours déterminer quelque peu le comportement et le cours de la vie de leurs enfants, pas nécessairement dans tous ses détails, mais au moins dans ses grandes orientations, ses valeurs morales par exemple. Étant donné que les parents considèrent l'enfant comme une extension de leur propre être, ils pratiquent facilement une forme de projection intense, où la distance nécessaire pour que l'enfant devienne lui-même fait péniblement défaut.

Danger et confiance en soi

Passons maintenant à l'étape suivante, qui pourrait également se nommer « la vie est une jungle ». Initialement, Kolobok reste sur place, il ne bouge pas : « Kolobok est resté là pendant longtemps, longtemps, sans bouger », nous dit l'histoire. Encore une fois, la lenteur du temps, le temps de maturation, de croissance et de développement. Un principe intéressant, puisque les humains sont si impatients ! Nous pouvons même imaginer que Kolobok s'ennuie : la maison des parents peut en effet représenter un endroit ennuyeux pour l'adolescent. Mais enfin, la maturité arrive, le temps de l'autonomie. Et, de façon inattendue, Kolobok commence à se déplacer seul et quitte la maison, abandonnant ce lieu supposé de sécurité et de protection. Mais nous découvrirons plus tard, à travers sa

chanson, que ce n'est pas la façon dont il le voit : la maison n'est pas pour lui un endroit sûr. Après tout, le « vieux couple » l'a fait pour le consommer. « J'ai échappé au grand-père, j'ai échappé à la grand-mère », chante-t-il, comme un adolescent rebelle. Dans ses paroles, il met ses parents au même niveau que les autres animaux auxquels il essaie d'échapper. Ils sont aussi une menace pour sa vie. Après tout, ils veulent aussi le consommer ! Le monde est dangereux dans son ensemble. Les lieux sûrs sont des illusions, ce ne sont que de simples pièges invisibles. Mais, de toute façon, Kolobok doit partir, comme n'importe quel enfant ! Ce qui est bien illustré par le roulement de cet être rond : le processus se déroule comme par lui-même, et Kolobok roule, de plus en plus loin. Il ne sait pas où il va, mais il est heureux d'accomplir son destin, avec confiance, de manière libre. Alors il chante !

Bien sûr, il ne faudra pas longtemps avant que le danger « extérieur » ne se manifeste de manière très explicite, puisqu'il rencontre un lièvre qui lui dit tout de suite « je vais te manger ». Kolobok est petit, le lièvre est plus grand. Mais notre héros en pâte est « fort », alors il nomme le lièvre « petit », en utilisant dans le texte russe un diminutif, un préfixe indiquant la familiarité. Il a appris la vie, à travers ce « cuisiner, cuire et attendre », sorte de métaphore de l'éducation. Il est maintenant « intelligent », et peut donc se défendre, s'affirmer, dans ce cas-ci avec une petite chanson, dont la composition est intéressante. Elle récapitule l'histoire de Kolobok, la création de son mythe personnel. Tout d'abord, la difficulté de trouver de la farine : « Je viens du baril qui a été gratté. Je viens du sac qui a été balayé. », ce qui symbolise la difficulté d'engendrer. Ensuite, « j'ai été mélangé avec de la crème, j'ai été frit avec de l'huile chaude », qui symbolise le travail impliqué dans l'éducation des enfants. « J'ai refroidi sur le bord de la fenêtre », la patience qui est de rigueur pour apprendre à connaître le monde. Ensuite, « j'ai échappé au grand-père, j'ai échappé à la grand-mère », ce qui implique que la maison parentale est une sorte de prison où l'on est privé de liberté, où l'on ne peut pas accomplir sa vie et son destin, où l'on sera consommé. Il est donc préférable de s'éloigner des origines, de se couper des racines. La chanson se modifie, elle s'allonge tout au long de la narration, Kolobok récapitule chaque fois la totalité de son histoire de vie, qui constitue la totalité de son expérience et donc l'ensemble de ses connaissances. Et comme tous les humains parviennent plus ou moins à le faire, cette connaissance et cette expérience lui permettent de faire face au réel et d'échapper au danger. Les luttes de sa vie constituent la meilleure leçon pour survivre. Et la répétition de cette chanson devient une sorte d'incantation, en même temps que la fabrication d'un mythe, le mythe de Kolobok, l'élaboration d'un mythe personnel, comme nous le faisons tous, construction d'une identité et sorte d'exorcisme contre des événements périlleux.

Ainsi, Kolobok a appris à la fois la nature du danger et acquis la capacité d'y échapper. Il pense qu'il est intelligent. Comme un adolescent effronté, en s'échappant du domicile parental, il a acquis une grande confiance en lui-même, comme on le remarque quand il se moque du lièvre à propos de ses drôles d'yeux ; « Ne me mange pas, petit lièvre louche ». Son humour indique sa liberté spirituelle, ou son inconscience, quand il rit de l'apparence étrange du « danger ». Il décide de ce qui se passera, il établit l'agenda ; il chantera sa chanson. Ensuite, vient le loup, où essentiellement la même situation se répète, exception faite que Kolobok a désormais un peu plus d'expérience ; « J'ai échappé au lièvre », ajoute-t-il. Mais, en même temps, il devient conscient, il éprouve plus de crainte avec cet animal plus gros et plus dangereux. En fait, cette fois, il ne taquine pas l'animal, mais il plaide : « Ne me mange pas, loup gris, écoute plutôt ma chanson. » Puis, il rencontre un animal encore plus grand, encore plus dangereux : l'ours. Si le lièvre représente la peur, le loup

représente la cruauté, et l'ours représente la force brutale, tous des êtres plutôt stupides et primitifs.

On sent, à travers la narration, l'augmentation du danger. Il est visible pour le lecteur, en particulier pour l'enfant, mais en même temps Kolobok a aussi gagné en confiance de soi, à travers l'expérience. Comme il a dit: « J'ai échappé au lièvre, j'ai échappé au loup gris », alors il taquine et raille l'ours : « Comment peux-tu me manger, pattes tordues! » lui dit-il, sûr de son destin. Et, rapidement, il disparaît, sans délai, avant que l'ours ne réagisse. Son expérience l'a rendu plus intelligent, plus rapide et plus audacieux que jamais, mais il a tendance à se surestimer, malgré le danger croissant. **L'une des** raisons qui explique probablement sa défaite future.

Séduction

Bien sûr, quand vient la renarde, qui semble beaucoup moins dangereuse que ces derniers grands animaux auxquels il a échappé, Kolobok ne perçoit pas vraiment le danger. Il a su reconnaître jusqu'ici divers dangers, mais il ne perçoit pas la nature de cette nouvelle menace, il l'ignore, la néglige ou l'oublie. Il est de plus en plus sûr de soi. Il est plus fier que jamais. Visiblement, il ne connaît pas le secret de tous les contes de fées : le plus petit est le personnage, le plus innocent semble sa forme, le plus probable est-il qu'il soit des plus rusés. En d'autres termes : méfiez-vous des apparences ! Si Kolobok était vraiment sage et expérimenté, et non pas si fier, il aurait pu soupçonner, dès le début de cette ultime rencontre, qu'il s'y trouvait un danger, bien que le danger ne fût pas une évidence ! Ce comportement était trop étrange pour être crédible. Mais il est naïf. En effet, la renarde ne le menace pas du tout, bien au contraire, lorsqu'elle dit : « Bonjour Kolobok, que tu es joli ! ». Et, comme toujours, Kolobok, qui croit de plus en plus savoir comment le monde fonctionne, fier de son propre pouvoir, entonne sa fameuse petite chanson pour la nouvelle venue. Il se vante de toutes ses évasions et de toutes ses victoires, en défiant sa nouvelle « adversaire », la mettant au défi en clamant qu'il ne sera pas mangé, encore une fois. Mais la renarde est un animal différent, connu dans de nombreuses cultures comme le symbole de l'astuce et de l'artifice. Elle sait comment profiler et comment manipuler. Par conséquent, elle comprend comment fonctionnent les êtres. Bien qu'elle soit séduisante, elle est plutôt rationnelle, comme elle le démontre à travers sa compréhension de la psychologie de notre héros. Elle incarne le principe de la réalité qui va brutalement « refroidir » Kolobok, totalement imbu de lui-même.

Bien sûr, dans la liste des personnages que Kolobok a rencontrés, la renarde est la première femelle. Contrairement à ces mâles rudes qui utilisent la force brute et ne sont pas très fins, la féminité, elle, utilise la séduction et la flatterie, une stratégie trompeuse pour laquelle, visiblement, Kolobok, qui sait seulement comment se défendre contre la brutalité et la dureté sans détour du monde, n'est pas encore prêt. D'une certaine façon, cela indique qu'une volonté plus forte et plus sophistiquée habite cet animal, puisqu'elle calcule, elle est patiente, elle peut cacher sa stratégie et ses intentions. D'une certaine manière, elle est plus humaine que les autres animaux, de par sa ruse. « Quelle merveilleuse petite chanson ! », s'écrie la renarde, qui prétend être vieille et sourde, donc inoffensive. Encore une fois, nous retrouvons l'ambiguïté de la faiblesse et de la force simultanées de la vieillesse. La renarde insiste encore sur la beauté de la chanson, jusqu'à ce que Kolobok, apprivoisé et confiant, soit exactement là où elle veut qu'il soit : dans sa bouche, juste prêt à être mangé. Bien sûr,

la stratégie est ici fort simple : en disant à Kolobok combien il est fort en comparaison à elle, il en vient à abaisser ses défenses. Puis, en lui disant combien son chant est magnifique, il en devient comme ensorcelé. Le voilà impuissant. Sa vanité et son amour-propre le rendent si faible qu'il ne peut plus penser. Il ne désire plus rien d'autre que de ce doux et stupéfiant narcotique. Il n'hésite donc pas à se jeter dans la bouche même qui va le dévorer. Un aspect ironique de la stratégie de la renarde est la façon dont elle qualifie de « petite » et « jolie » la chanson du « brave » Kolobok, même s'il s'agit en fait du drame de sa vie et de ses périlleuses aventures, comme nous devrions nous en rappeler. Ainsi, elle l'infantilise, tout comme les adultes qui trouvent si charmant quand les enfants racontent une préoccupation ou une idée très sérieuse qu'ils considèrent comme naïve et innocente. Et bien sûr, comme la plupart d'entre nous, Kolobok aime être materné et trouvé si mignon ! Les hommes adorent cette qualité du caractère féminin. Lequel d'entre eux peut résister à des mots aussi réconfortants et à un séduisant sourire féminin ? Bien sûr, jusqu'ici, l'interprétation de l'histoire peut nous amener à conclure que l'inévitable « ravissement » et « consommation » de l'enfant est le fruit de la séduction et non de la force.

La séduction – au moins une forme importante de celle-ci – fonctionne en « avouant » à l'autre comme il est fort et comme nous sommes faible face à lui, par une sorte de flatterie directe ou indirecte. Et nous pouvons observer, dans la vie de tous les jours, comment certaines femmes jouent un rôle de « faible et stupide » pour séduire des hommes « forts », qui se sentent dès lors plus puissants du fait de cette attitude. Mais à l'inverse, on observera comment certains hommes jouent aussi le rôle du « faible et souffrant », en se plaignant à tout vent, afin de séduire des femmes qui se plairont à jouer le rôle d'« infirmière forte », pour consoler leur pauvre victime. Ainsi, lorsque l'enfant grandit, se forgeant une nouvelle identité sociale, il devient plus sensible à la séduction, s'en trouver charmé, et tomber soudainement amoureux. Suite à quoi, il abandonne le refuge familial. C'est alors que l'on peut entendre un refrain classique de la part des parents, qui pensent que leur enfant a été abusé, trompé, volé ou autre, par un homme ou une femme sans scrupule, une personne rusée qui a réussi à manipuler « notre pauvre enfant ». Bien sûr, « notre enfant » a « évidemment » été séduit par une personne qui est loin d'être digne de ce merveilleux petit être. Bien souvent, la pensée sous-jacente est : « Nous n'avons pas fait cet enfant pour quelqu'un d'autre, nous ne l'avons pas élevé du mieux que nous le pouvions pour qu'il soit "consommé" par une autre personne, douteuse et malsaine ! » Mais, hélas ! Nos enfants sont faits pour être « volés », physiquement ou psychologiquement, voire « pervertis », - bien que certaines sociétés et familles soient fortement organisées pour prévenir une telle « tragédie », par une sorte d'endogamie - et ainsi va le monde. La vie est une lutte permanente contre les frustrations et impulsions freudiennes, incestueuses ou autres. Et les pauvres parents peuvent toujours se lamenter, en pensant que leur appétissant petit Kolobok leur aura été volé par cette misérable renarde à cause de sa naïveté.

Méfiance

Combien de personnes ne trouvent dans l'histoire de Kolobok qu'un conte naïf et innocent ! Alors qu'il traite tant de questions importantes sur la vie. Désirer, engendrer, encourager, apprendre, lutter, survivre, patienter, séduire, risquer, toutes les différentes formes de pouvoir et de stratégies de survie. Pas étonnant que cette histoire très simple ait rencontré tant de succès à travers les âges et à travers le monde. Bien sûr, certains parents utiliseront

cette histoire pour enseigner une sagesse ou un principe moral qui les arrange. Parmi les plus courants, on peut citer : « Ne quitte pas la maison : c'est dangereux là-bas ! » Ou encore : « Ne te fie pas aux étrangers, on ne peut pas leur faire confiance ! ». L'histoire est utilisée pour enseigner la peur et la méfiance. Sans le savoir, ces adultes épousent le point de vue réducteur et égocentrique des parents à l'intérieur même de l'histoire, qui prétendent garder leur enfant sous leur aile, comme une mère poule, et le consommer eux-mêmes. Mais ce n'est pas le point de vue de la narration, qui est au-dessus de cette perspective et qui, au contraire, critique de telles tentations xénophobes, comme nous essayons de l'expliquer au travers de notre analyse. Ce n'est pas non plus le point de vue de Kolobok, qui range ses parents dans la même catégorie que les autres animaux dangereux. En ce sens, l'histoire est aussi pour les parents – ou peut-être surtout pour eux - afin de les rendre conscients de la relation de parent à enfant qui est parfois abusive et possessive, un phénomène commun et pernicieux qui est difficile à percevoir, à accepter et à modifier, pour des raisons cognitives et psychologiques.

Il est probable que l'une des raisons pour lesquelles cette histoire fut conçue et connut un tel succès, en particulier chez ceux qui vivent selon un mode d'existence traditionnel et agricole, est cette conception culturelle russe, très répandue, qui veut que les enfants soient faits pour servir les parents, puisque les parents leur ont donné naissance et les ont élevés. C'est une sorte d'obligation morale : rembourser la dette ! Les parents se disent : pour survivre, vaut mieux avoir un enfant, il se trouvera quelqu'un pour nous apporter un verre d'eau lorsque nous vieillirons. Un lieu commun en Russie. Un principe moral très pesant dans de nombreux pays, asiatiques par exemple, où l'enfant une fois adulte doit reverser aux parents une partie de son salaire. Ainsi, l'enfant servira ceux qui l'ont rendu « poli et appétissant », par un mélange de désir sensuel, émotionnel et utilitaire. Pas étonnant que Kolobok ait essayé de s'échapper ! Il voulait devenir lui-même, échapper à cette prison existentielle. Et nous ne pouvons pas nous attrister de sa fin. On dirait qu'il a accompli son destin. Tout est mieux que d'être « mangé » par ses parents, une idée qui vient fortement critiquer le mythe de « nous voulons le meilleur pour nos enfants, pour eux-mêmes et non pas pour nous », si commun dans la bouche des parents. C'est le même « cannibalisme familial » que l'on trouve dans le *Petit chaperon rouge*, où la grand-mère/loup mange sa petite-fille.

Même si l'enfant, ou le parent, n'analyse pas ou ne saisit peut-être pas les problèmes fondamentaux de l'histoire, ils résonnent profondément en notre âme. Comme l'a dit le poète Schiller : « Ce que l'enfant perçoit intuitivement comme la beauté du ciel étoilé, deviendra plus tard la perception de la vérité ». Alors, quelle est la vérité de cette histoire ? Se termine-elle bien, comme beaucoup de contes de fées, ou mal ? Y a-t-il un accomplissement ou un drame ? Il appartient au lecteur de décider et de construire sa propre version de la vérité. Certains verront dans l'histoire une apologie de l'amour fusionnel : les parents voulaient la fusion, mais Kolobok s'est échappé et a fusionné avec le renarde. Dans ce cas, l'histoire a une sorte de fin heureuse paradoxale, puisque la fusion a bien eu lieu. Cela s'oppose évidemment aux parents qui pensent que cette histoire a une fin malheureuse, où Kolobok est puni pour avoir abandonné l'abri protecteur de la maison familiale de façon irréflective. Ceux-ci trouvent dramatique et terrifiante la fin de l'histoire. Ou, encore, on peut prendre toute l'histoire comme une comédie, comme une satire, où l'on se moque de différents types de fonctionnements psychologiques et de postures existentielles : le parent possessif, le jeune homme arrogant, la femme séduisante, le contrôle, la possession, l'amour, etc. L'histoire de Kolobok est alors une scène où nous

sommes représenté dans nos tendances les plus ridicules. L'histoire est racontée afin de prendre conscience de nous-même et de nos schémas établis, nous donnant la possibilité de grandir, au-delà de nos propres limites psychologiques et existentielles. Nous y découvrons un principe fondamental : contrairement au sens commun et à nos pulsions instinctives, nos enfants ne sont pas nos enfants.

2/Le poisson d'or

Pouvons-nous être satisfait de ce que nous avons ?

Il était une fois un vieil homme et sa femme. Ils étaient logés dans une mesure couverte de terre que même les plus pauvres auraient refusé d'occuper, mais ils ne se plaignaient pas. Depuis trente-trois ans, le vieil homme et sa femme étaient heureux de vivre ensemble. Parfois ils se chamaillaient, mais cela n'avait jamais beaucoup d'importance. Le vieil homme était un pêcheur. Pendant qu'il pêchait, sa femme tournait le fil, assise à son rouet. Dans la vie, les mauvais moments alternent avec les bons. Or à ce moment-là, quand cette histoire commence, plus rien ne se passait comme avant. C'était comme si tous les poissons de la mer étaient partis dans d'autres océans. Le vieil homme persistait, obstinément, mais sans rien attraper.

Un matin, il jeta son filet dans l'eau, mais seule la boue remonta à la surface.

- Qu'est-ce que ça veut dire ! ? Il marmonna furieusement, jetant de nouveau son filet.

- Oh, oh, comme c'est lourd maintenant !

Il était soudain rempli d'espoir. Mais, hélas, il n'y avait qu'un tas d'algues vertes dans le filet.

- Je vais essayer une troisième fois, se dit-il en pensant à sa femme qui n'avait rien à manger.

Le filet était si lourd à tirer que le vieil homme faillit tomber dans l'eau en essayant de le soulever. Il mobilisa toutes ses forces, il tira et tira ... Néanmoins, il se trouva fort déçu quand il aperçut, se tortillant au milieu des mailles, seulement une minuscule poissonne, pas plus grosse qu'un petit doigt, mais brillante comme si elle était faite d'or pur.

- Maudite poissonne ! se lamenta le pêcheur. Ma femme va t'avalier en une seule bouchée, et je n'aurai pas la moindre écaille à me mettre sous la dent !

- Laisse-moi retourner dans l'océan, dit la poissonne. Je te récompenserai en exauçant chacun de tes vœux.

Le vieil homme sursauta. Depuis qu'il était pêcheur, il n'avait jamais entendu un poisson parler !

- Eh bien, va-y ! Nage où tu veux, dit-il, rejetant la petite poissonne dans l'onde bleue. De toute façon, nous nous serions étranglés avec tes arrêtes minuscules !

Il était déjà tard. Le vieil homme ramassa son filet et rentra chez lui. Là, sa femme l'attendait. Les casseroles vides attendaient près du feu. Le vieil homme ne savait que faire pour consoler sa femme. Il lui raconta sa rencontre avec la poissonne dorée qui parlait d'une voix si douce.

- Elle promis d'accorder chacun de mes vœux, dit-il. Mais rien ne m'est venu à l'esprit !

- Qu'est-ce que tu es idiot, s'écria-t-elle. Rien ne t'est venu à l'esprit ! Tu aurais pu au moins demander une nouvelle bassine, la nôtre est plus trouée encore que tes vieilles chaussures ! Retourne au bord de l'eau et demande à ta petite poissonne dorée cette faveur !

Il n'y avait rien qu'il puisse répondre. Le vieil homme retourna au rivage. En chemin, il ne cessait de se répéter le souhait de sa femme, pour ne pas l'oublier.

- Poissonne, joli petite poissonne dorée, cria-t-il aux vagues. Viens, s'il te plaît, je dois te parler.

La mer ondula et la petite poissonne dorée émergea des profondeurs.

- Tu fais un tel bruit, dit-elle. Je ne suis pas sourde. Aurais-tu un souhait à faire ? N'aie pas peur, exprime ton souhait le plus secret. Je t'ai donné ma parole et je la tiendrai.

- Ne sois pas fâchée, soupira le vieil homme. Ma femme n'est pas heureuse. Elle dit que nous avons besoin d'une bassine et que j'aurais dû te la demander. Si tu n'en trouves pas de neuve, cela n'a pas d'importance, tant qu'elle n'est pas trouée.

- Rassure-toi, répondit doucement la poissonne. Une bassine est facilement trouvée. Rentre à la maison maintenant.

Le pêcheur rentra chez lui, sautant comme un jeune homme. Sa femme allait finalement être heureuse.

Comme il s'approchait de son taudis, il vit sa vieille laver le linge dans une magnifique nouvelle baignoire, toute brillante. Mais, au lieu d'être joyeuse, elle paraissait furieuse.

- Quel idiot ! Quel âne ! Quel bon à rien ! Elle criait, et plongea le bras dans l'eau pour trouver un vêtement à lui jeter au visage.

- Que se passe-t-il maintenant ? demanda le vieil homme, stupéfait. Depuis trente-trois ans, nous avons vécu ensemble et tu n'as jamais été comme ça !

- Tais-toi, triple idiot ! Tu aurais pu au moins demander une nouvelle maison, non ? Regarde l'état de la nôtre ! Quelle est l'utilité d'une nouvelle baignoire ? Nous n'allons sûrement pas y vivre !

Le vieil homme soupira et retourna lentement vers la mer.

- Poissonne, jolie petite poissonne dorée, murmura-t-il.

- Que veux-tu de moi ? répondit la petite poissonne d'une douce voix.

- Ne sois pas fâchée, gentille poissonne, murmura le pêcheur. Mais ma femme désire une nouvelle maison. Elle se plaint beaucoup et me traite d'idiot.

- Une maison n'est pas un prix trop élevé pour m'avoir sauvé la vie, répliqua la poissonne. Rentre chez toi, j'espère que ta femme sera satisfaite.

Le vieux pêcheur rentra chez lui. Et quel ne fut pas son étonnement de voir, à la place de leur vieille chaumière abimée, une belle maison en bois avec un toit solide, une cave et un grenier. Sa femme l'attendait à l'entrée, assise sur un banc.

- N'as-tu donc aucun cerveau ? cria-t-elle.

Sa colère était si grande qu'elle produisait des étincelles, et c'était un miracle si le vieux pêcheur ne prenait pas feu.

- Qu'est-ce que j'ai fait ? s'étonna-t-il. N'as-tu pas ce que tu voulais ?

- Tu es juste un imbécile ! Demander à la poissonne une simple maison, alors qu'elle t'a dit qu'elle accomplirait n'importe lequel de tes souhaits ! Laisse-la garder cette maison pour elle, je préfère un château !

Le pauvre pêcheur tremblait maintenant de peur devant sa femme. Elle, autrefois si calme et si douce, s'était changée en véritable furie.

Plongé dans ces pensées, le vieil homme retourna à la mer. Que pensera la poissonne ? se demandait-il avec inquiétude. Pour se donner du courage, il se dit que de toute façon la poissonne ne le mangerait pas, et que ce serait bien pire s'il rentrait chez lui sans avoir satisfait sa femme.

- Poissonne, jolie poissonne, appela-t-il d'une voix timide.

- Qu'est-ce que tu veux encore ? demanda la poissonne dorée, quelques instants plus tard. N'ai-je pas déjà exaucé tous tes vœux ?

- Si, bafouilla le pauvre pêcheur, mais ma femme n'est pas satisfaite. Elle ne veut plus de maison, elle veut un château. Elle veut porter des vêtements de velours et de soie, avoir des plats en or et des verres de cristal, elle veut être entourée de servantes. Elle mériterait une correction, mais je n'ose pas.

- Tu es un homme bon, répondit la petite poissonne. Rentre chez toi, ta femme sera satisfaite.

Et, sur ce, elle disparut dans les vagues bleues de la mer.

Le vieil homme rentra chez lui, et poussa un cri. De loin, il avait vu le palais. Tout était en marbre et en albâtre. Sa femme, fière comme un paon, donnait des ordres à une multitude de serviteurs et, jamais satisfaite, les giflait ou leur tirait les cheveux pour les faire obéir. Le vieil homme ne pouvait pas en croire ses yeux. Le spectacle était trop pénible.

- Me voici, dit-il d'une voix tremblante, serrant son chapeau dans ses mains. Es-tu satisfaite maintenant ?

La vieille femme le regardait avec mépris.

- Que veux-tu, misérable ? Retourne à l'écurie ! Change le fumier, apporte de l'eau et de la nourriture aux chevaux. Quand tu auras fini, tu pourras dormir avec eux sur la paille.

Les yeux du pauvre pêcheur se remplirent de larmes. Qu'était devenue sa douce femme, si aimante ? Une harpie sans cœur ! Mais déjà, obéissant aux ordres de la méchante femme, un valet le frappa avec un fouet, et il dut aller à l'écurie.

Une semaine passa... Puis une autre... Cette nouvelle vie plaisait infiniment à la femme du pêcheur. Elle changeait de vêtements toute la journée et passait son temps à se contempler dans tous les miroirs. Les domestiques étaient inépuisables de compliments, mais tous disaient du mal d'elle dans son dos.

Un jour, elle en eut assez de changer constamment de parure et fit venir le vieux pêcheur de l'étable.

- Par ta faute, dit-elle d'une voix désagréable, je ne suis qu'une insignifiante comtesse. Si tu avais une tête sur les épaules, tu aurais demandé à la poissonne de me faire tsarine. Mais il n'est pas trop tard pour bien faire. Alors retourne au bord de la mer !

- Tu es devenue folle ? s'écria le vieil homme avec colère.

- Tais-toi, rustaud ! répondit brusquement la vilaine femme. Comment oses-tu parler ainsi à ta maîtresse ? File ! Ou tu seras fouetté !

Le pauvre pêcheur n'avait qu'à obéir.

- Poissonne, jolie poissonne dorée, murmura-t-il. Je suis tellement confus ... Mais, écoute, ma femme voudrait encore plus ...

- Et que veut-elle encore ? demanda immédiatement la poissonne.

- Ma femme veut devenir tsarine, dit-il en rougissant de honte.

- Je vais t'aider, répondit la poissonne, plaignant le bonhomme. Ta femme veut devenir tsarine, elle le sera, mais c'est la dernière fois. Je ne veux plus jamais entendre parler d'elle. Le pauvre pêcheur n'eut pas même le temps de la remercier, la petite poissonne dorée avait disparu dans les flots.

- C'est incroyable que ma femme m'ait traité d'idiot ! pensa-t-il, tout en rentrant joyeusement chez lui.

En arrivant, il resta soudain pétrifié. Devant lui se dressait un merveilleux palais plein de dorures, brillant de mille feux. Le vieil homme escalada l'escalier monumental et pénétra dans une vaste salle de réception. Assis au bout d'une longue table, au milieu des comtes et

des comtesses, sa femme tenait à la main un énorme sceptre en forme de cuisse de canard. Une servante remplit son verre d'un vin de couleur raffinée, puis s'inclina jusqu'à terre. La vieille femme mangeait fort, claquait la langue. Enfin, elle essuya sa bouche tachée de graisse directement avec sa jupe. Le vieil homme était si heureux qu'il voulait en rire.

- Tsarine, dit-il avec respect, je m'attends à ce que tu sois désormais satisfait de ton vieux et stupide mari. J'espère que tu pourras récompenser mes efforts et que tu m'accorderas une place à ta table.

Pauvre vieux naïf ! Il n'était pas au bout de ses peines.

- Disparais de ma vue, misérable ! lui cria la vieille femme. Ne vois-tu pas que je gouverne seule maintenant ?

Elle claqua des doigts, les gardes attrapèrent le vieil homme par le col et le jetèrent dehors.

Une semaine passa... Puis une autre... Et la vieille femme se lassa d'être une tsarine. Elle ordonna aux gardes d'aller chercher son mari une fois de plus.

- Retourne à ta poissonne dorée, lui cria-t-elle, à peine eût-il franchi la porte, dis-lui que je veux devenir la reine de toutes les mers et de tous les océans ! Cette poissonne sera ma servante à partir de maintenant.

Le vieil homme n'osa pas répondre. Il s'inclina et sortit. Il marcha très lentement jusqu'au bord de la mer et s'assit sur la plage.

Que faire ? Il avait honte, mais n'avait d'autre choix que d'obéir à sa femme. D'une voix basse, il appela la poissonne.

L'horizon devint noir comme l'encre, le vent hurlait et la mer se brisait.

- Que veux-tu de moi ? demanda la poissonne en colère.

- Ma femme est un peu étrange, mais personne n'est parfait, bégaya le vieux pêcheur.

Pourriez-vous, une fois de plus, lui accorder son souhait ? Elle veut devenir la reine de la mer et tu devras être sa servante à partir de maintenant.

Le poissonne ne répondit pas. Elle fit vaciller l'eau et disparut. Puis un éclair zébra le ciel et un violent coup de tonnerre éclata.

- Ma femme va enfin être heureuse, pensa le vieux pêcheur, en revenant. La jolie petite poissonne dorée va sûrement combler ses souhaits.

Il dut se frotter les yeux pour y croire : là où se dressaient les magnifiques coupes, il n'y avait plus qu'une pauvre hutte d'argile. Sa vieille femme, vêtue de haillons, lavait du linge déchiré dans une baignoire trouée. Elle ne se plaignait pas, elle ne sanglotait pas. Mais sur son visage ridé, couraient des larmes amères.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi le couple était-il plus heureux avant que l'histoire ne commence ?
- Pourquoi la femme est-elle toujours en colère contre son mari ?
- Pourquoi l'homme fait-il toujours ce que sa femme veut ?
- Pourquoi le pêcheur et sa femme sont-ils mariés ?
- Que recherche l'homme dans la vie ?
- Pourquoi le poisson ne répond-il rien lors de sa dernière rencontre ?
- Que représente le poisson dans cette histoire ?
- La femme a-t-elle appris quelque chose à la fin de l'histoire ?
- Le pêcheur aurait-il dû réagir différemment avec sa femme ?
- Le pêcheur est-il responsable ou non de la conclusion de l'histoire ?
- Le poisson est-il juste dans sa punition du couple ?
- Cette histoire se termine-t-elle bien ?

Réflexion

- Dans la vie, vous comportez-vous plutôt comme le pêcheur ou comme sa femme ?
- L'ambition est-elle une bonne chose ?
- Est-il important d'être riche ?
- Devons-nous contrôler nos désirs ?
- L'amour doit-il nous faire tout accepter de l'autre ?
- Pourquoi une personne peut-elle devenir méchante ?
- Est-ce que quelqu'un peut être trop gentil ?
- Est-il possible de se contenter de ce que nous avons ?
- Déterminons-nous librement notre propre existence ?
- Pourquoi certaines personnes acceptent-elles d'être dominées par d'autres ?
- Pourquoi certaines personnes essaient-elles de dominer les autres ?
- Pourquoi pensons-nous souvent que le monde nous est injuste ?

Analyse

Origine et paradis

« Il y a de nombreuses années, vivaient un vieil homme et sa femme ». L'antiquité de l'histoire indique une signification archétypale : comme avec l'histoire d'Adam et Ève, on nous racontera une réalité fondamentale de l'existence humaine, dans ce cas-ci reliée aussi à l'idée de « couple ». La relation entre l'homme et la femme est ici non seulement biologique, liée à la reproduction, mais aussi existentielle, liée à la nature de l'être humain lui-même, la division du genre représentant un invariant anthropologique. Par conséquent, l'animal humain ne peut être pensé en dehors de cette relation, elle est constitutive de lui-même, de son identité. Dans cette façon de penser, comme nous le verrons dans cette histoire, le couple, dans son fonctionnement antinomique, incarne sous une forme vivante la fracture de l'être : cette division et dissension interne de soi qui est caractéristique de notre espèce, qui fonde notre existence, comme un problème éternel. Ainsi, le drame ultime qui se déroule au sein du couple, tel que représenté dans cette histoire, est réactivé depuis toujours et pour toujours en chacun de nous. Le cycle entier de cette épopée psychologique capte les cycles, longs ou courts, les tensions dynamiques qui structurent et rythment notre existence.

Au stade initial, nous sommes toujours au paradis : l'homme et la femme sont ensemble, ils mènent une vie tranquille. Le cadre initial de la situation, le décor primitif et naïf présenté à l'auditoire semble, comme pour Adam et Ève dans le jardin d'Éden, nous offrir une sorte de nature humaine primordiale, une sorte de « bonté » avant le « péché originel » : l'enfance de l'homme. Tout d'abord, l'état primordial, la situation de nudité et de dénuement des conditions primitives : « une maison de terre brûlée que même les pauvres ne voudraient pas habiter ». Deuxièmement, l'état d'acceptation, simple, confiant et ingénu : « ils ne se plaignaient pas. » Troisièmement, la sorte de joie infantile constante que rien ne trouble : « depuis trente-trois ans, ils étaient heureux ensemble ». Trente-trois, ce n'est pas accidentel, puisqu'il s'agit de l'âge présumé du Christ, lorsqu'il meurt. Ainsi, très probablement, quelque chose se passera maintenant, le drame aura lieu. Nous allons passer de l'âge d'or initial, pré-historique, où règnent l'intemporalité et la paix, à l'âge du fer, l'âge des luttes, des difficultés et des conflits. Avant ce moment, il aurait pu y avoir des querelles occasionnelles, mais l'histoire nous dit que « cela n'a jamais eu beaucoup d'importance ». Tout comme les enfants qui vivent dans le moment et ignorent totalement l'amertume et le ressentiment. Quatrièmement, cet homme est un pêcheur, ce qui implique que le couple s'inscrit et survit dans la générosité de la nature, en un âge préagricole et préindustriel, où tout ce qu'on doit faire est de demander afin d'obtenir, comme le font les enfants. Nous ne sommes pas encore avec ce que le philosophe français Bergson appelle l'« homo faber » : l'homme qui transforme le monde qu'il habite, celui qui fabrique. La pêche est une activité pratiquée par de nombreux animaux, cette façon de s'alimenter est encore proche de la nature. Il en est de même de la maison de terre, le matériau le plus primitif imaginable. Tout ce qu'il faut faire est de se pencher et de ramasser. Même une maison en rondins implique plus de compétences et de travail. Les animaux vivent aussi dans une sorte de maisons de boue, comme les huttes des castors ou les terrils des fourmis. Contrairement à lui, la femme, décrite comme « tournant le fil sur le rouet », est déjà présentée comme étant plus éduquée, plus rusée que son simplet de mari, comme l'histoire le prouvera éventuellement.

L'activité de filage symbolise souvent, comme pour l'araignée qui tisse sa toile, une activité et un caractère calculateur et intrigant.

Fracture et tragédie

Et puis, l'histoire annonce le drame à venir, en introduisant le concept du temps, l'idée du changement, à travers le concept de crise : « les mauvaises périodes alternent avec les bonnes... », et vient maintenant le début, le moment inaugural où tout commence : « au moment où cette histoire commence, rien ne se passe comme il le faut... » Lorsque le récit s'entame, l'Histoire commence, l'humanité sort de sa nature primitive, loin des cycles et des mythes, dans un processus linéaire d'évènements qui peuvent être enregistrés et datés.

Tout commence avec un moment singulier et dramatique, qui introduit le temps. « C'était comme si tous les poissons de la mer étaient partis vers d'autres océans. » L'homme a donc été abandonné par la providence, il est maintenant livré à lui-même, comme un enfant grandissant, qui subit soudainement la solitude de la responsabilité personnelle, produisant un premier et fort sentiment d'impuissance. Ainsi, le pauvre homme essaie toujours d'attraper du poisson, mais il ne « reçoit » rien. Déçu, amer, il se met même en colère, car il ne « récolte » que la boue ou des algues vertes. Mais il ne perd jamais espoir, il ne se désespère jamais, par acte de foi ou par sentiment de survie. Et bien sûr, comme le dit le proverbe anglais : « La troisième fois, c'est le charme ! », la troisième fois sera la bonne. D'une manière symbolique, superstitieuse, magique ou primitive, les choses se mettent toujours en place si vous persévérez jusqu'à la troisième fois, un nombre qui se retrouve souvent dans les histoires russes, avec beaucoup d'explications différentes, chrétiennes ou autres, que nous ne discuterons pas pour l'instant.

Ainsi, la troisième fois, le filet devient très lourd, ce qui signifie que quelque chose d'important est sur le point de se produire. Mais, paradoxalement, dans le filet, le pêcheur ne voit qu'un très petit poisson, de la taille d'un auriculaire, mais brillant comme de l'or, et si lourd que le vieil homme tomba presque dans l'eau. Nous savons maintenant que nous ne sommes pas dans une réalité habituelle, mais magique. Nous savons maintenant que la logique du moment n'est pas la logique habituelle, que l'évidence n'est plus l'évidence, que nous devons donc commencer à penser différemment. Bien sûr, suivant le sens commun, en un premier temps le pêcheur n'est pas content, il ne se rend pas compte de ce qui se passe, inconscient du don qu'il reçoit de la providence : il n'y a rien à manger sur ce poisson insignifiant ! Jusqu'à ce que le poisson commence à parler, promettant d'accomplir tous les souhaits du pêcheur s'il le laisse partir. L'homme est si surpris par le tournant des événements qu'il laisse aller le poisson. Il est tellement étonné qu'il ne pense pas même à formuler une demande. Peut-être est-il un peu sceptique et doute-t-il de cette nouvelle réalité, si bien qu'il la rationalise, et se dit en guise d'argument qu'il n'y a là, de toute façon, rien à manger et qu'il vaut mieux laisser partir le petit poisson.

Bien sûr, sa femme ne fonctionne pas comme lui. Elle ne se soucie guère de l'émerveillement de son mari pour la poissonne à la douce voix : elle doit s'occuper de la maison et nourrir le ménage. Elle n'a pas d'énergie à gaspiller et de temps à perdre, aussi s'énerve-t-elle immédiatement, fâchée contre son mari qui n'a pas l'esprit assez vif pour demander quelque chose de concret, par exemple une bassine, puisque la leur est toute percée. Ici, l'opposition entre une vision idéaliste du monde et la vision réaliste devient très claire, une opposition entre le sujet contemplatif et le sujet actif. Devons-nous rappeler au

lecteur que cette tension existe en chacun de nous, en des proportions et des degrés variables ?

D'un côté, nous regardons le monde dans l'émerveillement, une émotion qu'Aristote prétend être le début de la connaissance. D'un autre côté, nous considérons le monde comme une source de nécessités, ce qui fonde la perspective pratique. Et comme c'est souvent le cas, le réaliste méprise l'idéaliste, inutile et impuissant. Bien que l'inverse soit possible aussi lorsque l'idéaliste dédaigne le réaliste, trop terre à terre, réducteur et ignorant. Par exemple quand Jésus, dans une fameuse parabole, prend partie pour Marie la contemplative, contre sa sœur Marthe, dynamique et industrielle. On peut aussi rappeler, comme autre écho de cette antinomie, la célèbre histoire de Thalès, ce philosophe grec, tombé dans le puits parce qu'il regardait le ciel tout en marchant, et la servante thrace, qui, ayant vu la scène, éclata de rire face à cette situation ridicule. Mais dans ce cas, pressée par les besoins du ménage, la femme est en colère et n'entend pas plaisanter. De la façon dont l'histoire se passe, il ne semble pas que d'habitude elle se fâche. Mais là, elle est prise dans une tension ; d'une part elle est pressée par la pauvreté et le manque, de l'autre elle est impressionnée par la promesse étonnantes du poisson magique, alors elle explose. Elle va jusqu'à insulter son mari, le traitant d'« imbécile », lui ordonnant de retourner tout de suite au poisson magique afin de satisfaire ses envies, ses besoins. Et, d'une certaine manière, même si son comportement devient assez agressif, nous pouvons comprendre sa déception avec son mari « négligent et insensé ».

Les trois personnages

Nous avons tous rencontré quelqu'un – à moins d'être nous-même cette personne - qui, soudainement, à cause d'une raison pratique ou économique, écartelé entre la dure nécessité et l'espoir ou la possibilité d'obtenir quelque bien, modifie radicalement son comportement, comme s'il était soudainement pris en charge par un démon. La possession, ou le désir de possession, rend possédé. Ce qui arrivera à la femme de cette histoire.

Le pêcheur, au contraire, est assez distant de la réalité domestique, il est si éloigné des problèmes du foyer, qu'il a peur d'oublier la simple requête qu'il doit convoquer à la poissonne. Alors, tout au long du chemin vers l'océan, il répète le message à haute voix. Ce qui implique que pour lui, c'est une demande très formelle, qui n'a pas d'ancrage concret dans son esprit. Il ne se soucie pas vraiment de ce genre de choses ! Une fois arrivé sur le rivage, il appelle très fort la poissonne, comme si elle pouvait l'entendre avec des oreilles « physiques ». Il montre ainsi combien il est naïf, tout comme il est poli et timide quand il parle à l'animal. Mais la poissonne le rassure doucement. Il lui confirme qu'il tiendra parole et dit au pêcheur de rentrer chez lui. Ce dernier est très heureux et obéit. Il ne doute pas un moment que son souhait sera accompli.

À partir de ce point, nous traiterons séparément le développement des personnages : le mari, la femme et la poissonne.

Impuissance - Le mari.

Comme nous l'avons vu, le pêcheur est d'abord surpris, avant d'être heureux de sa nouvelle découverte. Sa première joie ne concerne d'ailleurs pas tous ces cadeaux possibles, mais la « douce » voix de la poissonne. Il est visiblement une personne sentimentale et

contemplative, un personnage qui représente très bien le manque de volonté, le manque de détermination, au contraire de sa femme. Ainsi, il ne comprend pas pourquoi elle est déçue et en colère. Ce sera toujours le cas : il n'a pas le temps de se profiter des différents cadeaux, car sa femme, toujours malheureuse, le gronde sans cesse. Son comportement est également pour lui une surprise, car avant que cette histoire ne commence n'apparaisse, elle ne s'était jamais comportée d'une telle façon, comme il le dit bien lui-même.

On pourrait supposer que cette situation dramatique n'était qu'une occasion, un simple prétexte pour la femme d'exprimer son ressentiment et son irritation face à l'impuissance de son mari. L'histoire nous dit que peu de choses ont changé pendant toutes ces années de vie commune, une histoire de pauvreté, de désolation et d'humilité. Il serait donc logique de supposer que, derrière la patience et la résignation apparentes de la femme, elle avait accumulé la frustration et la colère - fortement réprimées - contre l'incapacité de son mari. Ces sentiments négatifs attendaient juste l'occasion de se présenter.

Et même si la femme obtient ce qu'elle veut du poisson par son mari, son irritation et son mépris sont plus forts que toute reconnaissance possible. Elle le brutalise mais elle ne craint pas le moins du monde son refus ni sa colère : au cours de toutes ces années, elle n'avait manifestement jamais observé de gestes puissants de sa part. Et elle a raison de ne rien craindre. L'homme souffre de ce revirement psychologique soudain, de la violence et de l'humiliation, mais il obéit toujours, retournant au poisson à chaque fois pour de nouveaux vœux. Au fil du temps, il est de plus en plus embarrassé, puisqu'il est conscient de l'absurdité de la situation, de l'abus caractérisé, mais il justifie sa participation en invoquant la réaction de sa femme envers lui. Il est une victime. Sa naïveté initiale semble se transformer en une faiblesse pathétique, une impuissance réelle, sous forme de lâcheté aigue. Chaque fois, il est surpris des accomplissements de la poissonne, des réactions horribles de son épouse, mais très fataliste, il continue de faire ce qu'elle lui dit, subissant passivement devant les péripéties du monde. Au fur et à mesure que l'histoire se déroule et que l'excès prévaut, il est de plus en plus effrayé et tremblant, prévoyant les conséquences de tout cela, mais incapable de faire quoi que ce soit.

Il est incapable de modifier le fil des choses, même si la poissonne lui promet à chaque fois de satisfaire le moindre de ses désirs : il aurait pu souhaiter une amélioration du caractère de sa femme ou demander simplement qu'elle soit enfin heureuse, mais rien de cela ne lui a traversé l'esprit. Tout ce qu'il réussit à faire est de suivre avec zèle les ordres de sa femme, sans s'octroyer aucune autonomie. Il ne peut ni prendre d'initiative, ni être créatif. À ce stade, on peut même dénoncer sa stupidité. Son seul dilemme est de se demander ce qui est le plus effrayant : la poissonne ou sa femme. Il semble être coincé entre ces deux puissants personnages féminins. Il n'est qu'une simple figure masculine impuissante qui va de droite à gauche en jouant au « facteur », et qui subit des conséquences. Il en récolte d'ailleurs la colère des deux. Mais il agit de manière aussi pitoyable avec l'une et l'autre.

Il est triste. Il plaide contre sa propre culpabilité devant la poissonne. Il rougit de honte, il souffre, il est embarrassé, mais il ne modifie en rien son comportement docile. Il connaît même le désespoir. Qu'est-il arrivé à sa douce femme, devenue une harpie sans cœur ? Elle demande même aux serviteurs de le brutaliser. « Elle mériterait une correction, mais je n'ose pas. » dit-il, timidement. Il se met en colère, il lui en veut, il se rend enfin compte qu'il y a un véritable problème avec elle, mais il ne peut s'empêcher de lui obéir. Il s'humilie et supplie, mais en vain. « Il n'a pas eu le choix », raconte l'histoire, épousant sa

vision des choses. Et bien sûr, comme d'habitude, à la catastrophique fin de l'histoire, il est surpris quand il réalise que tout a disparu, sans même comprendre la profonde frustration du poisson. On peut conclure qu'il était naïf et irresponsable, jusqu'à la fin. Néanmoins, il y a un moment où être complice, peu importe la passivité de cette complicité, c'est être partie prenante partie du méfait.

Cupidité - La femme

Comme nous l'avons vu, jusqu'ici la femme était « ordinaire », une femme « brave » ou « normale », jusqu'à ce qu'elle apprenne que tous ses souhaits pourraient être accomplis. Et cette découverte a eu un effet catastrophique sur elle : elle devint possédée par le désir, obsédée par sa propre avidité, dépassée par sa démesure et ses excès, elle en vient à ignorer jusqu'à l'amour et le respect. Elle devient possédée par le démon de la possession, fascinée par l'ambition. Dès qu'elle ne voit plus son mari comme tel, mais comme un fournisseur de services, elle le traite comme un outil, comme un instrument de sa propre avidité, elle commence à l'insulter, à le traiter de tous les noms, tels que « idiot », « stupide » ou « âne », à le maltraiter pire encore qu'un domestique. Probablement lui rappelle-t-elle sa misérable condition initiale. Dès lors, elle est éternellement insatisfaite, en colère et pleine de ressentiment, puisqu'elle ne voit plus que ce qu'elle ne possède pas encore, peu importe ce qu'elle a déjà obtenu. Schéma typique de l'avidité. Elle devient vaniteuse, « défilant comme un paon ». Plus personne ne trouve grâce à ses yeux. La vanité et la colère vont bien sûr de pair, donc elle brutalise et humilie tout le monde autour d'elle. Devant ses yeux, autour d'elle, ne se trouvent que des serviteurs, y compris son mari, et bientôt, même la poissonne doit faire partie de sa domesticité. Et, bien entendu, leur service laisse toujours à désirer.

Ce comportement décrit bien le fonctionnement de l'égoцентриque, pour qui le monde entier représente un simple instrument pour assouvir ses caprices et ses envies. Ainsi la femme devient-elle de plus en plus obnubilée par le pouvoir. Même être tsarine n'est plus assez bien, dans sa course frénétique. Dans une telle vision du monde, toute autre personne n'est plus qu'un outil pour l'exaltation et la glorification de son petit moi. Et la vilenie engendre la vilenie. Les serviteurs, voyous, le savent et lui disent ce qu'elle veut entendre. Ils la flattent pour obtenir une faveur, en riant d'elle dans son dos. Son avidité et son ambition sont infinies. Elle veut tout : les vêtements, l'argent, le château, et même un titre royal, pour être heureuse, riche, puissante et réputée. On voit là la liste des objets typiques du désir qui hantent la personne superficielle et ambitieuse. Bien sûr, rien n'est jamais suffisant. Mais au moment où même devenir tsarine n'est plus suffisant à ses yeux, lorsqu'elle veut être la reine des mers et souhaite explicitement que la poissonne devienne sa servante, elle a définitivement franchi la dernière limite. Elle a perdu tous ses sens, elle devient folle. Elle est désormais en train de commettre une sorte de blasphème, une forme d'arrogance exceptionnelle. Sa bassesse et sa vulgarité ont pris la forme la plus extrême et la plus grave. Elle commet le péché d'hybris. Elle a développé un orgueil inadmissible, une extravagante confiance en soi. Par une justice immanente, elle ne peut qu'être punie et tomber plus bas que jamais. Après avoir tout possédé, elle n'aura plus rien. Mais, cette fois-ci, elle sera pleinement consciente de ce qu'elle n'a plus, puisqu'elle saura enfin tout ce qu'elle aurait pu avoir, puisqu'elle l'a eu. Une forme de punition très douloureuse.

D'une certaine manière, à travers cette épopée, elle a grandi. Elle a quitté le paradis terrestre où tout était évident et donné. Grâce à ce drame, elle a découvert la réalité du monde et sa propre réalité, son propre abyme. Elle a connu l'étendue de son être. Ce drame

a simplement révélé le potentiel de son âme, sa soif d'infini, son désir d'absolu, sous une forme matérielle. En un sens, elle a probablement appris plus que son mari, ou du moins d'une manière différente, plus tragique. La dernière phrase, qui décrit comment « elle ne s'est pas lamentée et n'a pas crié », même si elle avait des « larmes amères », nous dévoile comment, grâce à cette expérience douloureuse, elle a découvert ce que l'on appelle « le principe de la réalité ». Elle a dévoilé pour nous le cout réel de la cupidité.

Accomplissement – La poissonne

Si nous devons attribuer un concept à la poissonne nous l'appelons « providence », mais aussi « accomplissement », puisqu'elle est le catalyseur du drame qui se déroule, une sorte de justice immanente. Cet animal magique représente un processus de réalité, un mélange de légitimité et d'arbitraire : il peut être généreux, mais peut aussi être impitoyable. Il peut moduler son fonctionnement selon le comportement des personnes : plus aux méritants, moins aux méchants. Au début de l'histoire, il est fort magnanime envers le pêcheur humble et nécessaire, en échange d'un petit acte de générosité : « Laisse-moi retourner dans l'océan. Je te récompenserai en exauçant chacun de tes vœux. ». Car le pêcheur n'a pas grand-chose à perdre dans cette affaire. Une promesse qu'il tiendra à différentes occasions, ce qui est normal pour un être aussi surnaturel : ces entités ne sont pas capricieuses, elles représentent l'invariance, la permanence des forces de la nature. En même temps, il peut agir de manière très personnelle, et, comme nous le verrons, changer d'avis, mais toujours d'une manière légitime. Par exemple, il gronde le pêcheur pour la naïveté qu'il manifeste en criant pour l'appeler, comme si la poissonne magique était un « vrai poisson ». De plus, au début, il l'encourage, le rassure, lui dit qu'il n'a rien à craindre. Il lui rappelle son acte généreux et espère que sa femme sera satisfaite, un espoir qui pourrait être pris ici comme une forme d'ironie, puisque la poissonne doit savoir que c'est une impossibilité. Ensuite, elle commence à s'énerver à l'annonce de toutes ces nouvelles exigences : « Qu'est-ce que tu veux encore ? N'ai-je pas déjà exaucé tous tes vœux ? » Elle montre son côté très humain. Comme si elle ne pouvait pas prévoir les conséquences d'accorder un tel pouvoir, celui de permettre à quelqu'un d'obtenir tout ce qu'il souhaite par une simple demande. À moins de présupposer innocemment que l'âme humaine est rationnelle, ce qui serait étrange pour un être si puissant !

La poissonne commence à montrer qu'il y a des limites à tout, mais elle a pitié du pauvre homme. Naïvement, quand elle promet le château, il assure à l'homme que sa femme sera satisfaite. Bien que cela puisse être considéré comme un indice que si elle n'est pas satisfaite, il y a vraiment quelque chose qui ne va pas avec elle, et que cela va certainement engendrer des problèmes. La fois suivante, elle rend le concept de limite encore plus explicite : « C'est la dernière fois. Je ne veux plus jamais entendre parler d'elle. » Mais la cupidité de la femme et l'impuissance de l'homme sont trop puissantes pour entendre cet avertissement formel de la providence. Ils demandent à nouveau et, en agissant ainsi, ils contestent l'ordre du monde. Ils défient les forces de la nature. Ils refusent la réalité, et ils seront sévèrement punis pour cela.

Cet hybris inacceptable se manifeste surtout par le désir d'asservir la poissonne, de faire de cette créature divine une servante. Quand la poissonne entend cela, elle n'a strictement rien à dire, elle frappe simplement l'eau de sa queue et disparaît, un geste soudain qui provoque le tonnerre et la foudre dans les cieux. Nous savons maintenant que l'inadmissible a été accompli, et que la peine encourue sera terrible. Ce qui a été accompli

peut toujours être annulé. Initialement, rien n'est accordé, rien n'est donné, tout est simplement prêté, temporairement et conditionnellement. Tout doit donc être continuellement mérité, et tout ce qui a été accordé peut être perdu si le don n'est pas justifié. Finalement, les dés sont jetés. En même temps, bon ou mauvais, le drame s'est déroulé, l'histoire est racontée, les conséquences doivent en être supportées. Nous ne sommes plus au paradis, l'histoire s'est accomplie, irréversiblement.

Conscience

Cette histoire est une histoire riche et significative. De nombreuses questions et observations peuvent en être tirées. A propos de la peur que l'homme a de son épouse, à propos de la forte volonté et de l'irrationalité de la femme. A propos de la qualité infantile de l'homme qui en fait un médiateur nécessaire avec la poissonne magique. Au sujet du dilemme de l'existence, à savoir si l'on décide de notre vie ou si la vie décide de nous. Mais plus que tout autre chose, nous pensons que cette histoire est l'histoire de l'humain, la bataille entre ses désirs et sa compréhension, entre lui et les autres, entre ses besoins et leur satisfaction, entre réalité et souhaits, entre l'instinct et la raison, entre la sottise et la sagesse, etc. Elle décrit la tension interne de l'âme humaine : le débat entre le mari, la femme et la poissonne se retrouve de façon permanente en chacun de nous.

Le psychologue Karl Jung prétendrait que la femme de cette histoire représente justement le côté obscur du mari - ou vice versa. Elle serait l'ombre de cet égo timoré, couard, humble et enfantin qui ne fait que contempler le monde, ne pouvant pas agir, réprimant ses désirs et ses instincts. À certains moments, l'ombre reprend ses droits, comme un animal affamé quémendant de la nourriture, parfois violemment, après de si longues périodes de privation, comme l'enfant qui exprime son désir, sa frustration et son impuissance par la colère. L'égo impuissant ne peut pas être un obstacle total à cette pulsion ; il ne peut que contempler la dévastation qui s'est instaurée, bien que tout le processus doive néanmoins apporter un certain plaisir, par la libération de l'oppression. L'épouse représente l'amère vengeance du mari impuissant face au monde. La poissonne joue le rôle de régulateur ou de fournisseur qui vient pour sauver la personnalité déchirée, soit en remplaçant un trait irrationnel par un autre, car elle aussi est puissante, excessive et irrationnelle, mais généreuse, comme une forme d'équilibre, soit en mettant un terme définitif à tout ce cirque.

La rencontre avec l'ombre est un point crucial pour la croissance. Elle permet le processus d'individuation, car elle montre les côtés désagréables et inévitables que l'on veut nier et oublier. Dans ce cas-ci, on découvre avidité, insatisfaction, amertume et ressentiment. Une fois confrontée à la réalité de soi, une certaine paix peut être installée, la catharsis est passée et l'âme peut désormais partir pour un nouveau voyage, en se réconciliant avec la vérité. C'est exactement la situation décrite à la fin de l'histoire. Nous sommes de retour aux origines, mais la situation est totalement différente, puisque la conscience de soi a finalement émergé. Le processus s'est entièrement accompli, le cycle s'est terminé. Les choses et les êtres sont prêts pour une vie nouvelle. Le lecteur est maintenant averti.

Au-delà des simples aspects anthropologiques et de la différence de genre, nous pouvons trouver dans ce conte une dimension métaphysique, la description de la fracture de l'être. Nous reconnaissons tous, à l'intérieur de notre être, les voix séparées des trois personnages représentés dans cette vive narration. Nous avons tous expérimenté

l'ingénuité, la passivité et la lâcheté de l'homme, l'ambition, l'insatisfaction et l'anxiété de la femme, le pouvoir, la générosité, et l'indignation du poisson, et le conflit entre ces qualités ou défauts très humains.

L'idée derrière une telle histoire n'est pas de nous fournir une solution à ces problèmes, mais simplement de nous rendre un peu plus conscients et, en un sens, à cause de cela, un peu plus libre.

3/ Baba Yaga la sorcière

Est-ce un combat de devenir soi-même ?

Il était une fois un vieil homme et une vieille femme qui avaient une fille. Quand il fut devenu veuf, le vieil homme se maria à nouveau. Mais la méchante belle-mère prit la jeune fille en aversion, la battant sans cesse, et ne songeant qu'à se débarrasser d'elle. Un jour, alors que le père était absent, elle dit à sa belle-fille :

- Va chez ma sœur, ta tante, et demande-lui une aiguille pour te faire une chemise !

Mais cette tante n'était autre que la Baba Yaga elle-même. La petite fille, qui n'était pas idiote, courut d'abord voir sa vraie tante :

- Bonjour, ma tante !

- Bonjour ma chérie ! Que se passe-t-il ?

- Mère m'envoie à sa sœur, demander une aiguille et du fil pour me coudre une chemise !

Sa tante la mit en garde:

- Là-bas, ma nièce, quand le bouleau essaiera de te crever les yeux, attache ses branches avec un ruban. Là-bas, quand les battants du portail grinceront et cogneront, verse de l'huile sur les charnières. Là-bas, quand les chiens se jetteront sur toi pour te mettre en pièce, jette-leur du pain. Là-bas, quand le chat voudra te sauter au visage pour t'arracher les yeux, donne-lui du jambon !

La petite fille se mit en chemin et arriva bientôt.

Tout à coup, apparut devant elle une cabane enfumée devant laquelle était assis la Baba Yaga, avec sa jambe en os, occupée à tisser :

- Bonjour, ma tante!

- Bonjour, ma chère enfant !

- Mère m'envoie te demander une aiguille et du fil pour me coudre une chemise !

- Très bien. Assieds-toi et tisse en m'attendant.

Pendant que la petite fille mettait métier à tisser en mouvement, la Baba Yaga sortit et dit à sa servante :

- Vas faire chauffer l'eau de la baignoire pour laver ma nièce. Et surtout, frotte-la bien, car je veux faire d'elle mon petit déjeuner !

La petite fille avait tout entendu, et elle resta là, plus morte que vive. Quand la servante vint la chercher, la pauvre fille lui présenta une écharpe et la pria :

- Quand tu prépareras le bois de chauffage, chère servante, arrose-le sans compter. Ne plains pas le feu et n'épargne pas l'eau que tu verseras !

Baba Yaga se mit à attendre et attendre. Puis elle s'approcha de la fenêtre et demanda :

- Tu tisses encore ma nièce ?

- Oui, oui, ma tante, je tisse !

Quand la Baba Yaga fut partie, la petite fille en profita pour donner du jambon au chat et lui demander :

- Dis-moi, comment puis m'échapper ?

- Voici un peigne et une serviette, répondit le chat. Prends-les et fuis. La Baba Yaga te poursuivra. Pendant ta course, colle ton oreille au sol de temps en temps, pour savoir où elle est. Dès que tu l'entendras venir, tu jetteras la serviette derrière toi, et une immense rivière apparaîtra. Si Baba Yaga réussit à la traverser et continue à te poursuivre, colle ton oreille au sol. Si elle s'approche trop près de toi, lance le peigne. Alors, une forêt impénétrable apparaîtra, qu'elle ne pourra pas traverser !

La fille partit avec le peigne et la serviette. Quand les chiens voulurent se précipiter sur elle, elle leur lança du pain et ils la laissèrent passer. Quand les battants du portail grincèrent et cognèrent, elle versa de l'huile sur les charnières et ils la laissèrent passer. Quand le bouleau voulu lui arracher les yeux, elle attacha ses branches avec un ruban et ils la laissèrent passer. Pendant ce temps, le chat, qui la remplaçait, était assis devant le métier. En réalité, il emmêlait le fil plus que toute autre chose, même s'il voulait le démêler.

La Baba Yaga s'approcha de la fenêtre et demanda :

- Tu es encore en train de tisser, ma nièce ?

- Oui, oui, ma tante, je tisse ! ronronna le chat.

Mais la Baba Yaga se fatigua d'attendre. Elle sortit et vit le chat. Furieuse du tour qui lui avait été joué, elle commença à tancer et à battre l'animal, pour ne pas avoir arraché les yeux de la fille.

- Depuis que je te sers, protesta le chat, tu ne m'as jamais donné le plus petit os. Mais, elle, elle m'a donné du jambon !

Quand elle comprit ce qui s'était passé, le Baba Yaga se précipita vers les chiens, vers le portail, vers le bouleau, pour les rabrouer et les brutaliser à leur tour.

Les chiens lui dirent :

- Depuis le temps que nous te servons, tu ne nous as jamais lancé la moindre miette de pain, même brûlée. Mais, elle, elle nous a donné un pain entier !

Le portail continua :

- Depuis que je te sers, tu n'as pas même mis une goutte d'eau sur mes gonds. Mais, elle, elle a versé de l'huile !

Le bouleau ajouta:

- Depuis que je te sers, tu n'as jamais attaché mes branches avec le plus petit fil. Mais, elle, elle les a attachés avec un ruban !

Et la femme de chambre ajouta :

- Depuis que je te sers, tu ne m'as jamais accordé le moindre bout de chiffon. Mais, elle, elle m'a donné une écharpe !

Alors la Baba Yaga, avec sa jambe en os, monta le plus vite possible dans son mortier, avec son pilon, nettoyant ses propres traces avec son balai, se lança dans la poursuite de la jeune fille.

Comme on le lui avait expliqué, la jeune fille pressa son oreille contre le sol, et entendant la rumeur, elle attrapa la serviette et la jeta derrière elle. Aussitôt, une immense rivière se mit à couler. De fureur, la Baba Yaga grinçait des dents. Elle alla chercher ses taureaux qui burent toute l'eau. Puis la Baba Yaga reprit sa poursuite.

La fille colla une fois de plus son oreille au sol et entendit la rumeur. Elle jeta son peigne, et une forêt sombre et terrifiante apparut soudainement. Baba Yaga tenta de ronger tous les

arbres, mais ses efforts étaient en vain, cela paraissait sans fin. Et elle rentra chez elle.

A la maison, le vieil homme s'inquiétait :

- Où est donc ma fille ?

- Elle est allée chez sa tante, répondit sa femme.

Peu de temps après, la fille entra en courant.

- Où étais-tu ? demanda le père.

- Ah, père, si tu savais ! dit-elle. Mère m'a envoyé à sa sœur, demander une aiguille et du fil, pour coudre une chemise. Mais, sa sœur est la Baba Yaga, et elle voulait me dévorer !

- Et comment t'es-tu échappée ?

La fille raconta toute l'histoire.

Quand le vieil homme apprit ce qui s'était passé, il se mit en colère contre sa femme et la tua d'une balle. A partir de là, il commença à vivre seul avec sa fille, et ils amassèrent beaucoup de biens.

J'étais bien là. L'hydromel et la bière, je voulais goûter à tout ça. Sur mes moustaches ils ont coulé, dans ma bouche rien n'est tombé.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi la belle-mère veut-elle du mal à la fillette ?
- Pourquoi la fillette se rend-elle d'abord chez sa « vraie » tante ?
- Pourquoi Baba Yaga est-elle si soucieuse de propreté ?
- Qu'est-ce qui distingue les deux types de femme de cette histoire ?
- Que symbolise le fait de coudre et tisser ?
- Pourquoi le chat ne sait-il pas tisser ?
- Que signifie le geste de jeter le peigne et la serviette ?
- Quel est la nature du pouvoir qu'enseigne le chat à la fille ?
- Pourquoi les « serviteurs » de Baba Yaga aident-ils la fillette ?
- La fillette a-t-elle besoin de Baba Yaga pour grandir ?
- Le père est-il conscient de ce qui se passe ?
- Baba Yaga est-elle puissante ?

Réflexion

- Faut-il passer par des épreuves douloureuses pour grandir ?
- A-t-on besoin des autres pour grandir ?
- La générosité finit-elle toujours par être récompensée ?
- Pourquoi certaines personnes aiment-elles faire du mal aux autres ?
- Le travail contribue-t-il au développement de l'individu ?
- La condition domestique de la femme est-elle aliénante ?
- L'humain doit-il maîtriser les forces de la nature ?
- La générosité peut-elle s'apprendre ?
- Le conflit entre les générations est-il inévitable ?
- La gratitude est-elle une motivation importante de l'existence ?
- La coquetterie est-elle un défaut qu'il s'agit de corriger ?
- Faut-il aimer pour vivre heureux ?

Analyse

Présentation de Baba Yaga

L'histoire actuelle est probablement l'une des meilleures en termes d'exposition du personnage de la célèbre - ou infâme - Baba Yaga. Mais avant d'entrer dans la narration, donnons un aperçu de cette figure mythique slave, la plus connue dans le monde. Il n'est pas facile de la définir exactement, car son fonctionnement varie selon les différents contes. Elle est parfois considérée comme une figure mythologique, représentant les orages, la forêt ou l'enfer, dans tous les cas de figure un personnage sauvage et puissant. Ou, comme un archétype psychologique de la perversité maternelle, dans la mesure où elle mange des enfants et des adolescents, voire même sa propre progéniture. De plus, elle peut être considérée comme la gardienne du monde de la mort, en conduisant ces jeunes gens à travers mort symbolique et renaissance.

Baba indique mère, grand-mère, vieille femme, mais aussi « femme », de manière familière. Dans tous les cas, ses noms indiquent une conception générale de la féminité mature. Yaga a une signification incertaine. Selon les langues archaïques qui peuvent l'avoir introduit dans le russe moderne, cela peut signifier « douleur », « grief », « querelle », ou autres mots indiquant une forme ou une autre de problème. Yaga signifie le « serpent » selon Afanassiev. On peut aussi observer que son nom change selon les langues slaves. Elle s'appelle Baba Roga en bosniaque, en macédonien et en serbe, ce qui se traduit par « vieille ou grand-mère à cornes », et en roumain, elle s'appelle Baba Cloanța, ce qui signifie « vieille aux dents brisées », en se référant plus à son aspect hideux qu'à sa symbolique.

Baba Yaga est toujours vieille et laide, mais elle exhibe clairement les attributs féminins. Certaines de ses caractéristiques sont assez horribles. Elle a une « jambe osseuse », c'est-à-dire composée d'os et dépourvue de chair, des dents de fer, qui peuvent dévorer n'importe quoi et n'importe qui, de longs cheveux blanc en bataille et clairsemés. Ses seins caricaturaux sont si grands qu'ils pendent très bas, et quand elle se précipite, elle les jette par dessus son épaule. Elle ne porte pas sur la tête le foulard traditionnel, porté par toutes les paysannes convenables, montrant ainsi sa personnalité scandaleuse et sauvage : une représentation excessive et grotesque de la féminité.

Elle est une sorcière, avec des pouvoirs spéciaux. Elle a un odorat si développé, comme les animaux, qu'elle peut de loin sentir venir les « étrangers », en général des êtres humains. Elle peut traverser les airs, à l'aide d'un mortier volant, en se guidant avec le pilon, tout en effaçant ses propres traces avec un balai magique. Ces instruments sont typiques de la vie rurale et des tâches féminines. De plus, le mortier et le pilon représentent également des symboles sexuels : le broyage des céréales dans le mortier relève d'une activité alimentaire, mais il évoque aussi l'activité sexuelle. Une perspective qui dans la tradition Russe Chrétienne devrait quelque peu choquer les esprits puritains, pour qui une telle réalité est toujours sale ou suspecte et ne saurait ainsi être mise de l'avant dans le folklore populaire. Ainsi, ces symboles indiquent le rite qui initie à l'âge adulte : la confrontation à Baba Yaga, le jaillissement de la force reproductive. Le balai « qui efface », dans ce cas, peut symboliser le nettoyage, la purification après l'acte.

L'arrivée de Baba Yaga est souvent annoncée comme une tempête. Les arbres gémissent et forment des tourbillons, montrant un lien fort avec les éléments naturels et

puissants, tandis que de nombreux esprits hurleurs l'accompagnent, ce qui révèle en même temps sa dimension spirituelle. Elle peut se faire un chemin à travers la forêt la plus profonde en utilisant ses ongles acérés et ses dents pointues. Elle peut naviguer sur le vent. Elle peut faire la guerre pendant très longtemps, avec des efforts inlassables : trente ans dans un cas, avec toute son armée. Bien sûr, elle a beaucoup d'objets magiques, comme son bouclier qui projette des flammes sur ses ennemis. Si elle ressemble généralement à une sorcière, elle peut aussi se transformer en une belle jeune femme quand elle en a besoin. Ainsi, toute femme au semblant « agréable » et séducteur peut soudainement se révéler être une Baba Yaga !

Elle a un appétit prodigieux, pouvant manger n'importe quel malheureux passant. Elle poursuit ses ennemis même avec sa langue, et bien sûr, comme toute maîtresse de maison qui se respecte, sa maison est toujours pleine de nourriture. Elle est aussi affamée que l'insatiable grande faucheuse. Elle cherche toujours, mange toujours, mais elle est néanmoins toujours réduite à la peau sur les os. Naturellement, sa nourriture préférée est la chair fraîche enfantine : elle est une ogresse. Elle n'hésitera donc pas à tromper les pauvres enfants naïfs, en leur offrant de beaux cadeaux ou en imitant la voix de leur mère. Bien que l'on remarque qu'elle ne mange jamais immédiatement sa proie, lui octroyant toujours un temps de préparation, par exemple pour la laver, comme si elle accordait à ses victimes la possibilité de prouver leur propre valeur et d'échapper à leur terrible sort.

Nous devons mentionner ici que les pouvoirs de Baba Yaga ne sont pas illimités. En fait, dans de nombreuses histoires, elle est trompée ou vaincue par quelqu'un, même par des enfants. Ce détail narratif tend à prouver que Baba Yaga ne représente pas tant une figure de fatalité, où le héros est condamné, mais plutôt un défi, où l'on doit être bon, moral ou intelligent, afin de vaincre le pouvoir obscur ou maléfique. On pourrait dire que le héros doit être moral ou suffisamment civilisé pour vaincre la puissance sauvage de la nature. C'est le thème typique de tout rite initiatique : surmonter ses instincts par l'éducation, sublimer ses émotions par la raison. Le héros peut amener Baba Yaga à se détruire elle-même, par exemple en l'incitant à dévorer sa propre progéniture, ce qui se produit dans quelques histoires.

Son environnement est principalement féminin. Elle n'a pas de mari. Les hommes peuvent parfois être ses serviteurs ou ses assistants, généralement non humains, comme les esprits sans corps des trois cavaliers - Jour, Soleil et Nuit - ou Koshchei l'immortel. Elle peut avoir des filles, rarement un fils, et avoir trois sœurs, dont le nom est aussi parfois Baba Yaga, pour confondre tout un chacun.

Elle a généralement un comportement maléfique, même si elle peut aussi se retourner et aider les jeunes à grandir et à accomplir leur tâche. Mais même quand elle agit de manière méchante et cruelle, sa fonction est de fournir une épreuve pour les jeunes, afin que chacun puisse se développer et murir. Les bons réussiront, les mauvais échoueront. Elle sera impitoyable, de même que la vie est impitoyable. De cette manière, elle a toujours un rôle nécessaire dans la société : comme un révélateur du moi intérieur. Par exemple, quand un visiteur entre dans sa maison, la Baba Yaga peut l'éprouver en lui demandant s'il est venu de son plein gré ou s'il a été envoyé. Et une seule réponse est la bonne ! Heureusement, elle semble n'avoir aucun pouvoir sur les cœurs purs, comme Vasilisa, ou comme ceux d'entre nous qui sont « oints », protégés par le pouvoir de l'amour, de la vertu ou par la bénédiction de la mère.

Sa maison est une maison paysanne typique, où le four traditionnel est un élément important. La caractéristique étrange est le fait que sa maison repose sur des pattes de

poulet et peut se déplacer ou se retourner sur elle-même, ce qui montre l'étrangeté et l'instabilité de sa nature. Parfois, la maison n'a ni portes ni fenêtres, même si elles peuvent apparaître soudainement, reflétant l'univers fermé et protecteur de la maison, un endroit presque fœtal. Ou elle peut être toute petite, ce qui nous rappelle un cercueil, d'autant plus que la maison elle-même peut être entourée d'os. Comme la palissade osseuse dans « Vasilisa la belle », où les grues sont utilisées comme des lanternes. Bien sûr, sa maison est éloignée de toute autre maison humaine, elle se situe dans une forêt sombre, au-delà d'une rivière de feu ou d'un fossé profond, dans un marécage ou au fond de l'océan. Autant d'endroits qui représentent le mystère, les croyances magiques, ou les expériences qui menacent la vie. Ou encore la « fosse », le ça, la partie la plus sombre de l'âme humaine.

La plupart du temps, elle agit comme un ennemi pour les humains, surtout lorsqu'une personne étrangère entre dans son territoire. Encore une fois, nous pouvons observer la dimension xénophobe de la domesticité, cet instinct animal qui considère toute présence de l'extérieur comme une menace pour la maison. Entrer chez elle en son absence est un crime impardonnable ! Parfois, sa maison est le monde souterrain, un espace sacré interdit à tous les êtres vivants : le « sacré de la maison », la « sacrosainte intimité », un mythe ou un tabou connu sous de nombreuses latitudes, qui peut être considéré comme un comportement très animal.

Néanmoins, elle peut aussi aider la personne qui a besoin de résoudre un problème, éviter un danger, trouver un objet spécial, voire rechercher l'être perdu, ou encore aider celui qui a besoin d'un abri. Elle peut alors fournir un objet magique ou montrer le chemin vers les terres magiques lointaines habitées par les êtres spirituels. Cette aide s'effectuera probablement surtout avec les hommes, en particulier jeunes et beaux, pas tant avec les femmes, qui sont toujours des concurrentes et doivent donc la vaincre. Mais, en tout cas, le héros doit prouver à Baba Yaga qu'il n'a pas peur d'elle, qu'il ou elle est donc capable de faire face à elle, impliquant qu'il ou elle doit surmonter ses propres peurs. Dans ce cas, le héros devra trouver un élément, un personnage ou une situation à utiliser.

En résumé, on peut dire que Baba Yaga représente la mère universelle, dans toutes ses dimensions : puissante, protectrice, émotionnelle, sauvage et arbitraire. Bien qu'elle soit surtout décrite comme une effrayante vieille sorcière, Baba Yaga peut aussi jouer le rôle d'une rédemptrice ou d'une femme sage. La Terre Mère, comme toutes les forces de la nature, bien que souvent sauvage et indomptée, est aussi aimante et nourricière. Certaines caractéristiques de son genre sont fort exacerbées, ce que l'on pourrait appeler la féminité en tant que « puissance ». Cet excès est partiellement fondé sur un élément culturel important : une société slave fortement matriarcale. En outre, Baba Yaga représente le défi de grandir, puisqu'elle incarne le côté craintif et colérique de l'âme humaine, ces « forces sombres » qui doivent être surmontées. Néanmoins, indépendamment de sa fonction antagoniste ou perturbatrice, elle agit comme « donateur », affirme Vladimir Propp, grand spécialiste des contes folkloriques. Car elle fournit au héros - volontairement ou involontairement - quelque chose de nécessaire à son développement, ou pour sa quête existentielle. Nous pouvons appeler cela une sorte de « sagesse perverse ». Car elle connaît nombre de « secrets », tant du bien que du mal : elle est l'interface entre le monde humain et le monde spirituel, ou le monde archaïque. Il y a beaucoup de vérité en elle, c'est pourquoi elle est si puissante, en elle-même et de par son impact sur l'esprit collectif.

L'HISTOIRE

Maternité

Un vieil homme et sa femme avaient une fille. La mère est décédée, le père s'est remarié. Mais la belle-mère, une femme méchante, détestait la fille, la battait, et voulait se débarrasser d'elle. Ce schéma est typique des contes populaires, tels Cendrillon. La raison pour laquelle il est si fréquent dans les récits est qu'il symbolise la situation classique de la jeune fille qui grandit et entame une concurrence avec sa mère. La mère « agréable et aimante » de l'enfance est « morte », laissant la place à une « nouvelle » mère, « accablante et contrôlante », qui « entrave » la vie de la fille, désormais en pleine croissance, inhibant l'accès à sa propre maturité. Est-ce que cette situation est due au fait que l'enfant entre dans l'adolescence et a de nouvelles exigences, ou est-ce parce que la mère n'accepte pas la croissance de l'enfant ? La réponse n'a pas d'importance : il y a un conflit visible, éternel, un drame qui implique qu'il faut mourir à soi. Ce qui signifie que chaque protagoniste ou antagoniste doit abandonner quelque chose de ses attentes. Dans cette histoire, la solution immédiate envisagée par la mère est d'envoyer l'enfant à Baba Yaga, qui est sa « sœur », ou pourrait-on dire, un alter ego, violent, excessif ou scandaleux. Et l'enfant doit demander une aiguille et du fil à coudre pour sa chemise : une activité qui symbolise bien la maternité, puisque que la couture est une tâche maternelle.

Mais « la fille n'est pas stupide », nous dit l'histoire. Elle n'est plus une enfant. Donc, elle va d'abord à consulter sa tante biologique, l'alter ego de sa « vraie » mère, une « bonne » tante, une vraie « tante », l'équivalent de la fée marraine de Cendrillon. Et comme chez Cendrillon, quelques tours de magie seront offerts pour aider la pauvre fille en détresse, autant de « trucs » qu'elle pourra utiliser pour se protéger dans son « aventure » avec sa « mauvaise » tante.

Quand elle arrive chez Baba Yaga, la harpie est en train de tisser. Le tissage représente l'activité domestique, mais aussi l'araignée qui tisse sa toile. Elle symbolise les connivences et les complots. La rencontre est polie : le bon comportement, les manières civiles sont très importantes dans l'éducation des filles. Elle doit avoir l'air bien éduquée. La jeune fille demande de l'aiguille et du fil de la part de sa belle-mère, une demande à laquelle la harpie répond en mettant la jeune fille au travail. Elle doit commencer à tisser. Ironiquement, la « mauvaise » mère, tout comme la « bonne » mère, invite la jeune fille à grandir et à devenir une femme. Elle doit apprendre à tisser et à intriguer, afin de grandir.

Propre et sale

Alors que la jeune fille apprend à être une femme, Baba Yaga ordonne à sa servante de lui préparer un bain chaud et insiste pour qu'elle la nettoie bien, afin de pouvoir la manger. Le nettoyage est important : il représente un rite de purification. Il a lieu avant la consommation, ce qui représente la consommation d'autrui, l'union entre les êtres, la possession. La « mauvaise » mère veut manger son enfant : c'est la sienne ! Mais aussi, elle veut que l'enfant soit propre, deux désirs qui vont ensemble.

Examinons un moment ce désir de « purification ». Quelle est sa fonction ? Nous nettoyons pour éliminer la saleté, la souillure, pour se débarrasser de la terre. Or que représente la « terre » ? Elle est désagréable, de par sa mauvaise odeur, son mauvais goût, sa laideur. Elle est malsaine. Elle apporte la maladie. Elle est immorale : être sale indique de

mauvaises manières, un manque de respect pour soi et pour les autres. C'est un problème esthétique, un problème d'hygiène et un problème moral à la fois. En même temps, comme le savent toutes les mères, le nettoyage n'est pas naturel. Il faut enseigner un tel savoir-faire, une telle attitude, et on rencontre de la résistance de la part de l'enfant. Cela implique l'éducation et de la volonté. Tout d'abord, le bébé n'est pas capable de le faire par lui-même. Ensuite, l'enfant en croissance pourrait ne pas en voir la nécessité ou même ne pas aimer l'idée. Il faut donc lutter afin de maintenir « ordre et propreté ». Cela concerne la personne tout comme la maison. Et, en général, « personne propre » et « maison propre » vont ensemble.

Or d'où vient la « saleté » physique ? En tant que concept général, elle provient de la « vie ». Tout d'abord, la vie organique, la vie intérieure : tous ces processus dans lesquels notre corps est impliqué, qui peuvent produire des détritiques, des déjections, en particulier ce qui est lié à la nourriture. Deuxièmement, la vie sociale : l'interaction de l'individu et de la société, car nous sommes contaminés par « autrui » : l'autre est par définition sale. Troisièmement, la vie mondaine : le contact avec de nombreux objets et substances différentes qui peuvent entacher la personne. Le nettoyage implique donc d'éliminer toutes traces de la vie, car il y a là quelque chose de fondamentalement impur. Nous pouvons facilement relier cela, sur un plan plus spirituel, à la vision chrétienne, en particulier à la notion de « péché originel ». L'homme est né pécheur et doit agir pour se « nettoyer », au travers ses pensées et ses actions. La purification, les ablutions, sont un rituel religieux important.

Baba Yaga est très préoccupée par la « saleté ». Elle n'aime pas les étrangers : ceux qui apportent la saleté de l'extérieur chez elle. Elle se fâche quand ils pénètrent dans sa maison. L'un de ses instruments clés est un balai, qui symbolise la « chasse à la poussière ». Les sorcières chevauchent même ces balais ! Aussi lave-t-elle les gens, comme dans cette histoire. De plus, elle est une femme colérique et violente. Cela implique qu'elle n'aime pas la vie, n'aime pas le monde ni les gens, n'aime pas l'extérieur, etc. C'est pourquoi elle vit loin des humains, en des endroits éloignés, comme les forêts profondes. Sa maison est presque comme un utérus : un lieu fermé sur lui-même, un microcosme, comme un œuf, au-dessus de ces deux jambes de poulet. Elle n'aime pas et ne peut pas être aimée, ce qui explique son amertume et son ressentiment. Elle ne peut que posséder, et dévorer : comportement typique de « mauvaise mère », sauf que contrairement à l'habitude, Baba Yaga ne prétend pas appeler cela de l'« amour » ! Son obsession de la propreté et de la protection révèle sa propre conception, assez terrible, d'elle-même, des autres, du monde. L'être est impur. Elle ne veut pas des êtres pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils peuvent être pour elle, leur utilisation. Elle est affligée d'un degré élevé d'intolérance. Baba Yaga n'accepte pas la saleté. Elle se protège de la vie extérieure « impure » et la nettoie, avec son balai magique qui efface tout, même ses propres traces. Car le paradoxe est qu'elle-même est sale : à la fois avec son aspect scrupuleux et son âme. Elle a même une qualité de « putain », un être de pure sensualité dépourvue d'âme, même si elle rejette la relation avec n'importe quel homme. Curieusement, sa corruption n'est pas celle qui attire et séduit, mais celle qui repousse, qui effraie, celle qui crée de l'aversion.

Anxiété

Un autre aspect du comportement de Baba Yaga est sa nature inquiète. Parce qu'il y a possession, il y a protection, attente et anxiété. Parce qu'il y a une peur d'autrui, il y a une

peur pour la vie, il y a une peur de la vie, il y a l'angoisse. Bien que, étrangement, assez souvent, la peur de la vie s'exprime comme une fascination pour la mort, un mélange de répulsion et de désir. Comme nous l'avons vu, un exemple commun de cette peur s'exprime dans le désir de propreté, qui est censé protéger contre la saleté, la maladie et la mortalité, une préoccupation assez obsessionnelle chez certaines personnes. Il y a un refus de la réalité, du fait que la vie et la mort sont les deux côtés de la même médaille. Ce n'est pas un accident si le compagnon principal de Baba Yaga est Koshchey « l'immortel », un sorcier maléfique d'apparence terrifiante, qui ravage les belles femmes, qui ne peut pas mourir parce que son âme est trop bien cachée.

La peur de la mort est une peur de la vie, parce qu'elle est peur de la réalité. Cela peut expliquer, entre autres raisons, pourquoi Baba Yaga vit loin des autres, pourquoi elle est xénophobe. Elle est toujours préoccupée par le fait que quelqu'un puisse pénétrer dans sa maison sans y être invité. Paradoxalement, pour beaucoup de parents, l'inquiétude est un signe d'amour, ils la prennent et l'expriment comme une preuve d'amour, quand ce n'est en fait qu'une peur de la vie, un fort instinct de possession et un manque de générosité. Et cette même inquiétude sera transmise aux enfants, au lieu d'une attitude de confiance qui constituerait une véritable manifestation d'amour, car cela signifie une acceptation de la vie, une acceptation joyeuse de l'autre comme il l'est. Baba Yaga ne peut pas aimer, alors elle est anxieuse.

L'enfant qui ne doit pas se salir, l'exigence de nettoyage qui prévaut sur toute autre considération est le refus de la vie et de l'enfant, car ce dernier, pour grandir, doit faire des expériences qui impliquent une « saleté », physique et morale. On remarquera que, en Russie, comme dans de nombreux autres contextes culturels, cette saleté est plus acceptable chez les garçons que chez les filles. Pas étonnant que la « princesse », pure et raffinée, bien élevée, cultive ce côté formel et moral d'elle-même, et peut devenir plus tard, souvent ou occasionnellement, une sorte de Baba Yaga. On peut penser à l'obsession russe de laisser les manteaux aux vestiaires et de retirer ses chaussures avant d'entrer dans la maison, dans l'école ou autres lieux publics, en particulier là où il y a des enfants. Un comportement qui de manière amusante combine des considérations hygiéniques et des obligations morales. Probablement que l'idée est de rendre ces petits êtres - corps et âme - plus « désirables », en les délivrant des impuretés du monde. Baba Yaga veut purifier l'enfant, non pour le bien de l'enfant, non pas pour un « bien » conçu comme une action gratuite, mais pour elle-même, pour la consommation, pour la possession et la fusion comme seule approximation de l'amour auquel elle puisse avoir accès. Nous sommes loin de l'agapè, l'amour généreux qui donne et laisse aller. C'est le lieu de « eros », l'amour qui s'agrippe et qui possède. Ainsi, est-elle toujours anxieuse de « ne pas posséder », anxieuse de « perdre », anxieuse de ne pas avoir ce qu'elle veut, elle se sent en permanence menacée.

Baba Yaga est émotive, irrationnelle et puissante. Elle ne connaît que son désir. Elle est imprévisible et arbitraire. Qui sait quand elle aidera ou non la pauvre fille ou le jeune homme perdu. Or, bien que le désir soit une partie fondamentale et constitutive de l'âme humaine, il faut apprendre à ne pas être surdéterminé par lui. La principale conséquence de cette surdétermination est la frustration, la déception, la peur et le ressentiment qui en découle. Ce désir de toute-puissance des attentes est anxieux, et anxiogène, comme chez ces parents qui attendent beaucoup de leurs enfants. C'est la douloureuse « épine » que Baba Yaga porte plantée dans son âme, celle qui la rend colérique, effrayante et angoissante. Alors, elle combat et fait la guerre à tous. Dans l'absolu, on peut supposer que

Baba Yaga veut être aimée. Mais cela est si impensable que cela n'est jamais mentionné, dans aucune histoire. Ainsi, toutes les jeunes filles qui arrivent chez elles reçoivent des tâches difficiles qui les rendent anxieuses, puisqu'elles sont menacées d'être mangées si elles ne les remplissent pas. Elles apprennent ainsi l'angoisse de vieillir, comme toute jeune fille qui apprend à être responsable et autonome, à vivre aussi pour les autres au lieu d'être insouciante, égocentrique, et de dépendre de ses parents. Il y a une sorte d'agonie : accepter de se défier et de devenir une femme pour être aimée, ce qui permet d'aller au-delà de l'irrationalité et de la douleur qui caractérise Baba Yaga. La femme qui ne peut pas relever ce défi deviendra une Baba Yaga, et mènera pour toujours une guerre, contre autrui et soi-même. Elle ne connaîtra pas la paix car elle verra toujours les autres comme une menace, pas comme une bénédiction.

Générosité

La jeune fille a entendu les plans de Baba Yaga. Elle est très effrayée. Il est maintenant temps de mettre en action les « astuces » de la « bonne mère », qui avait prévu toutes ces menaces terribles. Quelles sont ces menaces ? La servante doit préparer le feu du fourneau pour la cuire et la manger. Le chat doit lui arracher les yeux. Le chien doit la déchiqueter. La barrière doit la frapper. Le bouleau doit lui fouetter le visage. La vie est bien dangereuse ! Quels sont les stratagèmes de défense ? Pour la servante : une écharpe, afin d'être jolie. Pour le chat : un morceau de jambon, afin de se nourrir. Pour le chien : du pain, afin de manger. Pour la barrière : un peu d'huile, afin de mieux fonctionner. Pour le bouleau : un ruban, afin de se décorer ou autre raison pratique. Dans chaque cas, la fille est menacée par ces différents personnages qui sont supposés être au service de Baba Yaga, mais au lieu de se défendre, de se protéger d'eux, elle offre un cadeau qui leur plaît. Ainsi s'allieront-ils avec la fille au lieu de se soumettre à Baba Yaga, car celle-ci ne sait pas aimer.

Et chaque fois, quand la harpie leur reprochera leur trahison, ils lui répondront, l'une après l'autre, que la fille leur a donné ce que leur maîtresse jusqu'à maintenant ne leur avait jamais donné durant tout ce temps passé avec elle, même si ce cadeau était dans certains cas nécessaire pour satisfaire un besoin fondamental, comme la faim. Ce qui confirme le fait que la sorcière manque de générosité. Chaque être vivant, chaque personne présente, n'est là que pour satisfaire les besoins de la Baba Yaga, et celui qui résiste devient son ennemi juré. Pour elle, personne n'existe comme sujet légitime, autonome, mais uniquement comme simple objet. Comme un petit enfant, elle ne connaît que ses envies. Quiconque se présente comme un obstacle à son auto-gratification devient une personne à abattre. Contrairement à ce comportement infantile, la jeune fille a appris à faire attention à tous, à savoir ce dont chacun a besoin, comme condition pour satisfaire ses propres besoins. De cette façon, elle va aussi enrayer la violence : brûler, aveugler, fouetter, grincer, mordre, etc. Elle grandit et, pour ce faire, elle doit se confronter à son « alter ego négatif » : la Baba Yaga, qui d'une certaine manière vit en elle. En d'autres termes : si elle ne grandit pas, elle deviendra comme Baba Yaga, la femme non aimée, et elle sera dévorée par elle, engloutie dans sa vilaine colère. Grandir signifie devenir généreux, penser à l'autre et à ses besoins. Pour être aimé, il faut apprendre à aimer, il faut devenir amoureux, il faut apprendre à se décentrer. C'est en ce sens que nous pouvons considérer que Baba Yaga représente le côté obscur de chaque « petite princesse mignonne », qui considère qu'elle est le centre du monde, capricieuse et fantasque. La vieille harpie symbolise le destin d'un tel

comportement. Et nous savons tous comment la jolie petite princesse déçue se transforme en une sorcière colérique quand elle n'obtient pas ce qu'elle veut ou attend.

La nécessité du conflit

Baba Yaga demande à sa nièce si elle continue de tisser, et la fille répond affirmativement. En ce sens, elle devient une femme : elle s'active et organise les choses. Par exemple, lorsque le chat prend sa place pour la protéger, l'histoire explique qu'il entremêle le fil plutôt que de le démêler. Il n'a pas le pouvoir de « tisser » de la femme, mais seulement le pouvoir « sauvage ». Ainsi la fille devient plus forte, par exemple, elle dit au serviteur de ne pas avoir pitié de l'eau qu'elle versera sur le feu. Il s'agit de maîtriser les éléments et d'accepter de détenir un pouvoir, sans « s'excuser » ou « se sentir désolé », sans « sentimentalisme » faible. Ce contrôle des éléments est confirmé par l'aide que le chat lui donnera pour échapper. Elle fera surgir une large rivière, puis une forêt dense. Cette action « magique » sera accomplie en jetant un peigne et une serviette, ce qui représentent certains éléments domestiques : la beauté et l'utilité. Ainsi, en abandonnant les considérations et les possessions domestiques, elle aura accès au monde « extérieur » et obtiendra le pouvoir et la maturité grâce à ce changement d'attitude et ce nouveau comportement. D'un autre point de vue, la rivière peut symboliser les émotions, comme la colère, la pitié ou la jalousie que la jeune fille apprend à contrôler et à tenir à distance. Il indique aussi la séparation entre deux mondes inconciliables. Tout comme la forêt profonde peut représenter l'obscurité de l'utérus, ou un endroit étrange, mystérieux et dangereux, même impénétrable, où nous nous perdons ou entrons à nos propres frais. Ce sont les limites qu'elle doit établir entre son identité de « Baba Yaga » et son identité « mature ».

Pour savoir que Baba Yaga arrive, comme le chat le lui a enseigné, la jeune fille doit coller son oreille à la terre : cette image est très parlante. Elle signifie « écouter le monde », s'ouvrir à la « réalité ». Baba Yaga, en utilisant tous ses pouvoirs primitifs, comme les taureaux qui boivent l'eau de la rivière, ou ses dents puissantes qui rongent la forêt, ne peut pas traverser les épreuves, et à la fin de cette terrible bataille, la harpie, déçue, doit rentrer à la maison. La fille a gagné, elle s'est « vaincue » elle-même, elle est devenue une vraie femme.

En tant qu'épilogue de l'épopée, la jeune fille arrive à la maison, elle raconte à son père les tribulations causées par la belle-mère et comment Baba Yaga a essayé de la dévorer. En entendant cela, le père se met en colère et tire sur sa femme. Finalement, ils vivent ensemble, père et fille, amassant des richesses. La fille a « gagné » : elle a tué sa « méchante » mère et a intégré l'élément masculin que représente le père, selon le schéma psychanalytique. Cette action représente le « meurtre du parent » psychologique qui, selon Freud, est un mélange - un « complexe » - de sentiments et de souvenirs, généralement inconscients, qui conditionne le comportement d'une personne. Cela reflète un processus ambivalent d'identification, de jalousie et de compétition entre le fils et le père, la fille et la mère, tels que ceux rencontrés dans le complexe d'Œdipe. Cette pulsion « haineuse » conduit l'enfant à éliminer un rival pour lequel il ou elle éprouve en même temps une certaine admiration ou une tendresse. Nous voulons prendre la place de ce « rival », parce que nous voulons être comme lui, et nous devons l'éliminer. Il faut obtenir le pouvoir de son « parent », et remplacer ce parent comme « objet d'amour », pour être digne d'être aimé et s'aimer soi-même.

Néanmoins, ces « affaires féminines » sont des questions internes : elles se réfèrent à la vie intérieure et aux luttes intestines d'une jeune fille, ou pas si jeune, et doivent procéder en tant que telles. On peut dire que toutes ces femmes : Baba Yaga, la mère, la tante, la belle-mère, incarnent différentes facettes archétypiques d'une femme, ou au combat psychique d'une jeune fille avec sa nature féminine et maternelle : le rapport avec sa propre mère et avec son propre potentiel de mère. Une quête de vie qui traite de l'identité, de la relation à soi et de la relation aux autres. Et contre toute apparence, il y a quelque chose d'aimable chez Baba Yaga, une qualité désespérée qui la rend si humaine. Homme ou femme, elle nous appartient et nous voulons la défendre. Et n'oublions que de différentes manières, elle est l'instrument obscur, tortueux et voilé de la justice immanente.

Rationalité

Le père, cet élément masculin, qui intervient finalement dans ce monde féminin émotif, représente aussi l'idée de justice, sévère et irrévocable. On peut être surpris par cette nouvelle et soudaine prise de conscience de la situation venant de sa part, un contraste étrange avec sa cécité et son absence dans la première partie de l'histoire. Une forme d'impuissance initiale qui oscille entre une absence de justice et une justice hâtive, dans un monde d'émotions gouverné par des femmes puissantes, comme Baba Yaga et d'autres. La fille doit grandir avant que la rationalité ne puisse jouer un rôle réel dans sa vie. Maintenant, cela est possible, pas avant. Il faut noter aussi que le père tue sa femme, mais ne poursuit pas Baba Yaga : comme si cette dernière n'était pas une personne réelle, mais une simple représentation de « l'irrationalité puissante », donc il n'est pas logique de la tuer, elle n'est jamais qu'une allégorie.

La rationalité indique ici un type de comportement et certaines idées qui l'accompagnent, basées sur la raison plutôt que sur les émotions. Elle est basée sur le pouvoir de l'esprit, une manière de penser logique, comprendre la réalité de façon ordonnée, développer et maintenir des opinions justifiées. En corrélation avec cela, la justice signifie qu'il existe un traitement équitable des personnes, ce qui implique un comportement raisonnable, ce qui signifie qu'actions bienfaitantes et bonnes personnes seront récompensées, qu'actions mauvaises et personnes méchantes seront punies. Dans une telle perspective, on peut faire confiance à l'autre, chacun est a priori animé par la perspective d'un bien commun, ce qui implique que nous apprécions nos semblables, et nous nous comportons bien envers eux dans l'espoir qu'ils se comporteront bien vers nous. Si l'amour n'est pas un impératif dans une telle perspective, l'appréciation et le respect mutuels en sont des conditions nécessaires. De cette façon, les êtres humains pourront s'engager dans une vie qui comporte paix de l'âme et le bonheur, tous se concentreront sur la satisfaction de leurs besoins dans un processus de collaboration : le monde deviendra un lieu habitable. La compréhension prendra la place de la peur et de la superstition.

Nous pouvons alors comprendre la fin de cette histoire : « ils amassèrent des biens », qui est la fin classique dans de nombreux contes populaires russes. Une sagesse très paysanne, où les « biens » signifient richesse et sécurité, et indiquent le bonheur. On peut envisager une telle idée, mais pour la justifier, on offrira comme argument principal que la poursuite de la richesse a une dimension objective : elle nous extrait de l'irrationalité et de la subjectivité excessive. Le travail est rationnel, il est lié à la réalité, il nous met à l'épreuve et permet le développement de soi. Bien sûr, nous pouvons constater le fait que les « biens » et les « bons » sont liés, justement ou non, ce qui indique une façon très matérialiste de

penser le bien. Un instinct de possession qui serait très bien adapté à Baba Yaga. Mais cela nous rappelle également la fin de la pièce « Oncle Vanja » de Tchekhov : lorsque les turbulences émotionnelles produites par les personnages mondains cessent, lorsque ces derniers partent, Vanja et sa nièce peuvent enfin se remettre au travail et se reposer. Le bonheur est lié à la rationalité, à la réalité, à l'accomplissement et à la justice.

Avant de terminer notre analyse de cette histoire, un mot doit être dit sur le motif final, une phrase mystérieuse souvent utilisée comme épilogue dans beaucoup de *skaski*, les contes populaires russes. « J'étais là ; l'hydromel et la bière, je voulais tout goûter. Sur ma moustache ils ont coulé, dans ma bouche rien n'est tombé. » Un observateur était là, tout comme nous le lecteur, il nous garantit la vérité de cette histoire, puisqu'il était présent, et il nous en parle. Tout comme nous aussi, il voulait profiter de tout, c'est-à-dire boire le breuvage varié et délicieux de l'histoire. Mais l'histoire effleura simplement son esprit, comme le liquide sur sa moustache. Rien n'a vraiment pénétré, comme c'est souvent le cas pour le lecteur des *skaski*, qui ne comprend pas vraiment de quoi il retourne, qui ne réfléchit pas tellement au contenu, qui n'en utilise pas tellement le sens dans sa vie. Comme avec les paraboles de la Bible, le texte en reste distant pour nous, le message est trop puissant pour être vraiment entendu et intériorisé. A moins que nous préférions une interprétation plus slave et romantique de l'idée : l'ordre de l'univers, ce monde et plus encore l'autre monde, est trop mystérieux pour être saisi par un esprit humain faible et fragile. Mais quelle que soit l'explication, nous avons quand même entendu et ressenti l'histoire : nos moustaches ont perçu une vague odeur...

4/ La renarde confesseur

L'hypocrisie est-elle une obligation sociale ?

Une renarde revenait d'une longue retraite. Voyant un coq juché sur un arbre, elle lui prêcha de cette manière :

- Coquelet, mon fils ! Vous êtes haut perché, mais vous tournez votre esprit vers de mauvaises pensées, des pensées impies. Vous, coqs, avez trop de femmes : certains en ont dix, d'autres vingt, d'autres encore trente et quelques-uns même quarante ! Quand vous vous réunissez, vous vous chamaillez les uns avec les autres, à propos de vos nombreuses concubines ! Descends à terre, mon fils, et repens-toi ! Je reviens d'un désert lointain où j'ai enduré la soif, la faim et la privation. Je suis prêt à entendre ta confession, mon enfant !

- Renarde, chère mère ! Je ne suis pas en état de grâce. Je n'ai ni jeûné ni prié. Reviens une autre fois !

- Oh, mon enfant, tu n'as ni jeûné ni prié, mais descends quand même pour te repentir, afin de ne pas mourir dans le péché !

- Renarde, chère mère, avec des lèvres de miel, une voix agréable, et des mots pleins d'onction ! Ne jugez pas votre prochain et vous ne serez pas jugés, car ceux qui sèment le vent récoltent la tempête ! Tu veux me forcer à me repentir, mais ce n'est pas mon âme que tu veux sauver, c'est mon corps que tu veux dévorer !

- Coq, mon fils ! Pourquoi devrions-nous entendre ces remarques sacrilèges ? Pourquoi devrais-je commettre un tel péché ? Connais-tu la parabole du pharisien et du publicain ? Sais-tu que le publicain a été sauvé et que le pharisien a été perdu par orgueil ? Eh bien, toi, mon enfant, sur cet arbre, perché si haut, tu périras sans confession ! Descends à terre, tu seras plus proche de la repentance. Tu seras pardonné et absous, et admis au royaume céleste!

Reconnaissant la gravité de ses péchés au plus profond de son âme, le coq pleurait de contrition. Il commença à descendre d'une branche à l'autre. Il descendit jusqu'au sol et arriva devant la renarde.

Aussi rapide que la foudre, la renarde saisit le coq dans ses griffes acérées. Elle le regarda, roulant des yeux féroces, montrant ses dents acérées, prête à le dévorer vivant, comme l'hérétique qu'il était. Mais le coq dit à la renarde :

- Renarde, mère, avec des lèvres de miel, une voix agréable, et des mots pleins d'onction ! Est-ce mon âme que tu veux sauver ou est-ce mon corps que tu veux dévorer ?

- Ton corps et tes plumes bariolées ne sont rien pour moi, mais ce que je trouve plaisant, c'est de te faire payer une vieille histoire. Te souviens-tu du jour où je suis allée à la ferme pour manger un poulet ? Et toi, idiot, oisif, du haut de ton perchoir, tu as commencé à crier, à hurler, à secouer tes jambes, à agiter tes ailes ? Le poulet alors a caqueté, les oies ont criailé, les chiens ont aboyé, les chevaux ont henni et les vaches ont meuglé. Les paysans et leurs femmes accoururent, avec des haches et des balais. Et j'ai eu bien du mal à leur échapper ! Et tout ça pour quoi ? Pour un malheureux poulet ! Tout cela pendant que les hiboux, de leur côté, se nourrissent depuis toujours dans la basse-cour sans jamais être inquiétés ! Alors, imbécile, bon à rien, tu peux dire au revoir à la vie !

Le coq dit alors à la renarde :

- Renarde, mère, avec des lèvres de miel, avec des mots agréables pleins d'onction ! Hier, j'ai été convoqué par le métropolitain pour devenir diacre. Tout le synode et le chœur me louèrent en disant que j'étais un bon garçon, avec des manières agréables, un savant et surtout un bon chanteur. Si vous le souhaitez, ma mère, je peux vous recommander pour la fonction de prêtre-boulangier. Le profit en est très avantageux : du pain tendre, des brioches, du beurre, des œufs et des gâteaux au fromage blanc...

La renarde desserra alors ses griffes. Le coq s'échappa, retourna à son arbre et se mit à sonner de la trompette :

- Chère dame, respectable boulangère du clergé, comment vas-tu ? Le revenu est-il conséquent, les pains de communion sont-ils sucrés ? En portant les brioches, t'es-tu fait des courbatures ? Et les noisettes, diablesse, est-ce que tu les aimes ? Et en passant, as-tu encore des dents ?

Triste, la renarde retourna dans la forêt, sanglotant amèrement :

- Depuis ma naissance, je n'ai jamais été témoin d'un tel scandale ! Depuis quand les coqs ont-ils été diacres et les renardes boulangères du clergé ?

A lui soit la gloire et la puissance, maintenant et pour l'éternité. Et c'est la fin du conte.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi le coq est-il haut perché ?
- Pourquoi le coq ne croit-il pas la renarde ?
- Pourquoi le coq finit-il par se laisser convaincre ?
- Pourquoi le coq se met-il à pleurer ?
- Quelle stratégie utilise le coq pour reprendre le dessus ?
- La renarde est-elle claire sur ses propres motivations ?
- Pourquoi la renarde se compare-t-elle aux chouettes ?
- La renarde s'est-elle fait prendre à son propre piège ?
- Pourquoi la renarde repart-elle scandalisée ?
- Ces animaux sont-ils réellement croyants ?
- En quoi la renarde et le coq sont-ils semblables ?
- Qui est le plus rusé dans l'histoire, le coq ou la renarde ?

Réflexion

- Comment décidons-nous si ce que nous entendons est vrai ou faux ?
- Quelle fonction remplit la religion ?
- Peut-on rire de tout ?
- Pourquoi nous scandalisons-nous ?
- La fin justifie-t-elle les moyens ?
- La morale sert-elle parfois à justifier des soucis plus prosaïques ?
- La société est-elle une jungle où règne la loi du plus fort ?
- L'hypocrisie est-elle une attitude indispensable à la vie en société ?
- Est-il possible d'être véritablement moral ?
- Doit-on souvent instrumentaliser autrui pour satisfaire ses besoins ?
- Sommes-nous toujours conscient de nos propres motivations ?
- Finissons-nous par croire à nos propres inventions ?

ANALYSE

LA RENARDE

Liberté et ambiguïté

Le renard est un animal ambigu dans sa relation à l'homme : il est considéré comme utile et nuisible. Il est utile pour son rôle dans la poursuite de petits rongeurs qui sont porteurs de maladies, ainsi que pour sa fourrure, très populaire à certaines périodes. Mais il est considéré comme dangereux, comme prédateur de certains animaux domestiques et comme porteur de maladies, telles que la rage. Ajoutons à cette perspective l'idée qu'il est intelligent et rusé, par exemple en raison de la façon dont il creuse son terrier avec de nombreuses sorties, ce qui le rend difficile à attraper. Son agilité pour échapper aux chasseurs, le fait qu'il utilise et se souvient de nombreuses cachettes pour sa nourriture, sa capacité de pénétrer le gîte animal le mieux protégé afin de se nourrir, son élaboration de stratégies diverses de chasse qui surprennent souvent ses proies, par exemple lorsqu'il « fait le mort ». Il n'hésite pas à vivre auprès des hommes, même à côté des villes, car il a une capacité d'adaptation considérable. Une autre caractéristique importante est son apparence : ses yeux obliques et son museau pointu, son visage « gémissant », qui en même temps sourit, ce qui certes le rend hypocrite à nos yeux, mais en même temps si mignon et charmant.

Le renard est l'un des animaux dans lesquels l'homme peut le mieux se reconnaître, ou au moins certaines caractéristiques humaines spécifiques. Ce que l'on peut percevoir dans ce renard est une sorte d'immoralité, notre propre immoralité. Ce qui explique la peur que cet animal induit dans notre âme, puisqu'il trompe et ment pour obtenir ce qu'il veut, ce que, d'une certaine manière, nous aimerions être et nous craignons d'être à la fois. Il est le champion de la métamorphose, une qualité polymorphe qui est normalement réservée à notre espèce. Il est à la fois faible et fort, parfois il gagne, parfois il perd, quand ses tours se retournent contre lui. Il est ironique et créatif, il nous fait rire. Son comportement reflète une véritable liberté et indépendance. Aussi est-il un animal très humain. Nous ne devrions donc pas être surpris de le trouver très présent dans la littérature populaire, généralement comme un symbole de ruse, de sagesse, d'intelligence et de corruption. Il peut être cruel ou généreux. L'ambiguïté du personnage nous fait savoir si ces histoires dénoncent la corruption de la société, ou si elles font cyniquement l'apologie d'un tel comportement.

En Russie, le renard a un rôle très prédominant, par rapport à d'autres animaux. Analysons son fonctionnement dans les contes populaires russes, où il est principalement féminin, la renarde qui, dans ce contexte, signifie un accroissement de la ténacité et de la perspicacité de l'animal, afin d'obtenir ce qu'elle veut. Bien sûr, sa caractéristique principale est d'être séduisante et convaincante, donc très humaine. Dans les skaski, elle est principalement solitaire, bien qu'elle ait parfois une progéniture. Ce statut de solitaire correspond au fait qu'elle ne respecte pas les règles sociales habituelles. Pour elle, la fin justifie les moyens, son désir est sa loi, et rien ne peut être un obstacle. Elle instrumentalise tout être qu'elle rencontre. Elle est implacable, ne connaît pas trop la pitié, elle est quelquefois atrocement cruelle. Nous pouvons en prendre exemple dans la façon dont elle convainc l'ours de manger son propre cerveau. Une cruauté qui devient sadisme quand elle est exprimée pour le simple plaisir de faire souffrir l'autre, par exemple avec le loup pris dans la glace, où, après avoir trompé le loup, elle appelle les paysans pour le mettre en pièce. Elle est une grande conteuse : très souvent, elle trompe d'autres animaux ou des humains avec des projets insensés qu'elle invente, mais parfois c'est par la séduction, comme avec

Kolobok, ou lorsqu'elle invite le coq à visiter sa maison en lui disant combien elle l'aime et veut lui apprendre la vie. Elle est une excellente actrice, elle peut feindre la maladie, la bêtise et même la mort, comme stratégie de piégeage ou d'échappement. Elle est très perspicace, perçoit bien les autres êtres, en particulier leur bêtise et leur cupidité. Elle peut ainsi manipuler tous ses interlocuteurs, les convaincre de n'importe quoi, les faire se sentir coupables, etc. Bien sûr, l'inconvénient de cette élégance est qu'elle peut se trouver prise au piège. Prise à ses propres pièges, probablement en raison de la confiance en soi excessive qui la fait sous-estimer ses interlocuteurs. De temps en temps, elle trouve quelqu'un qui utilise ses propres tours contre elle, comme le paysan qui met un chien dans son sac pendant qu'elle dort, ou l'oiseau qui la fait chasser par les chiens. Elle peut même être tuée, une occurrence rare, ce que l'on trouve par exemple dans l'histoire « Vieux pain et sel sont facilement oubliés ».

Notre renard correspond à un archétype de la mythologie : un être anthropomorphe, appelé en anglais « trickster », le fripon, qui se rencontre dans de nombreuses cultures : par exemple, le goupil sans vergogne du *Roman de Renard*, l'étrange et fou Till Eulenspiegel, les elfes, petites créatures ambiguës, les Trolls nordiques, ou encore les « Domovoy » russes, ces petits lutins domestiques qui hantent les isbas. Il prend généralement une forme d'animal, d'être humain ou humanoïde. Le fripon est réputé pour sa malignité, sa méchanceté et sa rupture avec l'ordre établi. En principe, il viole les lois et les règles en vigueur afin d'établir un nouvel ordre, même si les conséquences n'en sont pas toujours très claires. Bien qu'il puisse être cruel, on peut revendiquer son caractère indispensable, puisqu'il introduit un renouvellement des choses, en provoquant le chaos et en réorganisant l'ordre habituel. On peut prétendre que le fripon est l'âme de la société, il y ajoute une dimension vivante, il engendre un mouvement : après son intervention, le monde est « décoincé », une réalité plus profonde est révélée. Les héros Grecs, salvateurs, transgressifs et punis, tels Prométhée ou Orphée, voire comme Ulysse « aux mille tours », en sont une variante, qui font rupture avec l'ordre établi, bien qu'ils ne soient guère comiques. Le statut du fripon est paradoxal : il est à la fois bénéfique et maléfique, utile et inutile. En quelque sorte, le fripon est une ombre, le côté obscur de chaque être humain, comme l'a proposé le psychologue Carl Jung : le divin fripon vit en chacun de nous, dans un mélange de lumière et d'obscurité, éternel et mortel, primitif et spirituel. Une façon de regarder cet archétype trompeur est l'enfant en chacun de nous : il aime jouer, sans considération de responsabilité ou de morale, car il est libre. La liberté implique d'abandonner les calculs routiniers et autres habitudes sociales. Tout comme le fripon joue un rôle important dans une société, en la secouant, il est précieux pour l'être - c'est une garantie pour le processus de croissance, car notre petite ombre interne peut ainsi devenir un déclencheur afin que brille la lumière.

Transgression

La finesse de la renarde ne se réduit pas à de la simple ruse, sa forme d'intelligence pratique a des conséquences plus profondes sur la signification du personnage. Tout d'abord, elle est iconoclaste. Elle n'a aucun respect pour l'ordre en place, elle perturbe toute hiérarchie naturelle : par exemple, la renarde capture des espèces beaucoup plus puissantes qu'elle, qu'elle devrait pourtant craindre, comme les hommes et les ours. Il existe une part importante de liberté dans son comportement, qui peut aussi être observée dans le domaine moral. Par exemple, elle n'hésite pas à mettre des excréments dans le pain, afin de tromper le loup, un comportement si flagrant que Afanassiev, ou ses censeurs, préfèrent

éviter de mentionner le nom de l'objet « désagréable ». Ou, encore, elle mange une femme malade, suce tous ses os, tout en faisant semblant d'être une guérisseuse. En ce sens, elle prend des risques importants, manifestant un grand courage. Elle joue à la morte, comme dans « Sœur renarde et le loup gris », se mettant à la merci des marchands, où elle s'amuse avec le loup, qui est beaucoup plus fort qu'elle.

Deuxièmement, avec elle, se produit un renversement des valeurs, une transvaluation : le bien peut devenir le mauvais, et le mauvais peut devenir le bien. Par exemple, le « mal » qu'elle fait au loup peut être considéré comme « bon », puisque le châtement est justifié, mais il peut être aussi considéré comme « mauvais », en raison de sa cruauté. Toute la problématique de la renarde est centrée autour d'un comportement qui atteint - ou transgresse - les limites des codes sociaux acceptés. Fait-elle le bien ou fait-elle le mal ? Dans de nombreuses histoires, nous nous sommes sentis partagés sur la façon de juger ce qui se passe, dépendamment du personnage avec qui elle combat. En ce sens, l'histoire présente est assez intrigante, nous ne savons pas qui soutenir : le fier coq ou la renarde rusée.

Troisièmement, le renarde utilise souvent un double langage, et, comme ses interlocuteurs, nous ne savons pas si elle est sérieuse ou non, si elle est ironique, si elle dit la vérité ou si elle nous fait marcher. Elle dit des choses vraies, mais avec une intention trouble, tout comme elle fait de mauvaises choses qui sont bien méritées. Par conséquent, nous ne savons jamais si elle illustre le vice ou la vertu, si elle justifie la corruption morale et le cynisme ou si elle le dénonce. Elle fait réfléchir le lecteur, qui ne sait que penser.

Quatrièmement, en raison de ces diverses considérations, elle peut être considérée comme un animal spirituel ou intellectuel. Ce qui signifie qu'elle n'est pas simplement animée par des considérations pragmatiques. Périodiquement, elle joue à merveille le rôle d'un ecclésiastique ou d'un médecin. Elle utilise la logique, encore une fois de manière déformée, mais elle a accès au raisonnement abstrait, pour rendre justice ou pour jouer un tour, comme dans « Vieux pain et sel sont facilement oubliés ». Elle agit comme un chaman, dans « L'ours et le loup », en parlant aux esprits animaux, en dansant pour embrasser et manipuler l'ours, ou alors elle a des pouvoirs spéciaux et prend une dimension mystique. Parfois, devenant vieille et faible, elle montre une vraie sagesse. Ou bien elle incarne la méfiance et la peur que la féminité provoque, le dangereux pouvoir féminin, comme dans Kolobok. Nous réalisons ici que sa sagesse et sa ruse souvent ne sont pas une finalité en soi, mais les moyens pour enclencher des processus mentaux plus profonds. D'une certaine façon, dans ses aventures, elle éduque ses interlocuteurs, bien qu'ils périssent périodiquement de cette « leçon » sévère. C'est probablement, comme avec Baba Yaga, ce que Propp appelle la dimension de « donateur » du personnage : la renarde joue un rôle initiateur, elle fait grandir ou mourir son interlocuteur. De toute évidence, la renarde est un modèle ambigu pour le lecteur : elle ne correspond pas à une catégorie claire de comportement, contrairement à d'autres personnages.

L'HISTOIRE

Prédication et duplicité

En effet, nous avons ici une renarde surprenante. Que faisait-elle dans le désert ? Peut-être était-elle partie là-bas pour échapper à la vengeance de certaines victimes, suite à ses horribles tours. Ou peut-être, tout comme Jésus, elle s'était retirée et méditait, pour expier

tous ses méfaits. Dans ce dernier cas, elle serait présentée comme un personnage réfléchi et pieux, fort respectable, ce qui est l'image qu'elle offre dans la présente histoire. Aussi, lorsqu'elle aperçut le coq, très haut perché, elle commença à prêcher. Avant d'entrer dans le contenu du discours, examinons le caractère du coq. Ce n'est pas un accident qu'il soit « très haut perché ». Non seulement cette posture indique une position plutôt naturelle pour cet animal, mais cela reflète aussi son personnage symbolique. Dans de nombreuses cultures, en raison de son comportement et de son apparence, il représente la virilité, sous toutes ses facettes : le courage, la folie, l'arrogance, la luxure et l'intelligence. En anglais, le coq indique aussi l'organe masculin « cock », il est la racine des mots « cocky » (vaniteux) et coquet, ce qui indique que le coq est symbole de masculinité, de vanité et de prétention. Il est associé à la victoire, à l'éloquence, à la vigilance, à la fécondité et à la lubricité. Pour les chrétiens, cet animal est aussi l'emblème du Christ : la lumière et la résurrection, ou l'intelligence venant de Dieu. En tant que Christ, il annonce l'arrivée du jour après la nuit, ce qui signifie le bien après le mal. Ainsi nous pouvons voir, à partir de ces différentes fonctionnalités, pourquoi le fier coq représente un défi intéressant pour la renarde rusée.

« Coquelet, mon fils », dit-elle. En premier, elle s'adresse à lui d'une position supérieure, réduisant son importance, l'humiliant en lui parlant comme si elle était sa mère, jouant sur l'ambiguïté entre le sens maternel et religieux. Le combat a déjà commencé, de manière subtile, cléricale et diplomatique. Nous observerons dans toute cette histoire l'importance de la rhétorique hypocrite, imitant l'attitude moralisante de l'église, où la véritable signification et l'intention de la critique ne sont pas toujours claires. « Tu es très haut perché », ce qui signifie « tu es fier », mais « tu entretiens dans ton tête des pensées impies », ce qui signifie « je suis meilleur que toi, plus pur, alors tu dois être humble, donc m'écouter et m'obéir », surtout qu'elle-même, contrairement à lui, est en « état de grâce » suite à son séjour dans le désert. Elle insiste sur la promiscuité de l'animal, celle de son espèce, critiquant sa polygamie flagrante, jusqu'à « quarante femmes ». Ensuite, elle l'attaque à nouveau au sujet de son espèce, avec cette mauvaise habitude de se quereller continuellement à propos des femelles. Et, en conclusion, elle l'invite à l'humilité : descendre sur la terre et se repentir. En n'oubliant pas de vanter sa propre sainteté, puisqu'elle a subi une dure ascèse : soif, privation de faim, qui la rendent prête à entendre la confession du coq.

Mais le coq, qui est loin d'être stupide, contrairement à beaucoup d'autres animaux qui se font avoir bêtement par les trucs du renard, redouble l'ironie et entre même dans le jeu du « sacré ». Il appelle la renarde « mère », et décline son invitation en lui avouant qu'il n'est pas « en état de grâce, n'ayant ni jeûné ni prié », l'invitant à revenir une autre fois. Dans un vrai langage non cléricale, il l'invite à aller voir ailleurs ! Mais le dialogue continue : le renarde est tenace. Elle comprend la réponse du coq, mais ajoute en guise d'argument que, de toute façon, il devra « descendre et se repentir pour ne pas mourir dans le péché ».

Le coq commence à perdre du terrain, il ne peut pas continuer à jouer, il dit compulsivement ce qu'il pense réellement. Il accuse la renarde d'être hypocrite, avec ses « lèvres de miel, sa voix douce et ses mots saints », et il cite l'Evangile en lui disant qu'elle « ne doit pas juger et qu'ainsi elle ne sera pas jugée en retour ». Il ajoute un proverbe biblique : « Qui sème le vent récolte la tempête ». Il dénonce directement son mensonge flagrant : « Ce n'est pas mon âme que tu veux sauver, mais mon corps que tu veux dévorer ». Mais le renarde montre ici sa force : elle ne se laisse pas désarçonner par ces paroles accusatrices, elle maintient sa stratégie initiale. « Coquelet, mon fils, pourquoi tenir ces mots sacrilèges ? Pourquoi voudrais-je commettre un tel péché ? » Puis, elle cite la parabole du Pharisien et

du Publicain. Le premier représente une attitude faussement vertueuse, ostensiblement dévote, alors que le second, humble et pieux, est décrit comme plus proche de la vraie foi. La renarde explique au coq le sort de chacun de ces deux hommes. Elle le gronde, elle lui rappelle qu'il va mourir sans confession, en concluant qu'il devrait descendre, se repentir, être pardonné, être absous et ainsi être admis dans le royaume céleste.

Pendant tout ce passage, l'histoire nous montre comment une discussion morale ou une prédication religieuse peut relever du pur théâtre, une scène assez cynique, où le prêcheur ne croit pas vraiment à ce qu'il dit, mais tente de convaincre l'autre par la tromperie. Derrière l'attitude « cul-béni », se cache une réelle de lutte de pouvoir, de la gourmandise et du désir. Une dénonciation qui tente, par le rire, de nous rendre plus réalistes sur la parole sacrée et les revendications éthiques.

Rhétorique et réalité

La ténacité de la renarde paye enfin. Le coq « reconnaît la gravité de son péché au fond de son cœur, et commence à pleurer de contrition ». C'est un moment typique où la nature paradoxale et spirituelle de la renarde arrive à la surface. Car nous savons qui elle est, tout comme le coq. Nous sommes conscients de sa vraie nature et de ses intentions, mais en même temps, ses paroles parlent avec tant de force et de vérité - pas simplement d'argumentation rhétorique ou spécieuse - qu'elle touche notre cœur et que nous sommes prêts à la croire. Elle enseigne la sagesse au coq, l'invitant à reconnaître ses propres défauts et sa mauvaise foi, même si, comme la fin de l'histoire l'a prouvé, c'est une manipulation totale. Peut-être pouvons-nous voir ici une critique de l'église, qui utilise les imperfections des gens et le sentiment de culpabilité, afin de les manipuler et de les maîtriser. Ce serait la dimension révolutionnaire du renard : comment il renverse l'ordre établi.

Ainsi, le coq vaincu descend, « branche par branche », lentement, comme une procession religieuse ou un processus d'expiation, en supposant la rédemption. Bien sûr, dans son « humble » état d'esprit, il ne s'attendait pas à ce que la renarde le saisisse brusquement avec ses ongles pointus. Et à ce moment-là, la narration est très saisissante, où la renarde révèle sa véritable intention, son vrai soi : « elle l'observe, roulant ses yeux féroces, montrant ses dents pointues ». Elle est « prête à le dévorer, hérétique qu'il est ». Cette dernière proposition est très caustique, hypocrite ou paradoxale : la narration mélange les deux niveaux contradictoires du renard, le discours religieux formel et stimulant d'une part, l'intention lubrique et sauvage de l'autre. Tout comme le châtement légal d'un hérétique devait être consommé avec plaisir !

Le pauvre coq est perdu, confus de l'étrange tournure des événements et par le mélange des discours. Dans son désespoir, il veut encore comprendre, à moins qu'il ne prépare aussi une ultime contre-stratégie. Il lui parle doucement, l'appelle « mère », comme il l'avait toujours cru, mais il demande aussi la confirmation de la situation : « Est-ce mon âme que vous voulez sauver ou mon corps que vous voulez manger ? ». Dans ses paroles, la renarde réclame les deux en même temps. Ce désir pour « les deux » à la fois est la stratégie typique de l'esprit trompeur ou le refuge de l'esprit confus. Le coq lui demande de choisir sans équivoque, afin de clarifier l'état des choses. Et, à ce stade, n'ayant rien à perdre, sans même essayer de justifier ses propres actions, la renarde admet à la fois la réalité de son initiative et la réalité de son vrai soi. Elle avoue la forte colère et le ressentiment profond qu'elle a portés dans son sein depuis un incident qu'elle a vécu avec le coq, où elle a presque été tuée, alors qu'en fait, le coq avait uniquement agi selon sa responsabilité : surveiller la

basse-cour et protéger les animaux contre les prédateurs comme le renard. À travers l'expression de ce désir fort et durable de vengeance, « tu vas payer une vieille histoire », non seulement la renarde montre la colère qui habite son âme, mais elle exprime exactement le contraire d'un comportement chrétien décent : théoriquement la capacité d'aimer et de pardonner. Elle insulte et humilie le coq, elle le ridiculise : « Ton corps et tes plumes bariolées ne sont rien pour moi... idiot, oisif », elle décrit le coq en termes caricaturaux. Elle admet être venue voler et manger un poulet, une action qu'elle tente de justifier et de minimiser. En réalité, elle ne peut supporter le fait qu'elle a été arrêtée par des animaux de la ferme : comment ces bêtes stupides osent-elles s'opposer à son désir ? Qui pensent-ils qu'ils sont ? Elle se sent frustrée et humiliée. Elle est pleine de ressentiment et se venge. Pour justifier son action antérieure, elle utilise l'argument totalement sans valeur selon lequel « les hiboux font cela sans aucun problème ». Donc, le coq doit mourir pour son « crime ». Nous ne savons même pas si elle veut manger le coq : une émotion dépasse l'autre. Le ressentiment est plus fort que la faim. Cela nous rappelle l'attitude de la victime que Nietzsche critique dans la vision chrétienne, une attitude qui engendre le ressentiment : la morale des faibles, où derrière l'oppression est cachée une fierté écrasée qui nourrit un désir ou une vengeance, par la colère. Nous pouvons difficilement imaginer la renarde dans le désert, le jeûne et la prière, alors qu'elle porte cette douloureuse amertume au fond de son cœur, qui ressort à la première occasion.

Morale et corruption

Maintenant, c'est au tour du coq d'opter pour le ton et le discours hypocrites : il a compris qu'ainsi fonctionnent les choses et que c'est la seule stratégie qui fasse sens dans cette situation. Il appelle à nouveau la Renarde « mère », comme si elle n'avait pas dévoilé sa réalité. Il lui raconte sa promotion religieuse, expliquant comment il est « un bon garçon, a des manières agréables, est érudit et surtout chante bien ». Il promet qu'il peut lui offrir un bon travail, en tant que boulangère du clergé, un bon travail car s'y trouvent toutes sortes de bonnes choses à manger. Ce travail « religieux » devient ici une autre critique de l'église, en décrivant une forme de corruption : si vous obtenez un bon travail à l'église pour des raisons morales ou religieuses, vous pourrez alors bien vous nourrir. Encore une fois, la confusion entre le corps et l'âme, la juxtaposition de la morale et de l'immoralité. Quoi qu'il en soit, le langage de la dépravation est la meilleure argumentation.

La renarde est visiblement tentée, cette proposition engendre en elle un doute suffisant pour que ses griffes délaissent un peu de pression et que le coq s'échappe, remontant sur l'arbre où il peut maintenant se venger en taquinant la renarde à propos de ses fantasmes de carrière. Plaisantant à propos de sa gourmandise et de sa crédulité. Il est probablement difficile pour la renarde de savoir ce qui est pire : la frustration de perdre cette perspective fructueuse et juteuse, ou l'irritation d'être prise à son propre piège : la séduction des mots et le sentiment d'omnipotence qui résultent de la capacité rhétorique.

« Triste, la renarde retourna dans la forêt, sanglotant amèrement : », se plaignant du scandale « des coqs qui sont diacres », et d'une « renarde boulangère du clergé ». La chute drolatique de cette histoire est la façon dont la renarde se prend à son propre piège. Elle a cru au rôle qu'elle s'était donnée elle-même. Elle s'est empêtrée dans le scénario inventé durant son spectacle de marionnettes avec le coq.

Et c'est bien là le châtement du beau parleur : il finit par croire à ses propres mensonges. À moins que cette croyance ne l'aide à faire face à la dure réalité. Après tout, la

renarde, en se plaignant de l'ordre « scandaleux » du monde, n'a pas à affronter son propre comportement et ses inconvénients.

Une façon de caractériser l'immoralité de la renarde est l'expression : « La fin justifie les moyens ». Elle veut manger le coq ou se venger sur lui, et tout peut être utilisé en ce but. Elle peut mentir, tricher, blasphémer, elle ne s'arrêtera à rien pour satisfaire son désir. Ni le respect de vérité, de la religion, de l'autre, de la vie, ne l'arrêteront en chemin. Ses désirs la mènent. Elle ne les questionne ni ne les analyse. Il n'y a pas pour elle d'autres critères valables avec lesquels elle pourrait vérifier, comparer ou évaluer ses propres impulsions. Tout ce qui se trouve sur son chemin est un obstacle qu'elle doit surmonter, détruire ou éviter. Il n'y a pas de principes universels à respecter : uniquement ses propres souhaits. Kant définit la morale par l'impératif catégorique : « N'agis que selon cette maxime qui, en même temps, pourrait devenir une loi universelle ». En d'autres termes, agis de la manière dont tu désirerais que tous agissent. Bien sûr, la renarde ne suit pas ce principe : elle espère certainement que les autres ne lui feront pas ce qu'elle leur fait. Elle est totalement centrée sur elle-même, un comportement qu'on peut appeler égocentrique, infantile ou immoral.

Elle instrumentalise tout un chacun : les autres êtres sont de simples objets destinés à satisfaire ses besoins. Ils ne sont pas des sujets dans le sens où ils auraient leur propre fin, car ils auraient leur propre finalité et seraient respectés en tant que tels. Aux yeux de la renarde, les autres n'existent que « pour elle », non « pour soi », ce qui serait autrement la conception fondamentale du respect. Tous sont à son service, seulement à son service. Bien sûr, ce comportement exagéré est présenté au lecteur comme une caricature de ce que nous faisons tous, à divers degrés et dans diverses situations, lorsque nous nions à l'autre son propre statut individuel et autonome, anéanti parce qu'il y a un besoin ou un désir que nous voulons combler. La raison ou les principes moraux ne s'appliquent donc pas, nous sommes une créature de caprices et de désirs, une attitude qui définit la base du comportement immoral. D'un point de vue psychologique, nous pourrions ajouter à cela une certaine conception de la cruauté, puisque toute empathie ou pitié, ces sentiments qui rendent humain, sont inhibés par ce même processus.

Gloire à lui

Le lecteur sera probablement surpris par cette phrase finale du narrateur. Cette citation fameuse des Écritures semble plutôt en désaccord avec la narration. La scène entière se présente plutôt comme une comédie, où rien ne doit être pris au sérieux, où les mots ne doivent jamais être entendus au premier degré, où chaque personnage essaye de manipuler hypocritement l'autre. Et soudain, nous avons une déclaration digne d'un prêche en église, qui sonne comme une prière, une glorification de Dieu, une expression laudative de sa nature et de son pouvoir. « A lui soit la gloire et la puissance, maintenant et pour l'éternité. » Bien sûr, la phrase peut passer inaperçue, puisque la pièce est terminée, et la signification de ces mots est loin d'être évidente. Mais la narration ne se termine en fait qu'après cette phrase énigmatique, lorsqu'on nous dit ensuite : « Et c'est la fin du conte ». Essayons donc de donner sens à cette déclaration provocatrice. Une façon de l'analyser serait sur le mode sérieux. Après tout, la renarde, héroïne de l'histoire, a commis un blasphème, prétendant être membre du clergé, utilisant un langage religieux, mentionnant des rituels et des idées pieuses simplement pour accomplir sa vengeance et satisfaire ses désirs terrestres. Elle est une vilaine pécheresse, elle représente le pire dans la duplicité cléricale. Aussi mérite-t-elle d'être punie. Le narrateur nous invite donc à nous réjouir de

l'idée que la vicieuse intrigue de la renarde rusée a été déjouée. Surtout à cause de ses prétentions hypocrites et moralisatrices.

Paradoxalement, l'instrument de sa disparition est un coq, un animal loin d'être un juste ou un saint. Il est prétentieux, fornicateur, manipulateur et vaniteux. Mais les voies du Seigneur sont impénétrables. Et malgré l'imperfection flagrante de l'animal, il devient le véhicule de la justice divine. Dans ce processus légitime et surprenant, nous pouvons voir la puissance de Dieu, la prédominance de sa volonté inéluctable, son hégémonie sur les créatures terrestres, l'application d'une justice immanente et transcendante. Par conséquent, tout va bien qui finit bien.

Une autre façon de l'analyser serait dans le mode humoristique, comme ironie. Dans ce cas, l'auteur continue de parler des choses sacrées d'une manière « fausse », c'est-à-dire le contraire de ce que les mots indiquent réellement. Ainsi, nous opposons la grandeur et l'idéalisme contenus dans les mots religieux aux manières et aux mœurs prosaïques des créatures, même si ces dernières se réfèrent périodiquement à des principes saints pour justifier leur comportement peccamineux. Ce serait une continuation de la satire que cette histoire représente, un pamphlet sarcastique contre le clergé et un comportement de Sainte-nitouche. Un indice de cette interprétation est donné par la mention du « pharisien », terme utilisé de manière non accidentelle par la renarde, qui peut être pris comme un aveu inconscient de ce comportement frauduleux précis. Avec cette dernière remarque subtile et ironique, le narrateur tente de renforcer chez le lecteur une distance avec des « discours sacrés », nous invitant à une pratique plus soutenue de la pensée critique.

5/ Ersh Ershovich la grémille, fils de Shetinik le hérissé.

Devons-nous lutter pour survivre ?

Première histoire

Ersh Ershovich, le bon à rien, Ersh Ershovich le bagarreur, remonta la rivière avec toute sa famille. Il remonta la rivière Kama, puis la rivière Tross, traversa le lac Koubenskoye, et finalement arriva au lac Rostov, où il demanda la permission de rester une nuit, mais où il resta deux nuits, puis deux semaines, deux mois et finalement, il resta là pendant plus de trente ans. Il parcourut le lac, combattant et délogeant grands et petits poissons. Grands et petits poissons se réunirent en cercle, et ont choisi un juge juste, le poisson-chat moustachu.

- Nous vous demandons justice !

Le poisson-chat a envoyé chercher Ersh Ershovich, le brave, et lui a dit :

- Ersh Ershovich, brave homme, pourquoi as-tu pris possession de notre lac ?

- Si je m'en suis emparé, répondit celui-ci, c'est parce que votre lac de Rostov a brûlé de haut en bas, de Saint-Pierre à Saint-Élie. Et une fois brûlé, il s'est complètement vidé!

- Jamais de la vie, répondit le poisson-chat, notre lac n'a jamais brûlé ! As-tu des témoins, des documents certifiés par Moscou, des preuves à l'appui ?

- J'ai des témoins, des documents certifiés par Moscou, et de nombreuses preuves ! La perche était là, elle y a brûlé ses yeux et ils en sont toujours rouges !

Alors le poisson-chat convoqua la perche. Le carassin, huissier et bourreau, accompagné de deux poignées de petits vairons en guise de témoins, allèrent la chercher.

- Perche ! Sa Grandeur, le poisson-chat moustachu te somme de comparaître devant lui !

La perche est venue, elle a salué le poisson-chat. Le poisson-chat lui dit :

- Salut à toi, perche, veuve honorée ! Notre lac de Rostov a-t-il brûlé de Saint-Pierre à Saint-Élie ?

- Jamais de la vie, dit la perche, notre lac n'a jamais brûlé !

Le poisson-chat a dit :

- Entends-tu, Ersh Ershovich, brave homme ? La perche te contredit !

Et la perche ajouta :

- Celui qui connaît Ersh Ershovich et le connaît bien dîne sans pain !

Mais Ersh Ershovich ne désespère pas. Il a foi en Dieu :

- J'ai à ce sujet des témoins, des preuves certifiées par Moscou, des documents justificatifs ! Le gardon était là. Il porte encore les marques du feu, ses nageoires en sont toujours rouges !

Le carassin, huissier et bourreau, accompagné de deux poignées de petits vairons servant de témoins, arrivèrent au gardon.

- Gardon ! Sa Grandeur, le poisson-chat moustachu te somme de comparaître devant lui !

Le gardon salue le poisson-chat, qui lui demande :

- Dis-nous, gardon, notre lac a-t-il brûlé, de Saint-Pierre à Saint-Élie ?

- Jamais de la vie, répondit-il. Notre lac n'a jamais brûlé ! Celui qui connaît Ersh Ershovich et le connaît bien dîne sans pain !

Ersh Ershovich ne désespère pas, il a foi en Dieu, il dit au poisson-chat :

- J'ai des témoins, des documents certifiés par Moscou, et des preuves justificatives ! La lotte, une veuve honorée, qui n'est pas prodigue, dira toute la vérité ! Elle était là, elle portait des tisons, et maintenant elle est toute noire !

Le carassin, huissier et bourreau, accompagné de deux poignées de petits vairons servant de témoins, allèrent et dirent :

- La lotte ! Sa Grandeur, le poisson-chat moustachu te somme de comparaître devant lui ! La lotte le salue.

- Bonjour, Votre Grandeur !

- Bonjour, lotte, veuve respectée, toi qui n'es pas prodigue, dit le poisson-chat. Notre lac a-t-il brûlé de Saint-Pierre à Saint-Élie ?

- Jamais notre lac de Rostov n'a brûlé ! Celui qui connaît et le sait dîne sans pain !

Ersh Ershovich ne panique pas, il a foi en Dieu.

- J'ai encore des témoins, des preuves certifiées par Moscou, des documents justificatifs ! Le chabot était là, il transportait du charbon et il était tout noir !

Le carassin, huissier et bourreau, accompagnés de deux poignées de petits vairons servant de témoins, sont allés chercher le chabot.

- Chabot ! Sa Grandeur, le poisson-chat moustachu te somme de comparaître devant lui !

- Ah, mes braves, prenez une pièce d'or pour votre dérangement ! J'ai des lèvres épaisses, un large ventre. Je n'ai jamais été à la ville. Je n'ai jamais comparu devant le tribunal. Je ne peux pas parler, je ne peux pas saluer !

Les envoyés de la cour sont revenus. Ils ont saisi Ersh Ershovich et lui ont mis la corde autour du cou. Alors Ersh Ershovich a imploré le bon Dieu, qui a envoyé la pluie et l'humidité, en sorte qu'il puisse glisser hors du nœud.

Il atteignit le lac Koubenskoye, puis la rivière Tross et la Kama. Dans la Kama, le brochet et l'esturgeon nageaient.

- Où diable allez-vous ? cria Ersh Ershovich.

En entendant la voix aiguë de Ersh Ershovich, les pêcheurs ont jeté leur filet. Ils ont réussi à attraper Ersh Ershovich l'agité, Ersh Ershovich le pernicious. Brodka le jeta dans le bateau, Pétrouchka le jeta dans un panier.

- Quelle bonne soupe de poisson ça va faire, dit-il.

Telle est la fin de Ersh Ershovich.

Seconde histoire

Dans une riche maison vivait Ersh Ershovich le glouton, Ersh Ershovich le médisant. Mais la vie devint difficile et la pauvreté arriva. Monté sur un traîneau minable fait de trois piquets, Ersh Ershovich partit pour le lac de Rostov.

Là, il se mit à crier du plus haut de sa voix aiguë :

- Ho ! Vous, sevruga, kaluga, perche, chevaine, et toi, gardon, petit orphelin ! Laissez moi, Ersh Ershovich, faire du sport dans votre lac. Je n'y passerai pas toute une année, mais juste une heure, à me régaler, à manger du pain et du sel, et à écouter les nouvelles !

Tous, sevruga, kaluga, perche, chevaine, jusqu'au gardon, le petit orphelin, accordèrent une heure à Ersh Ershovich pour se baigner dans le lac. Mais en une heure, Ersh Ershovich délogea tous les poissons et commença à les repousser vers la digue boueuse. Les poissons en furent offensés, et ils allèrent se plaindre à l'esturgeon, Pierre le Juste :

- Esturgeon, Pierre le Juste ! Ersh Ershovich nous fait le plus grand mal ! Il a demandé la permission de rester une heure dans notre lac et il a utilisé ce temps pour tous nous déloger. Trouve-le et juge-le, esturgeon Pierre le Juste, fidèlement et sincèrement.

Pierre le Juste envoya le petit chevaine afin de convoquer Ersh Ershovich. Le petit chevaine chercha en vain. Alors, Pierre le Juste envoya dame brochet. En agitant sa queue, dame brochet plongea profondément dans l'eau ! Finalement, elle découvrit Ersh Ershovich, sous un caillou :

- Bonjour, Ersh Ershovich !

- Bonjour, dame brochet ! Que fais-tu ici ?

- Je suis venu te sommer de comparaître devant l'esturgeon Pierre le Juste pour décider de ton emprisonnement. Des pétitions ont été déposées contre toi.

- Par qui ?

- Par le sevruga, le kaluga, la perche, le chevaine, et même par le gardon, le petit orphelin. Et, aussi, par le chabot, un nigaud à grandes lèvres, qui ne sait pas parler. Viens, Ersh Ershovich, allons au tribunal pour juger en toute justice le crime que tu as commis.

- Non, dame brochet ! J'ai une autre idée, viens avec moi, on va s'amuser !

Dame brochet ne préférait rien entendre. Elle voulait emmener Ersh Ershovich au tribunal pour le juger dès que possible.

- Viens, dame brochet, aussi fortes que tes dents puissent être, tu sais bien qu'on ne peut pas m'attraper par la queue ! Aujourd'hui c'est samedi. Il y a, chez mon père, une soirée où nous nous empiffrerons et nous amuserons. Faisons la fête ! Et, demain, bien que ce soit dimanche, je te promets, nous irons au tribunal. De cette façon, au moins, nous n'aurons pas faim ! Dame brochet accepta et partit s'amuser avec Ersh Ershovich.

Là, Ersh Ershovich la rendit ivre et l'enferma dans la bergerie, dont il bloqua la porte avec un pieu.

Pendant tout ce temps, la cour attendait le retour de dame brochet. Enfin, l'esturgeon, Pierre le Juste, envoya le poisson-chat. Le poisson-chat agita sa queue, la plongea dans les eaux profondes, et trouva Ersh Ershovich sous un caillou, au fond de l'eau.

- Bonjour, mon gendre !

- Bonjour, beau-père !

- Tu es requis au tribunal, Ersh Ershovich. Des demandeurs se sont manifestés contre toi.

- Et qui sont-ils ?

Le sevruga, le kaluga, la perche, le chevaine, et même le gardon, le petit orphelin.

Et puisque Ersh Ershovich était son gendre, sans aucune hésitation, le poisson-chat le prit par le bras et le conduisit directement au tribunal.

- Esturgeon, Pierre le Juste, pourquoi es-tu si pressé de me faire comparaître devant le tribunal ?

- Il y a des accusations contre toi ! Tu as demandé la permission de t'amuser pendant une heure dans le lac de Rostov et tu en as profité pour déloger tous les poissons qui étaient là. Le sevruga, le kaluga, la perche, le chevaine, et même le gardon, le petit orphelin, ont mal pris la situation et se sont réunis pour déposer une pétition contre toi et demander justice.

- Dans ce cas, répondit Ersh Ershovich, j'ai moi aussi une requête à déposer, car ce sont eux qui m'ont fait du tort. Écoutez-moi, avec ma pétition : ils sont eux-mêmes les contrevenants. J'ai nagé le long des rives tard dans la nuit. Elles étaient couvertes d'eau et les bords étaient flous. J'allais vite et je me suis précipité, quand j'ai glissé et suis tombé à l'eau, me couvrant de saleté ! Pierre le Juste, donne l'ordre de rassembler tous les pêcheurs autorisés pour qu'ils lancent leurs beaux filets. Et, ordonnez à tous les poissons de se rassembler devant les

filets. Ensuite, vous saurez qui a tort et qui a raison, car celui qui a raison ne sera pas pris dans les filets, il pourra s'échapper !

L'esturgeon Pierre le Juste entendit sa demande, il rassembla tous les pêcheurs autorisés et ordonna à tous les poissons de se rassembler devant les filets. Ersh Ershovich fut pris dans le filet. Il remuait, gigotait dans tous les sens, et les yeux grands ouverts, il bondit hors du filet.

- Eh bien, tu vois, Pierre le Juste, qui a raison et qui a tort ?

- Je vois que tu as raison, Ersh Ershovich. Tu es libre de faire du sport dans le lac. Désormais, personne ne te fera de mal, à moins que le lac ne se dessèche et que le corbeau ne te fasse sortir de la boue !

Ersh Ershovich plongea dans le lac, en fanfaronnant:

- Très bien, sevruga et kaluga ! Comptez sur moi, perche et chevaine ! Je ne pardonnerai rien, même au gardon, le petit orphelin ! Et pas même au chabot ventru. Il ne sait pas parler. Il a des lèvres épaisses. Mais, il a néanmoins présenté sa pétition ! A tous, je leur ferait payer leur dû !

A ce moment passa Lyubim, qui n'appréciait pas la vantardise de Ersh Ershovich. Il était suivi de Sergei, portant un long bâton. Puis, vint Persha, qui jeta son le filet sur Ersh Ershovich.

Puis Bogdan, qui l'attrapa dans le filet. Finalement, Oustin souleva le filet et laissa échapper Ersh Ershovich.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi les poissons choisissent-ils la voie judiciaire pour régler leurs problèmes avec Ersh Ershovich ?
- Le poisson-chat est-il être un juge équitable ?
- Pourquoi le poisson-chat nomme-t-il Ersh Ershovich « brave homme » ?
- Qu'est-ce qui caractérise l'argumentation de Ersh Ershovich ?
- Que pensent les autres poissons de Ersh Ershovich ?
- Ersh Ershovich est-il de bonne ou de mauvaise foi ?
- Ersh Ershovich est-il plutôt intelligent ou stupide ?
- Ersh Ershovich se pense-t-il au-dessus des lois ?
- Quelle est la différence entre Ersh Ershovich et les autres personnages de l'histoire ?
- Pourquoi le poisson-chat continue-t-il à faire appeler les témoins ?
- Ersh Ershovich fait-il plutôt confiance en Dieu ou en la loi ?

Réflexion

- La mauvaise foi fait-elle partie de la condition humaine ?
- Les sociétés engendrent-elles toujours de l'ostracisme ?
- Les pauvres sont-ils condamnés à battre contre les nantis ?
- L'institution judiciaire tend-elle à être du côté des nantis ?
- Les témoignages sont-ils toujours subjectifs ?
- Pourquoi la différence peut-elle engendrer le dégoût ?
- L'argent est-il le plus puissant des pouvoirs ?
- Vaut-il mieux éviter de se faire remarquer ?
- Y a-t-il une justice naturelle ?
- Les hommes sont-ils réellement égaux devant la loi ?
- La foi en Dieu sert-elle à donner du courage ?
- La foi en Dieu se place-t-elle au dessus des lois ?

ANALYSE

Instinct de survie

D'emblée l'histoire nous montre Ersh Ershovich comme un être malfaisant : il est « bon à rien » et « bagarreur ». En russe, son nom complet est « Ersh Ershovich, fils de Shetnik ». « Ersh » signifie grémille, mais indique aussi le nom de la brosse dure qui sert à récurer les casseroles ou les toilettes. Il en va ainsi pour son père, puisqu'il est « Ershovich », c'est-à-dire fils de Ersh. Et « Shetnik » (chitine) indique des poils drus, des soies. La chitine est la matière qui constitue la carapace des crustacés. Les poils drus de Ersh Ershovich sont mentionnés dans de nombreuses histoires : « Il tourne autour, perçant nos flancs avec ses poils tranchants ». Dans un autre conte, le brochet se plaint de l'impossibilité de le manger ou de le mordre à cause de sa nature épineuse. Ainsi l'on nous assure que Ersh Ershovich est un dur à cuire, il a une personnalité âpre, coriace, acerbe et blessante. De surcroît, son nom évoque un mot russe de la même famille : « oshetinitjsya », qui signifie être en colère ou irrité, ou réagir de manière agressive à ce qui est dit.

On peut aussi interpréter le personnage de manière plus sympathique : comme quelqu'un qui cherche avant tout à survivre. Quelques éléments narratifs vont en ce sens. Par exemple, sur le plan historique, il faut indiquer que cette histoire fut écrite à la fin du XVI^e siècle, dans la région de Rostov. Elle est une allusion aux différends territoriaux entre les communes, en cette époque troublée, lorsque Ivan le Terrible, fondateur de l'empire russe, le premier à être couronné Tsar de toutes les Russies, unifia le pays en combattant les aristocrates. C'est pour cela qu'on peut trouver dans cette histoire une parodie de justice, moquant les procédures administratives formelles de l'époque.

Ersh Ershovich est un hors-la-loi, exclu et « oublié » des autres : il n'est pas accepté par la société et doit se battre pour sa propre place. Dans l'histoire, comme dans la nature, il n'est pas attrayant, il est osseux, désagréable à toucher, il pollue rapidement l'environnement, car il se reproduit beaucoup et rapidement. Sa chair est assez immangeable, elle ne peut que produire un « bouillon savoureux », probablement comme un reflet de son caractère « fort ».

Pour décrire ce poisson, nous pourrions introduire le concept de « dérélition », proposé par Martin Heidegger : un état d'être jeté au monde, qui caractérise l'existence de chacun de nous, la situation d'être abandonné à soi-même qui crée de l'anxiété, la quête d'un « lieu » ou d'une « appartenance ». Ersh Ershovich est définitivement abandonné, physiquement et moralement : quelqu'un sans statut, fonction ou domicile, un parasite indésirable qui essaie de s'adapter et de survivre. Il est pauvre et répugnant. Il représente ce que les autres poissons ne veulent pas être : le soi-disant contraire d'une vie sociale bonne ou normale. C'est pourquoi il lutte toujours : conduit par la nécessité et le désespoir, il est une sorte de bandit, un désespéré. Il est seul, tout le monde est son ennemi, bien que la « bonne » société, établie et morale, prétende être juste avec lui et que Dieu semble être de son côté.

Malgré les qualités problématiques d'être un hors-la-loi, ce statut présente certains avantages. On n'appartient pas à un endroit particulier, on ne respecte aucune loi particulière. Par conséquent, on peut agir plus librement, sans être limité par aucune règle. Notre héros, intelligent, est même fier de sa position : il est rusé, fait ce qu'il veut et rit d'autres poissons qui semblent naïfs et stupides. L'absence de statut donne un statut spécial.

Il est difficile de déterminer la position sociale de Ersh Ershovich : nous ne savons pas s'il est un aristocrate déchu en liberté ou un paysan révolté qui a décidé de s'emparer de sa propre destinée. Il ne correspond à aucun des profils. Il est trop impudent et brave pour un paysan, trop grossier et brutal pour un aristocrate. Mais précisément parce qu'il n'appartient à aucune classe donnée, il peut se moquer des autres. L'ambiguïté de la position crée une opportunité certaine pour la critique ou les récriminations. Certains pourraient même signaler la nature bouffonne de Ersh Ershovich : les personnes intelligentes, douées avec les mots, furent même appelées « Yersh » à une certaine époque en Russie. Historiquement, le bouffon était le personnage qui pouvait « dire la vérité » à quiconque, y compris au roi, à cause de son style comique et scandaleux. Son choix de langue est souvent particulier, dur et même grossier, toujours surprenant. Il est arrogant. Un bouffon qui se moque des autres, bien que dans l'histoire actuelle, son désir de survie ne lui permette pas de jouer librement : il essaie toujours de satisfaire ses besoins, de chercher à posséder, de tricher pour obtenir ce qu'il veut. Ersh Ershovich désire trop pour être un véritable « bouffon ». Malgré son apparence légère, il y a de l'amertume dans son âme. Son jeu est trop calculé pour être un pur amusement. Il ne veut pas faire penser autrui, mais survivre. Il critique la société, mais presque par hasard : sa critique n'est pas un objectif, mais simplement une suite de ses calculs.

Les divers poissons qui sont cités dans la narration, quelque peu ridicules, semblent être les nantis, ceux qui sont déjà en place, tandis que Ersh Ershovich est le pauvre mais combattif personnage qui cherche au contraire à se faire une place, ce qui ne s'effectue pas sans désagréments. Le poisson-chat qui fait office de juge, « moustachu », paraît ridicule dans son formalisme pompeux. Le riche chabot pratique la corruption de fonctionnaire. Le carassin et les petits vairons acceptent facilement de se laisser acheter. Dans une autre histoire, le gouverneur « Pierre le Juste » semble bien impuissant et niais, et peu « juste ». La dame brochet se laisse corrompre par la débauche, l'alcool et la fête. Tous ces personnages montrent la bassesse morale de la société dans laquelle Ersh Ershovich tente de survivre. Peut-être cela explique-t-il son comportement : il doit s'adapter pour survivre. Il est donc agressif et retors, tandis que les autres poissons sont lâches et stupides. Il ressemble un peu à la renarde, en plus violent et moins subtil. Tout comme elle parfois, il se fait prendre, et parfois il gagne, en particulier grâce à ses épines, résistantes et blessantes. Tandis que le lecteur ne sait pas trop s'il doit aimer ou non Ersh Ershovich. Car survivre est un concept ambigu : il est une sorte de nécessité, mais il réduit aussi l'humain à une simple animalité, peu civilisée, où règne le « Chacun pour soi et Dieu pour tous ».

Mauvaise foi

Pour survivre, Ersh Ershovich ne joue pas franc jeu. Sa stratégie en est une de déception, de mensonge et d'hypocrisie, à peine voilée. Ainsi demande-t-il la permission de rester dans le lac de Rostov, et une fois accordée, il prolonge peu à peu son séjour jusqu'à y rester trente ans. La liste est longue de telles tactiques de sa part, de plus en plus grossières. Lorsqu'il est convoqué devant le tribunal de ses pairs, ulcérés par ses pratiques brutales, il ira jusqu'à prétendre que le lac a brûlé, et qu'il s'est complètement vidé. Toutes ces allégations fausses ou absurdes étant destinées à justifier ses méfaits. Là-dessus, le tribunal, formel jusqu'à en être ridicule, lui demande s'il a « des témoins, des documents certifiés par Moscou, des preuves », et comme on pouvait s'y attendre, il en a évidemment « beaucoup ». Il convoque à tour de rôle divers poissons, attestant que leurs caractéristiques particulières, au

demeurant tout à fait naturelles, sont la preuve de ce qu'il avance : ainsi les yeux rouges de la perche, les nageoires rouges du gardon, la couleur noire de la lotte et du chabot prouvent l'incendie du lac.

Le poisson voyou est-il sincère ? Croit-il ce qu'il dit en énonçant ces « vérités » qui vont à contresens ? Une phrase va en ce sens : « Ersh Ershovich ne désespère pas, il a foi en Dieu », qui se répète d'une autre manière : « Ersh Ershovich ne s'affole pas, il a foi en Dieu ». Si l'on s'en tient à cela, on est bien obligé de le croire, quand bien même la raison nous empêche d'accepter une telle hypothèse. Ajoutons que la présence de Dieu semble ironique dans cet endroit qui semble plutôt « dépourvu de Dieu ». Ersh Ershovich prétend avoir des preuves « objectives » de ses prétentions, très formelles et juridiques, mais en même temps il cite Dieu. Il joue sur deux registres : celle des évidences et celle de la foi, objective et subjective. Si la première tactique ne fonctionne pas, alors Dieu pourvoira.

Dans le fonctionnement de Ersh Ershovich on peut observer le paradoxe ou l'ambiguïté de la mauvaise foi. Théoriquement, la mauvaise foi, c'est l'attitude ou la conduite de celui qui parle ou agit à l'encontre de sa propre conscience, en dépit du sens commun ou de la raison, avec fausseté, avec une mauvaise intention, sans réellement croire ce que lui-même affirme. Ce terme qui provient de la jurisprudence implique que la personne concernée s'exprime en se fondant sur des prétentions formelles qu'elle sait être frauduleuses et mauvaises. Il s'agit donc d'invoquer et de manipuler des faux-semblants, jusqu'à ce que l'on convoque l'in vraisemblable, tout en espérant que nos paroles soient prises pour argent comptant. Impliquée dans un tel effort, engoncée dans sa volonté de tromper, d'escroquer ou de nuire en articulant ses arguties ou incongruités, la personne de mauvaise foi peut finir par croire à ses propres inventions. A tel point que si elle n'avoue jamais à quiconque le fait qu'elle mente de façon grossière et éhontée, elle ne se l'avoue pas plus à elle-même. Elle ne peut ni ne veut s'avouer que ce qu'elle affirme n'a aucun sens. Elle persévère, affirmant ses contrevérités sans le moindrement sourciller. A tel point, avec une telle insistance, que ceux qui l'entendent finiront même par douter de leurs propres facultés mentales, de leurs capacités critiques.

Dans les diverses histoires qui mettent en scène Ersh Ershovich, ce dernier insiste souvent sur la « sincérité » de son discours. Est-il un trompeur inconscient et naturel, ou bien est-il conscient de ces stratégies qui impliquent la tromperie et la tricherie ? Il semble croire fermement à la nécessité de la survie qui motive ses actions. Visiblement, la fin justifie les moyens. Il vante souvent son indépendance. Par exemple, dans une histoire, il affirme : « Je vis au moyen de ma propre force, je me nourris de ma propre terre ». Il déclare en même temps être autonome et être chez lui partout : il est un homme souverain dans le monde qui lui appartient. Dans une autre histoire, il répète en une sorte de leitmotiv enivrant : « Je ne suis pas un voleur, je ne suis pas un bandit ». Il semble qu'il croit fermement à son innocence ou qu'il veuille désespérément y croire. On peut facilement penser qu'il essaie de s'en convaincre.

Ersh Ershovich affirme être fier de lui-même ou de ses actions, et il se vante : « Je suis connu à Moscou et dans d'autres grandes villes, par des nobles, des papes et des diacres » ou bien il prétend qu'il a des « papiers officiels » de Moscou, comme cela se produit dans le présent récit. Ainsi, prétend-il être universellement reconnu et légitimé. Ceux qui pratiquent la critique sociale peuvent devenir rapidement égomaniaques, et notre héros n'est pas une exception.

Il semble même qu'il y ait une providence pour les êtres de mauvaise foi, sans doute parce qu'ils réussissent à croire sans faiblir à leur bonne fortune. C'est ainsi que Ersh

Ershovich, condamné par la justice de ses semblables, réussit tout de même à s'échapper de la sentence auxquels ils l'ont condamné : « Le bon dieu lui envoie pluie et humidité afin qu'il glisse hors du nœud ». Ce qui est tout de même le comble au milieu d'un lac ! Mais le fait de « glisser hors du nœud », expression très symbolique, est sans doute caractéristique de Ersh Ershovich, rhéteur infatigable, qui échappe à toute contrainte ou conséquences de ses actions par le biais de ses paroles visqueuses. Est-il sincère ? Comment peut-il convaincre ? On peut ici penser au paradoxe du comédien, selon Diderot, qui s'oppose à l'opinion commune, dans le sens où pour lui l'acteur convaincant exprime une émotion qu'il ne ressent pas. Selon le philosophe : « moins on sent, plus on fait sentir ». Il oppose en cela deux manières de jouer. « Jouer d'âme », où l'acteur ressent les émotions, et « Jouer d'intelligence » où l'acteur joue sans ressentir. Ce dernier, plus libre, détaché des émotions, peut alors se mettre en scène, construire son personnage, entre autres à l'aide de son corps. En ce domaine, Ersh Ershovich semble avoir un don.

Cependant, Ersh Ershovich n'est pas le seul de cette histoire qui pourrait être accusé de duplicité. D'autres poissons semblent également tomber dans ce que Sartre appelle la « mauvaise foi ». Ce concept désigne le déni de notre propre liberté, lorsque nous sommes pris dans les jeux sociaux : la renommée, la fonction, le statut, l'identité, la profession, etc. Dans cette situation d'aliénation, nous ne sommes pas nous-mêmes, nous obtempérons, nous faisons « comme si », afin de ne pas faire face à notre propre soi. Le mensonge et l'apparence deviennent la règle, l'authenticité a disparu, quel que soit le rôle que nous avons choisi, afin de combler notre propre vide et satisfaire notre besoin d'être reconnu par autrui.

Ainsi, nous pouvons observer comment, l'un après l'autre, tous les poissons jouent un certain rôle, optant pour un masque donné, une « persona » : ils ne sont plus des sujets, ils deviennent l'objet de leur propre désir et de leur propre crainte. Ils sont privés de liberté fondamentale et ne sont donc plus responsables de ce qui arrive, à eux-mêmes ou à leur entourage. Ils sont déterminés par de simples circonstances. Ils jouent un rôle social, ils sont conditionnés, inconscients de leur propre liberté ou dans le déni. Dans cette distribution « théâtrale », chaque poisson a certaines qualités ou une réputation qui l'oblige à agir d'une manière particulière. La lotte prudente, « une veuve honorée qui n'est pas prodigue ». La barbotte lâche et passive avec de grosses lèvres, qui ne vient jamais en ville et a peur de témoigner. Le poisson-chat formel et légaliste qui agit en tant que juge et prétend être juste. Le poisson de perche insipide et laconique qui n'a rien à ajouter et répète simplement ce que disent les autres poissons, un bon exemple de « non-existence » engendré par la mauvaise foi. Mais toutes ces « bonnes personnes » ont en commun de mépriser le « méchant », répugnant et effrayant, à tel point que « Celui qui connaît Ersh Ershovich et le connaît bien dîne sans pain », une perspective visiblement peu attrayante.

Tous ces personnages, condamnés à eux-mêmes, parlent de la manière dont ils sont censés parler : formellement. En dépit de leurs « différences », leur discours est le même, une caractéristique qui ajoute une touche grotesque à toute cette parodie de justice. On pourrait prétendre que ces personnages ne sont pas conscients du côté absurde de la situation, bien que Sartre affirmerait l'impossibilité d'une telle inconscience, attestant que nous ne pouvons pas échapper à notre liberté et sommes condamnés à en être conscient ; condamnés à souffrir d'une douloureuse mauvaise conscience.

Principe de réalité

Ce qui fait le plus échec à la mauvaise foi du rhéteur, est le principe de réalité. Quelque chose résiste, même si faiblement, à son infatigable discours qui prétend déterminer ou engendrer le réel. La narration nous propose diverses pistes qui pourraient permettre au lecteur d'échapper à l'emprise des arguties et entourloupes diverses du poisson bagarreur.

Premièrement, si Ersh Ershovich peut « se battre et déloger grands et petits poissons », il finit tout de même par se mettre à dos la « communauté » des poissons du lac qui, lassés de ces agressions, se réunissent pour agir. Ainsi le « groupe » est-il la réalité première qui peut faire échec à cet infatigable bagarreur. Si Ersh Ershovich peut vaincre de manière individuelle chacun des poissons, sans doute n'en est-il pas de même lorsque ces derniers se rassemblent. Ainsi en va-t-il de ces êtres agressifs qui s'en prennent à chacun séparément, qui divisent pour conquérir. Une des conséquences les plus immédiates est leur exclusion de fait, implicite ou explicite, de la communauté de leurs congénères. Ils sont rejetés, de manière active ou passive, ce qui constitue une des conséquences principales de leur comportement asocial, du fait qu'ils ne respectent pas les règles de base de la vie en société. A tort ou à raison, cette dernière est régulée par un certain nombre de principes dont le souci principal est de cantonner la liberté des individus afin de protéger tout un chacun, selon la fameuse règle « La liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres ». Ainsi, puisque Ersh Ershovich continue à faire uniquement ce qui lui plait, la société se retourne contre lui.

Ensuite, la narration invoque le concept de justice, de deux manières différentes. Tout d'abord une justice « naturelle », par le fait que « grands et petits poissons se réunirent en cercle », geste qui indique l'égalité de chacun, indépendamment de leur statut ou de leur force. Ce geste collectif, hautement symbolique, est tout à fait à l'opposé de la loi de la jungle, du chacun pour soi, que représente Ersh Ershovich, dépourvu de tout principe, pour qui la fin justifie les moyens. Dans cette perspective, la personne est respectée en tant que personne, et elle n'est pas considérée comme objet pour autrui. Dans ce cercle, chacun a le droit à la parole, chacun a pleinement le droit d'exister. Le deuxième concept de justice est celui de l'institution, la structure érigée au sein de l'Etat pour réguler les activités de la société. En opposition à la sauvagerie de Ersh Ershovich, les autres poissons ne souhaitent pas « régler les comptes » selon leurs propres moyens, selon le principe que « l'on ne se fait pas justice soi-même ». Par crainte ou par souci d'équité, ils décident de faire appel à la justice, une structure formelle censée incarner l'objectivité, pour régler leur différend avec ce hors-la-loi. Aussi, comme dans toute procédure judiciaire, lui demandera-t-on s'il a de quelconques témoins ou preuves. Bien entendu, les affirmations de Ersh Ershovich sont dépourvues de sens, et la procédure judiciaire absurde, mais il n'en reste pas moins vrai qu'à travers cette caricature l'histoire décrit néanmoins ce qui pourrait faire échec aux déclarations abusives d'un hors-la-loi.

Après la justice, c'est l'objectivité qui est convoquée. Pour répondre aux preuves « factuelles » de Ersh Ershovich à propos de l'incendie du lac, divers poissons sont convoqués, qui tous nient catégoriquement les arguments du poisson hâbleur. Ce qui est « objectif » n'est pas tant le contenu, car Ersh Ershovich aussi avance des justifications « objectives », théoriquement observables, comme la couleur des yeux de la perche ou celle des nageoires du gardon, en leur attribuant une causalité fantaisiste. Mais ce qui est objectif est le fait qu'il s'établisse une certaine unanimité pour refuser la validité de ses déclarations.

Chaque fois que la réfutation est définie. Les poissons répètent l'un après l'autre : « Celui qui connaît et comprend Ersh Ershovich, dînera sans pain ». Le lecteur doit s'interroger sur le sens d'une phrase si mystérieuse. Différentes interprétations peuvent être données à cette phrase suggestive qui divise les lecteurs en ce qui concerne sa signification. Elle peut être considérée comme une critique de l'aspect tordu de Ersh Ershovich, comme un avertissement contre lui : si vous le connaissez ou faites amitié avec lui, il vous abusera et vous bernera, ne vous laissant rien, pas même le pain. Le pain représente ici une partie importante et nécessaire du repas russe de base. On voit bien qu'il est prêt à mentir et à tricher pour survivre, comme il le fait en cour de justice, il est visiblement dépourvu de préoccupations morales, il est impitoyable et irrespectueux de son voisin. Une autre signification peut se référer au proverbe russe : « Vous deviendrez comme ceux avec qui vous parlez » : vous êtes défini par votre environnement, qui se ressemble s'assemble. Ainsi, si vous passez du temps avec Ersh Ershovich et vous amusez trop avec lui, vous commencerez à agir et à parler de la même manière et appartiendrez à la même classe de personnes sans statut : vous serez privé de pain. Il est donc préférable de ne pas s'impliquer avec lui.

Une compréhension différente pourrait être : si vous devez manger du pain pour être plein, cela signifie que vous n'avez pas beaucoup à manger. Le pain dans ce cas devient un produit de base non raffiné destiné à remplir l'estomac, contre un plat plus raffiné, comme la viande ou le poisson. Ainsi, en faisant amitié avec Ersh Ershovich, en devenant comme lui, vous mangerez bien, tout comme lui, c'est-à-dire que vous ne serez pas un « mangeur de pain ». Mais bien sûr, vous deviendrez alors une personne immorale. Une version différente du dit proverbe mentionné dans d'autres histoires va aussi dans la direction du « bien manger » : « Celui qui connaîtra et comprendra Ersh Ershovich ne dînera pas sans pain. »

Une autre piste est l'idée que si vous connaissez Ersh Ershovich et connaissez son habitat, vous pourrez l'attraper et en faire une soupe savoureuse, auquel cas aucun pain ne sera nécessaire, le poisson étant suffisant. Il est intéressant de noter que dans certaines histoires, Ersh Ershovich est représenté comme un gros poisson, si lourd qu'il faut l'emporter dans un traîneau. Par conséquent, il n'est pas étonnant que le pain soit vraiment superflu. Une dernière interprétation, plutôt drôle, se réfère au fait que Yersh est le nom d'une boisson forte, un mélange de bière et de vodka. Ainsi, bien sûr, aucune nourriture n'est plus nécessaire, ou alors on peut affirmer que Yersh « saoule » tout un chacun, qui ne sait plus où il en est : il nous fait tourner la tête avec toutes ses astuces, avec son incessante rhétorique, coupant l'appétit de ceux qui le fréquentent. Nous laisserons le lecteur jouer avec ces différentes interprétations, un exercice probablement plus distrayant que de décider lequel est le « bon ».

Finalement, la réalité est implacable : même la providence semble résister à Ersh Ershovich. Bien qu'il ait attesté de sa foi en Dieu, et que le divin semble l'avoir sauvé de la pendaison, en envoyant « pluie et humidité » dans le lac, il se fait attraper par les pêcheurs et finit dans la soupe. Sûr de lui-même, il parle fort, interpelle les autres poissons de sa « voix aigüe », et de ce fait se fait repérer. Sans doute n'était-il pas assez prudent. Auquel cas on peut aussi dire qu'il s'est trahi de son propre fait : son excès de confiance en lui-même, son impression de toute-puissance, son sentiment d'impunité, lui ont fait oublier qu'il y avait en fin de compte une réalité qui ne dépendait pas de lui, qu'il ne pouvait indéfiniment ignorer ou nier.

Individu et société

Face à l'agressivité et à la rouerie de Ersh Ershovich, la société semble quelque peu impuissante. Comme nous l'avons vu, individu par individu, pris isolément, il s'en tire toujours, même avec les plus gros poissons. Ses talents de bagarreur et son audace lui accordent une victoire certaine. On peut être surpris d'une telle hégémonie, néanmoins ce personnage abusif n'est pas sans une certaine réalité. En général, l'être humain recherche une certaine tranquillité, il est de surcroît plutôt craintif. Aussi lorsqu'une personne semble véritablement agressive, plus d'un préférera abandonner le terrain. C'est d'ailleurs ce qui explique des situations terribles comme celles où diverses personnes assistent à une agression sans pour autant agir, de peur des représailles. Bien entendu, lorsqu'il s'agit de protéger notre propre bien ou notre personne, nous sommes sans doute plus motivés, mais la réaction de repli reste toutefois une des plus classiques en cas d'agression. Aussi ne sera-t-on pas surpris si Ersh Ershovich réussit à faire tout ce qu'il veut dans le lac, en se confrontant un par un à ses habitants. On peut même critiquer le recours à la justice, qui peut être considéré ici comme une autre forme de couardise. En effet, pourquoi tous ces poissons, « gros et petits », ne règlent-ils pas l'affaire par leurs propres moyens ? Ce qui ne prendrait guère de temps. On peut se demander pourquoi tous ces poissons doivent se réunir et prendre de grandes décisions collectives et solennelles afin d'agir, sans doute par impuissance.

Autre point sur lequel la société semble prise au dépourvu : l'énormité des mensonges de Ersh Ershovich. « Le lac aurait brûlé » affirme-t-il, et l'on assiste à une procédure de justice qui prend en compte de telles inepties. Le simple bon sens, la raison commune, la logique, l'expérience, semblent être mis totalement en échec. Une explication s'impose, qui nous renvoie au principe selon lequel « Plus un mensonge est grossier, plus il est crédible. » On peut trouver diverses explications à un tel constat. La première est que nous préférons ne pas croire qu'un de nos semblables invente et soutienne mordicus d'incroyables énormités. Cela remettrait en cause notre confiance envers nos semblables, à tel point que les conséquences pour notre équilibre psychique en seraient terribles. En particulier si cette personne nous est proche. Aussi préférons nous croire « naïvement » ce qui nous est dit, par une pseudo naïveté forcée que l'on pourrait même qualifier de mauvaise foi. L'autre raison de cette acceptation est qu'il pourrait nous en coûter de contredire une parole dotée d'une telle assurance. On rencontre bien souvent un côté timoré chez l'être humain, qui oscille entre la crainte et la timidité. Il craint de provoquer ou de confronter autrui, sans trop savoir quelles pourraient en être les conséquences, il est souvent d'une prudence excessive lorsqu'il s'agit de se frotter à autrui. Il manque de hardiesse, d'énergie et d'assurance, il préfère ne rien dire. Il faut qu'il se sente véritablement menacé pour agir. Ce qui au demeurant est tout à fait compréhensible, dans la mesure où l'on privilégie la tranquillité personnelle et la paix sociale. C'est pour cette raison que l'audace et le culot sont des attitudes plutôt payantes. C'est pour cela que celui qui persévère dans ses aberrations et maintient de fait ses prétentions outrancières aura de bonnes chances de s'en tirer victorieux, dans la mesure bien entendu d'une cohérence minimale. Il s'agit simplement de rendre psychologiquement coûteuse la résistance ou la contradiction. Ainsi en va-t-il pour le chabot, qui refuse de venir témoigner au tribunal. Alors que cela pourrait aider la communauté. Il est prêt à payer les « huissiers » pour ne pas venir, il invoque ses difficultés d'élocution, son manque d'habitude de la ville, ses mauvaises manières. Il se sent inférieur et redoute de se rendre ridicule, comme tous les timides. A l'instar de ces derniers, il

privilégie ses sentiments - ses passions tristes, dirait Spinoza - plutôt qu'une quelconque obligation morale ou rationalité. Et l'on voit ainsi comment un être sans foi ni loi peut tenir la dragée haute à toute une communauté, en s'appuyant sur ses faiblesses et son impuissance.

Justice et arbitraire

En dépit du ton humoristique de l'histoire, la critique est dure pour le fonctionnement de la société. Pas un personnage ne semble rattraper l'autre. Le ton de cette histoire peut de ce fait sembler au lecteur sarcastique, voire cynique. Est-elle réaliste ? A chacun de juger. Mais examinons quelques aspects du fonctionnement social qui sont évoquées au cours de la narration.

Ersh Ershovich, que nous avons longuement évoqué, est un personnage sans foi ni loi, pour qui la fin justifie les moyens. Il est agressif, bagarreur et hâbleur. Sa malhonnêteté se trouve à la fois dans ses paroles et ses actions : il est manipulateur et brutal. Il joue en partie les règles de la société, lorsque cela l'arrange ou lorsqu'il se sent coincé. Par exemple le protocole judiciaire, afin de mieux tirer son épingle du jeu, tout en bafouant la vérité et l'honnêteté par ses mensonges grossiers. On peut même se demander s'il le fait pour des raisons pratiques, ou afin de mieux bafouer les codes sociaux et montrer sa toute-puissance. Quoi qu'il en soit, il est répugnant : « Celui qui le connaît bien dîne sans pain » : il coupe l'appétit de ceux qui le connaissent. C'est un être dangereux, comme le savent et le disent tous les autres poissons.

Le poisson-chat moustachu, qui fait office de juge, représente le formalisme creux de l'institution, judiciaire en l'occasion. « Votre Grandeur » le nomme-t-on, pour comble de ridicule. Il traite Ersh Ershovich de « brave homme », une « gentillesse » qui montre sa stupidité, ou sa duplicité. Et lorsque Ersh Ershovich énonce son incroyable argument du « lac brûlé », il lui demande tout à fait posément s'il a des preuves, des documents authentifiés. Pourtant, lui aussi vit dans le lac, il devrait bien savoir ce qui s'est ou ne s'est pas passé. Et un minimum de bon sens devrait lui indiquer de surcroît l'absurdité de l'argument. Mais il poursuit la discussion comme si de rien n'était, de manière très sérieuse, comme si à Moscou on allait certifier que le lac avait bel et bien brûlé, et que cela ferait office de preuve. Ce formalisme juridique dépourvu de sens doit être pris, faut-il l'imaginer, comme une critique de la justice, éloignée du bon sens, soumise à l'arbitraire. On y retrouve toute sortes de formulations grandiloquentes, en particulier pour caractériser les individus ou leur fonctionnement. Le carassin, « huissier et bourreau », la perche ou la lotte, « veuves honorées », les salutations à répétitions, autant de termes qui indiquent le côté pompeux, trop soucieux des formes et des honneurs pour être de bon aloi. La justice ne reste donc qu'une mise en scène.

Après la justice, c'est la religion qui en prend pour son grade. Si Ersh Ershovich « a foi en Dieu », alors qu'il se comporte de manière aussi dépourvue de morale, c'est que la religion s'accommode tout à fait de l'immoralité, du chacun pour soi et la fin justifie les moyens. Pire encore, lorsqu'il implore Dieu, il reçoit ce qu'il demande, ce qui tendrait à prouver que Dieu protège les méchants, au même titre que les autres ou mieux encore, montrant ainsi son côté totalement arbitraire. Ainsi, les institutions semblent ne pas représenter de menace pour celui qui n'en fait qu'à sa guise et ne respecte rien. Quant aux divers poissons qui nous sont présentés, ils semblent dépourvus de toute personnalité. Ils paraissent fades et impuissants, plutôt soucieux des formes, épris de paroles flatteuses, mais

ils existent à peine, ils sont plutôt des victimes, des faibles, comme le montre en particulier l'exemple du chabot impuissant, que nous avons examiné plus haut, qui n'hésite pas à corrompre les « officiels » pour protéger sa propre faiblesse, ou ces pauvres veuves. Certes la vie est dure en ce monde, mais seul Ersh Ershovich, le héros, semble avoir une personnalité adéquate et véritable.

6/ Vieux pain et sel sont facilement oubliés

Les êtres humains sont-ils ingrats ?

Un loup se trouva pris dans un piège, réussit à s'échapper, et reprit son chemin à travers les fourrés. Les chasseurs le virent et commencèrent à le traquer. Le loup vint à traverser une route où un paysan marchait, portant sac et fléau. Le loup s'approcha de lui et l'implora :
- Je t'en supplie, paysan, laisse-moi entrer dans ton sac, les chasseurs sont à mes trousses !
Le paysan accepte, il cache le loup dans son sac et le jette par-dessus son épaule. Il continue sa route et croise les chasseurs.

- N'as-tu pas vu le loup ? demandent-ils.

- Non ! répond le paysan.

Les chasseurs reprirent leur course et disparurent très vite.

- Sont-ils partis, mes bourreaux ? demanda le loup.

- Oui.

- Alors, laisse-moi sortir !

Le paysan délia les sacs et le loup en sortit. Il dit ensuite :

- Maintenant, paysan, je vais te manger !

- Hé, loup ! N'as-tu pas honte ! Ne te souviens-tu pas de quelle tribulation je viens de te sauver ?

- Vieux pain et sel sont facilement oubliés ! répondit le loup.

Voyant que les choses tournaient à l'aigre, le paysan répondit :

- Écoute, marchons un peu et interrogeons ceux que nous rencontrerons. Si la première personne que nous rencontrons parle comme toi, alors c'est bon, mange-moi si tu veux !
Ils partent. Une jument avançait vers eux. Le paysan l'arrêta.

- S'il te plaît, jument, ma chère jument ! J'ai libéré le loup d'une certaine mort et il veut me manger !

Et il raconta à la jument ce qui s'était passé. La jument réfléchit un moment puis dit :

- J'ai vécu avec mon maître pendant douze ans. Je lui ai donné douze poulains. J'ai travaillé pour lui de toutes mes forces et, maintenant que je suis vieille et que je ne peux plus travailler, il m'a jeté dans un ravin. J'ai réussi à en sortir, et me voilà, je marche sans aucun but, je déambule. Oui, vieux pain et sel sont facilement oubliés !

- Tu vois, j'ai raison ! dit le loup.

Le paysan s'attrista et supplia le loup d'attendre une seconde rencontre. Le loup accepta. Ils aperçurent une vieille chienne qui venait vers eux. Le paysan lui posa la même question. La chienne réfléchit et dit :

- Pendant vingt ans, j'ai servi mon maître. J'ai gardé sa maison et son bétail. Mais dès que j'ai commencé à vieillir et à cesser d'aboyer, il m'a chassé et je suis maintenant abandonnée, errant ici et là, déambulant sans aucun but. Oui, vieux pain et sel sont facilement oubliés !

- Eh bien, tu vois, j'ai raison ! dit le loup.

Le paysan s'attrista encore plus et supplia le loup d'attendre une troisième rencontre.

- Après tu feras ce que tu voudras, si tu ne te souviens pas du service que je t'ai rendu.

La troisième fois, ils virent une renarde. Le paysan lui répéta sa question. Et la renarde commença à ergoter :

- Mais comment est-il possible qu'un si grand loup se glisse dans un si petit sac ?

Le loup et le paysan jurèrent qu'ils ne disaient rien d'autre que la pure vérité. La renarde ne voulut pas les croire. Elle insista :

- Allez, paysan, montre-moi comment tu as réussi à mettre le loup dans le sac !

Le paysan ouvrit large le sac, le loup introduisit sa tête. La renarde insista :

- Ne vois-tu pas que tu peux seulement mettre ta tête dans ce sac !

Le loup s'engouffra entièrement dans le sac et s'y assit.

- Alors, paysan, continua la renarde, montre-moi comment tu l'as attaché.

Le paysan attacha le sac.

- Allez, paysan, montre-moi comment on bat le blé !

Le paysan commence à frapper le sac avec son fléau.

- Maintenant, montre comment on frappe vraiment avec ce fléau !

Le paysan fit tournoyer violemment son outil et frappa accidentellement la tête de la renarde. Elle tomba raide morte. Étonné, le paysan conclut :

- En effet, vieux pain et sel sont facilement oubliés !

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi le paysan accepte-t-il d'aider le loup ?
- Quelle vision du monde est sous-jacente à la devise du loup ?
- Que nous indiquent les histoires de la jument et de la chienne ?
- Pourquoi la renarde questionne-t-elle les deux protagonistes ?
- Pourquoi le paysan reprend-il la devise du loup ?
- Qu'est-ce qui a causé la perte de la renarde ?
- La renarde agit-elle par ruse ou par stupidité ?
- La renarde a-t-elle reçu la juste monnaie de sa pièce ?
- Le paysan a-t-il fait exprès de tuer la renarde ?
- Le paysan a-t-il changé au cours de l'histoire ?
- Y a-t-il une victime dans cette histoire ?
- Cette histoire est-elle destinée à justifier l'ingratitude ou à la critiquer ?

Réflexion

- L'homme est-il corrompu par nature ou le devient-il ?
- Les êtres humains sont-ils inhumains ?
- L'homme est-il une menace envers les animaux ?
- Pourquoi voulons-nous aider autrui ?
- Faut-il survivre avant tout ?
- Faut-il accepter la réalité ou croire à un monde meilleur ?
- Pourquoi a-t-on besoin qu'autrui confirme nos dires ?
- Le bien et le mal d'une action se trouvent-ils dans l'intention ou le résultat ?
- L'ingratitude est-elle un comportement « normal » ?
- Est-on en droit d'exiger de la gratitude pour un service rendu ?
- Est-il moralement acceptable d'instrumentaliser autrui ?
- L'égoïsme peut-il être considéré comme une attitude légitime ?

ANALYSE

Dilemme moral

Le monde est un endroit dangereux. L'homme est un loup pour homme, écrit Hobbes, le philosophe anglais, à la suite de Plaute, l'auteur Romain. Et dès que l'histoire commence, le loup, qui est censé symboliser un être féroce et dangereux, est piégé et chassé. Il est d'abord attrapé, puis il s'échappe, mais immédiatement les chasseurs le poursuivent. Il existe deux façons d'examiner la relation entre l'homme et le loup. En chassant le loup, l'homme montre qu'il veut la paix et la sécurité dans le monde, et il tente de se débarrasser d'un animal ou d'un être qui les menace. La paix par la guerre, pourrait-on dire. Ou bien l'homme montre en chassant le loup qu'il est en fait le plus dangereux de tous les êtres, puisqu'il met en danger la vie des animaux les plus dangereux. Aussi, devrions-nous avoir pitié ou pas du loup ? C'est le dilemme moral posé au paysan que le loup désespéré rencontre sur la route en fuyant. « Merci de me sauver des chasseurs ! », prie la bête sauvage. Le paysan n'est pas un chasseur, ni même un berger, il est cultivateur. Il ne traite que du végétal, comme le montre le fait qu'il porte un sac et un fléau. Il est un homme pacifique, comme l'Abel de la Bible qui sera tué par son frère Caïn. Il est confiant et empathique, alors il ne peut s'empêcher d'avoir de la pitié quand il rencontre le pauvre animal traqué, quel que soit l'animal dangereux. Il peut être appelé naïf ou stupide, ou confiant et généreux, selon la perspective plutôt réaliste ou plutôt morale que l'on optera.

Nous pouvons être surpris par son choix. Mais au moins quelqu'un décide d'agir humainement dans ce lieu décrit jusqu'ici comme un monde de brutes et de créatures assoiffées de sang. Peut-être a-t-il de l'espoir dans l'humanité ! L'homme étend sa générosité au point de porter le loup sur son épaule et de mentir aux chasseurs quand ils lui demandent s'il a vu le loup. Peut-être que la corruption de notre véritable héros commence ici, quand il décide de tricher pour sauver une vie : la guerre et le mal commencent en ce lieu, avec un simple mensonge, quand on décide de cacher la vérité à ses semblables, peu importe ce qui en est de la qualité de la raison. C'est l'idée sous-jacente à l'impératif catégorique de Kant : aucun contexte ne peut justifier une action qui est mauvaise en soi. Plaider la justification par les circonstances signifie ouvrir la porte à l'immoralité. Le berger pénètre ainsi dans le domaine du conflit, quand bien même c'est pour sauver une vie. Pire encore, il établit un pacte avec l'ennemi de l'humanité, avec la bestialité, même si ce geste relève de sa propre humanité. Ce problème est un dilemme moral classique : l'opposition entre la vision pragmatique et la vision morale. La perspective pragmatique, principalement préoccupée par la satisfaction de nos besoins matériels ou de nos instincts, nous incite à considérer comme un souci premier de protéger nos propres et proches personnes, notre vie et notre bien-être. La perspective morale, principalement préoccupée par l'accomplissement du bien, nous incite à respecter et à protéger la vie et le bien-être de chacun. Dans ce cas, choisissons-nous de sauver une vie particulière, considérée comme dangereuse pour sa propre vie, et donc agir moralement, ou refusons-nous de sauver une telle vie, pour des raisons de sécurité, et optons ainsi pour l'agir pragmatique ? Comme toujours, la moralité vient sous la forme d'un dilemme, où des considérations différentes et opposées se contredisent, avec des conséquences et implications diverses.

Universalité morale

Notre paysan a choisi la perspective éthique, il en paiera le prix. Car, dès que le loup se sent en sécurité, hors danger, il récupère son véritable soi, il abandonne son attitude effrayée et gémissante et menace de dévorer le paysan. Ce dernier, confiant dans le pouvoir de sa perspective morale, invite le loup à être reconnaissant pour ce qui lui a été accordé : sa vie a été sauvée. Mais en vain : le loup est un loup, il n'a aucune considération pour les préoccupations morales, il est un être pragmatique, une bête préoccupée uniquement par la survie, et il répond catégoriquement que « Vieux pain et sel sont facilement oubliés », ce qui signifie que « Rien n'est oublié aussi vite qu'un service rendu ». Nous ne pouvons pas éviter de penser que le loup est juste, en termes d'argumentation, même si nous pouvons regretter sa flagrante ingratitude. Car cet animal est réaliste, et le paysan, un utopiste naïf. Là se trouve le problème de la morale : fondée sur des principes universels théoriques, elle peut facilement oublier la réalité quotidienne, qui se compose d'évènements singuliers, de cas particuliers, d'exigences particulières et circonstancielles. Ainsi le paysan risque de payer cher son choix moral, au prix de sa vie, puisque le loup menace de le manger

Néanmoins le paysan n'est pas prêt d'abandonner si facilement cette vision morale, aussi offre-t-il au loup de vérifier ce que l'opinion « commune » exprimera à ce sujet : ils demanderont à la première créature qu'ils rencontreront de déterminer qui a raison et qui a tort. Le problème est intéressant : il s'agit d'une sorte de sondage public pour décider laquelle des deux visions est la mieux établie. Et de la façon dont la question est présentée par le paysan, nous pouvons imaginer que la perspective qui sera confirmée par le bon sens sera la plus adéquate. « Bon sens », « sens commun », « raison » ou « opinion saine », comme elle se nomme en Russie. Quelle qu'elle soit, probablement est-elle plus répandue et donc plus appropriée, car la morale a des prétentions universelles ou prétend s'articuler sur une base d'universalité : elle est censée fournir des règles communes de comportement, afin de structurer et guider le fonctionnement de la société. De la même manière, c'est probablement la raison pour laquelle le loup accepte la procédure : il est pratiquement sûr que toute personne dans son bon sens confirmera sa parole. Il ne retarde que de peu son « repas », une simple concession à la gratitude morale, pourrait-on commenter.

Nombre de philosophes, comme Rousseau, prétendent que la morale est un sentiment intérieur présent chez tous les humains, allant jusqu'à affirmer que cette qualité constitue la spécificité humaine. En acceptant un tel postulat, il reste à définir la nature de ce sentiment moral. Par exemple, nous pouvons opposer l'idée de David Hume, pour qui « morale » signifie « utilité », à Adam Smith pour qui il s'agit d'une forme d'empathie naturelle. Ainsi, le paysan et le loup revendiquent l'universalité de leur posture, et donc de leur justesse. Bien sûr, on peut aussi supposer que pour le moment, le paysan essaie seulement de gagner du temps, qu'il est malin, et que son problème n'est pas vraiment de déterminer ce qui est juste ou non. Cela confirme l'idée initiale que le paysan poursuit son processus de corruption : pour survivre, il passe d'une perspective morale à une approche pragmatique. Et si cette idée n'est pas dépourvue d'intérêt, poursuivons néanmoins leur débat entre moralité et réalisme.

La première créature qu'ils rencontrent est une jument, qui est invitée à donner son avis sur la question. Évidemment, elle raconte l'histoire la plus horrible qui soit, de la manière ingrate dont elle a été traitée par son ancien maître. Elle a travaillé dur pour lui, elle a mis bas plusieurs fois pour lui, et elle a été cruellement jetée dans un fossé et laissée pour morte quand elle fut considérée trop âgée pour travailler. Nous pouvons en conclure que les

créatures, homme en premier, sont totalement ingrates, et le loup a raison. Ainsi le paysan est triste, et soit parce qu'il ne peut pas croire que ceci reflète l'opinion commune, soit pour gagner du temps, il demande au loup de solliciter quelqu'un d'autre. Ce dernier accepte, ils rencontrent une chienne, et encore une fois, ils entendent une histoire horripilante à propos de l'homme. Le paysan est de plus en plus attristé par les témoignages reçus. Nous ne savons pas pourquoi. Est-ce parce qu'il sera mangé? Est-ce parce qu'il s'est trompé? Est-ce parce que ces histoires sont douloureuses à entendre ? Est-ce parce que l'idée que l'homme comme être immoral est une perspective terrible ? Les considérations morales et pratiques sont ici indiscernables. Quoi qu'il en soit, le paysan demande au loup de vérifier avec quelqu'un pour la troisième fois, en affirmant que cette fois-ci, si le loup est confirmé dans ses dires, il pourra faire comme il le souhaite, s'il persiste à « oublier » le service rendu.

Puissance et impuissance

« La troisième fois est la bonne » dit le proverbe. Et en effet, nous rencontrons un animal très différent avec la renarde. Les deux premiers animaux peuvent être qualifiés de victimes. Tout ce qu'ils font, c'est raconter leur horrible histoire de vie, se plaindre et dénoncer la méchanceté de leur maître, et de leur exemple particulier ils concluent l'universalité de l'ingratitude. La façon dont ils fonctionnent est très courante, de forme banale, prenant les trois caractéristiques principales suivantes. Tout d'abord, la vision impuissante et prédéterminée de sa vie, où l'on subit des processus externes incontrôlables, ce qui peut être considéré comme l'expression d'un « fatalisme impuissant ». Deuxièmement, une vision souffrante de la vie, où l'on se concentre principalement sur les événements qui empêchent d'être heureux : une conscience malheureuse, comme la nomme Hegel. Troisièmement, une sorte d'induction excessive et hâtive, où nous dérivons la réalité du monde du point de vue de notre expérience personnelle, réduite et singulière. Ce type de raisonnement faussé peut être qualifié de généralisation abusive, en ce sens que le processus d'induction, pour être logique, scientifique ou légitime, doit être basé sur un certain nombre d'occurrences minimales d'un phénomène avant de conclure à l'établissement d'un quelconque principe universel. Mais trop souvent, la subjectivité domine, avec sa connotation de passivité, où les émotions et les sentiments prévalent sur une raison active, capable de pensée critique ; une telle opération nécessiterait une certaine distance de ses propres états mentaux et opinions afin de pouvoir fonctionner.

En ce sens la renarde se distingue des autres êtres : elle n'est pas une victime, faible et souffreteuse. Immédiatement, elle interroge, elle objecte, elle exprime son étonnement : « Comment un si grand loup peut-il être contenu dans un si petit sac ? ». Nous pouvons pressentir qu'elle a une stratégie. Et on peut reconnaître ici un style de vie totalement différent, un mode de pensée différent. Sur ce point précis, nous devons rappeler aux lecteurs que les deux premiers animaux sont des animaux domestiques. Ils dépendent totalement de l'homme pour leur nourriture, pour leur activité, pour la totalité leur vie : ils sont complètement pris en charge et dépendants, pour le meilleur et pour le pire. Quant à la renarde, au contraire, elle est un animal sauvage. Elle vit seule, elle doit survivre jour après jour, pour elle-même et pour sa progéniture. Elle doit donc être active, prévoir, être rapide, calculer, ne pas se permettre de penser et d'agir comme une victime, elle ne peut pas pleurer sur son destin, ou bien elle en mourra, prise par surprise. Comme nous l'apprenons dans l'histoire de la philosophie, par exemple chez Aristote, l'étonnement est le début de la connaissance, le déclencheur de la pensée : l'étonnement est la raison de raisonner !

Interpelés par la renarde, le paysan et le loup répondent avec une sincérité totale : ils se défendent, ils jurent qu'ils disent la pure vérité. Cette réaction que l'histoire décrit est assez intéressante : elle révèle quelque peu la stratégie de cet animal rusé. Il est très fréquent pour les gens, quand leurs paroles sont mises en doute, de réagir émotionnellement. Ils sont irrités, anxieux ou insultés, et, comme leurs émotions sont provoquées, ils réagissent avec elles. « Jurer » que l'on dit la vérité est une réaction très émotionnelle. Cela n'a rien à voir avec la raison. La raison implique l'utilisation de l'argumentation : une preuve qui soutiendrait rationnellement et universellement la déclaration initiale. Mais le fameux « Je te jure que c'est vrai » n'est que rhétorique, c'est un appel à l'émotion, aux relations interpersonnelles, tout comme le « croyez-moi », ou le « faites-moi confiance », ou autres « arguments » de même acabit. Il reflète une difficulté générale à penser, ou un trouble mental momentané, généralement de nature émotionnelle.

En agissant de cette façon, la renarde a pris l'offensive, elle a déstabilisé ses deux interlocuteurs, elle a court-circuité leur fonction mentale en doutant de leur parole. Visiblement, elle sait que l'une des plus grandes craintes des êtres humains (même le loup est humain dans une telle fable) est la peur d'être incompris ou celle de ne pas être cru. La raison en est que nous sommes souvent insécurisé, à propos de nous-même, de notre identité, de notre réflexion, aussi quêtions-nous en permanence dans le regard et la bouche des autres une sorte de confirmation, une sorte de réconfort, une sorte d'approbation. Pour cette raison, le doute exprimé par autrui, à propos de notre clarté ou à propos de notre crédibilité, engendre une protestation immédiate ou une dénégation. La pensée n'est plus au rendez-vous, nous n'essayons pas de comprendre ce qui se passe. Étant menacé, nous voulons plutôt nous défendre. Nous ne faisons que réagir, instinctivement, perdant toute distance et autonomie.

Les limites de la toute-puissance

La renarde est un animal intelligent. Elle ne croit pas les deux autres personnages, dit l'histoire. Ou alors elle prétend ne pas les croire, préférons-nous ajouter. La narration, dans ce type d'histoires prend souvent un ton ingénu. Dans le cas présent, elle semble soutenir réellement les deux personnages étonnés, abasourdis et soumis. À moins encore que, rusé comme la renarde, le narrateur ne veuille nous tromper, qu'il veuille nous surprendre. La renarde insiste, poursuivant sa stratégie de « suspicion », elle veut des preuves, pas simplement des mots, puisqu'elle « ne peut » pas croire l'histoire qu'on lui raconte. Elle veut des faits, des actions observables avec les yeux, elle attend de l'indubitable. Elle demande au paysan de montrer comment il peut mettre le loup dans le sac. Ce dernier ne met d'abord dans le sac que sa tête, mais la renarde insiste, de sorte que le loup entre complètement dans le sac. Il est amusant de voir comment la mise en scène, le contrôle de la suite des événements, ont totalement été concédés à la renarde. Elle était seulement censée donner son avis, mais pour l'instant, ce personnage rusé fait accomplir à chacun tout ce qu'elle veut. Elle est une figure puissante, comme nous le voyons. Elle maîtrise complètement la situation.

Suivant ses instructions, le paysan achève le travail en ficelant le sac avec le loup à l'intérieur. Suit-il aveuglément les ordres de la renarde ? Comprend-il qu'il est sauvé ? Nous ne savons pas, et l'histoire ne le dit pas, c'est notre travail de lecteur. Mais quand la renarde ordonne « Montre-moi comment on bat le blé », il continue à obéir, ou alors il prétend le

faire, comme dans une scène de théâtre comique ou absurde - nous rappelant les ressorts de la Commedia dell'arte - le paysan commence à battre le loup à mort, sans aucune difficulté.

Il existe un certain nombre d'histoires de ce type, dans le folklore russe et d'autres aussi, qui montrent comment un personnage intelligent en sauve un autre - pas si intelligent - du danger réel. Mais l'une des principales raisons pour lesquelles nous avons choisi d'étudier cette histoire est sa chute particulièrement originale, sa fin. La chute est toujours un élément clé dans ce type d'histoires courtes, comme dans une blague. Elle fournit la conclusion, la perspective, le point de fuite de la narration, dont on peut dériver le sens général et la signification. De plus, le rire ou la surprise qu'elle provoque renforce l'intérêt du conte et enrichit son effet pédagogique.

Ainsi la renarde dit au paysan « Montre comment on frappe vraiment avec ce fléau ». Et en obéissant, le paysan frappe par inadvertance la renarde avec son bout de l'instrument : la partie qui est un grand bâton en bois, normalement utilisée pour tenir le fléau afin de battre les céréales en agitant l'autre extrémité qui lui est attachée, le bâton court. Et ce faisant, il tue le pauvre animal qui vient de lui sauver la vie. On pourrait dès lors s'attendre à ce que le paysan soit surpris ou désolé d'avoir tué l'animal qui l'a si généreusement aidé. Mais, au lieu de cela, il conclut brusquement avec le proverbe du loup, se contentant de répéter : « En effet, vieux pain et sel sont facilement oubliés ! ». L'ironie de cette fin est que le paysan ne craint plus rien, sa vie est sauvée, il n'est plus soumis à aucune contrainte, il n'a donc plus à mentir ni à se protéger. Mais il annonce délibérément que la gratitude n'est pas un comportement « standard ».

Est-ce que le paysan croit et pense ce qu'il dit, ou est-ce qu'il se contente de répéter ces mots, étonné qu'il est par l'épilogue de ses aventures ? Est-ce qu'il veut justifier le meurtre du loup et le meurtre du renard, tous deux commis par lui ? Nous ne savons pas vraiment, nous ne pouvons pas répondre précisément à ces questions, nous ne pouvons que spéculer, puisque l'histoire ne nous le spécifie pas, qu'elle n'entre pas dans ces détails. Ce que nous savons « avec certitude », c'est que ce paysan, qui en un premier temps, au début de l'histoire, représentait la « bonne personne », celui qui sauve la vie même du « grand méchant loup », l'âme naïve et généreuse, a maintenant été perverti par le contact de la société. Il est devenu plutôt cynique. Est-ce qu'on peut appeler cela « grandir » ou devenir « réaliste » ? Est-ce un processus éducatif ou un processus de corruption ? Notre héros a-t-il perdu ses principes moraux, ou a-t-il appris le principe de réalité ? L'histoire préconise-t-elle ce type de réalisme brutal, ou est-ce qu'elle nous met en garde contre la fragilité de nos principes moraux ? Sans doute nous demande-t-elle de méditer sur tout cela.

La renarde est en général, dans les fables, un caractère étrange ou surprenant. Très humain, avec ses caractéristiques imprévisibles et rusées. Souvent, dans les histoires, la renarde veut obtenir quelque chose et l'obtient, comme dans « La renarde et la grouse », « Kolobok », « Le chat, le coq et la renarde », ou bien elle se moque d'autrui, comme dans « La renarde et le héron », ou encore elle fait le bien pour une récompense comme dans « Sniegourouchka et la renarde ». Parfois elle gagne, comme dans « Kolobok » et « Chat, coq et renarde ». Parfois elle perd, comme dans « La renarde et la grouse », ou bien elle est même trompée, piégée, comme dans « La renarde et les écrevisses ». Mais, dans l'histoire actuelle, le personnage semble très étrange, pour différentes raisons. Par exemple, nous ne savons pas pourquoi elle interroge le loup et l'attrape, au lieu de simplement répondre à la question qui lui est posée. Elle répond à la question avec d'autres questions, apparemment déconnectées de ce qui lui est demandé, de manière très socratique. Elle interroge le

phénomène qui lui est présenté, elle doute des faits, elle est apparemment incrédule face au « savoir objectif », ce avec quoi tout le monde est d'accord, même des adversaires comme le loup et l'homme. Elle parvient à punir le loup pour son ingratitude et agit comme l'épée de la justice. Mais en même temps, elle est tuée par inadvertance dans le même processus. Elle est tuée par accident. Et la personne qui la tue est la personne la plus stupide de l'histoire, qu'elle a aidée, et qui après l'avoir tuée ne le regrette pas du tout. Voici une mort fort absurde! C'est probablement pour nous rappeler que peu importe la puissance de notre intellect, nous ne pourrons jamais contrôler et déterminer la totalité des événements. Notre intelligence ne contrôlera ni n'épuisera jamais le réel, qui nous surprendra toujours. Peu importe notre savoir et notre perspicacité, nous devons nous rappeler qu'il y a des limites à notre propre pouvoir. La renarde est dans le folklore russe l'animal le plus intelligent qui soit, et dans l'histoire actuelle, elle est apparemment animée par de bonnes intentions, mais cela ne l'empêchera pas d'être tuée de la manière la plus absurde et sans gloire. Peut-être a-t-elle trop fait confiance à ses propres pouvoirs. Elle se pensait toute-puissante. Elle a failli de par le classique péché d'hybris : en sous-estimant ses propres limites.

7/ Le bateau volant

Est-il bon d'être un « idiot » ?

Il était une fois un vieil homme et une vieille femme. Ils avaient trois fils. Les deux premiers étaient très intelligents, le troisième était censé être stupide. Les frères aînés étaient aimés par leur mère. Elle leur donnait des vêtements propres et leur cuisinait de délicieux plats. Alors que le plus jeune fils était sale, portant une chemise trouée et mangeant du pain rassis. La vieille femme avait l'habitude de dire :

- C'est un imbécile, il ne comprend pas. Alors à quoi bon ! De toute façon ça lui est égal !

Un jour, une rumeur atteint le village. Le tsar mariera sa fille et donnera la moitié de son royaume à la personne qui construira un navire pouvant à la fois traverser la mer et voler dans le ciel. Les deux aînés décidèrent de tenter leur chance et de construire un tel bateau.

- Ma mère, mon père, nous y allons. Qui sait, peut-être qu'un de nous deux deviendra gendre du tsar !

Leur mère leur prépara des tartes, du poulet rôti et de l'oie et leur donna une fiole de vodka à emporter. Elle emballa leurs vêtements, les accompagna à la porte et leur donna sa bénédiction.

Les frères allèrent dans la forêt, ils se mirent à couper et à scier les arbres. Ils abattirent beaucoup d'entre eux. Mais que faire ensuite ? Ils n'en avaient aucune idée. Alors, les deux frères commencèrent à se disputer et à se battre, se tirant presque les cheveux l'un de l'autre. Soudain, un petit vieil homme s'approcha d'eux et demanda :

- Pourquoi vous battez-vous ? Peut-être que je puis vous être utile.

Les deux frères n'écoutèrent pas le vieil homme. Ils jurèrent, le maudirent, et l'envoyèrent paître.

- Nous n'avons pas besoin de toi, et nous n'avons rien pour toi, mendiant stupide, ont-ils crié.

Le petit vieux s'en alla Les frères se disputèrent encore, mangèrent toute leur nourriture et durent rentrer chez eux les mains vides. Une fois qu'ils furent rentrés, le plus jeune frère commença à demander à ses parents de le laisser partir aussi, afin de tenter sa chance. Le père et la mère essayèrent de l'en empêcher, en arguant.

- Comment peux-tu faire un tel voyage ! Les loups mangeront certainement un imbécile comme toi tout cru !

Mais le fils stupide insista.

- Si vous me laissez partir, j'irai. Si vous ne le faites pas, j'irai de toute façon.

Alors, les parents lui dirent :

- Tu peux y aller dès maintenant, mais tu n'es plus un fils pour nous.

Ils lui donnèrent juste un morceau de pain rassis et une gourde d'eau, et le laissèrent partir. L'idiot prit une hache avec lui et partit dans la forêt. Alors qu'il errait dans les bois, il aperçut un pin si épais qu'il aurait fallu trois personnes pour en faire le tour avec leurs bras. Il scia ce pin et commença à en couper les branches. Soudain, le petit vieux s'approcha de lui.

- Bonjour fils !

- Bonjour, grand-père!

- Que fais-tu ? Pourquoi as-tu coupé un si gros arbre ?

- Le tsar a promis de donner sa fille à celui qui va construire un navire volant. Donc, je le construis !

- Mais es-tu capable de construire un tel vaisseau ? Ce n'est pas une tâche facile, tu ne vas pas y arriver !

- Difficile ou facile, je devrais essayer. Qui sait, peut-être que je vais réussir ! Et puis tu es là. Les personnes âgées sont sages, bien informées. Peut-être que tu peux me donner quelques conseils.

Et le vieil homme dit :

- Eh bien, puisque tu demandes un conseil, prends ta hache et coupe ce pin sur les côtés comme ça !

Et il montra comment cela devrait être fait. L'idiot l'écouta et se mit à couper le pin comme il avait été montré. Mais quand il commença à couper, il fut surpris : la hache se déplaçait toute seule !

Le vieil homme continua:

- Et maintenant, fais la même chose mais de l'autre bout.

L'idiot ne rata pas un seul mot. Il fit tout fait comme le vieux le lui avait montré. Quand il eut fini le travail, le vieil homme le complimenta.

- Allez, il est temps de se reposer et de manger un peu.

L'idiot dit en soupirant :

- Tout ce que j'ai, c'est ce morceau de pain dur et rassis. Comment puis-je te le donner ? Tu ne sera probablement pas capable de le manger.

- Donne-moi ton pain rassis.

Le vieil homme prit le pain et le rendit. L'idiot ne pouvait pas en croire ses yeux : le pain était devenu doux et blanc !

- Tu vois, dit le petit vieux, contrairement à ta mère, Dieu aime les gens qui sont simples d'esprit ! Commençons avec un peu de vodka, ajouta-t-il, parce que, bien sûr, l'eau était devenue la meilleure des vodkas.

Après avoir mangé, le vieil homme dit :

- Alors, maintenant il est temps d'installer les voiles.

L'homme montre quoi faire. L'idiot travaille aussi dur qu'il le peut. Et les voiles sont prêtes.

Après avoir mangé, le vieil homme dit :

- Maintenant, prends ton bateau et pars ! Mais, n'oublie pas : tu dois inviter à monter sur le bateau toutes les personnes que tu rencontreras en chemin.

L'idiot remercia le vieil homme à profusion. Et, à peine s'était-il assis dans le vaisseau qu'il s'élança dans les airs, s'élevant au-dessus de la cime des arbres, des rivières et des champs. Tandis qu'il volait, il aperçut un homme sur la route tout en bas, son oreille collée contre le sol.

- Bonjour, mon brave !

- Bonjour !

- Que fais-tu ici ?

- J'écoute ce qui se passe dans l'autre monde !

- Veux-tu monter sur mon bateau ?

L'autre ne refusa pas. Il monta à bord du navire, et tous deux reprirent leur vol. Tandis qu'ils volaient, ils rencontrèrent un homme s'avancant sur une jambe, l'autre jambe étant attachée à son oreille.

- Bonjour, mon brave, pourquoi marches-tu sur une jambe ?

- Parce que, si j'utilisais ma seconde jambe, en un seul bond, je ferais le tour du monde !

- Viens avec nous !

Il monta et, encore une fois, ils s'envolèrent. Soudain, ils virent un homme qui visait avec une arme à feu, mais ce qu'il visait exactement on ne pouvait pas le dire.

- Bonjour, mon brave ! Qu'est-ce que tu vises ? Il n'y a pas d'oiseau tout autour !

- Mais je ne vise pas si près ! Je tire sur des bêtes et des oiseaux qui demeurent à mille lieues d'ici. C'est ma façon de chasser !

_ Viens avec nous !

L'autre monta et ils partirent. Soudain, ils virent un homme portant un sac de pain sur son dos.

- Bonjour, mon brave ! Où vas-tu ?

- Je cherche du pain pour mon repas !

- Mais tu en as plein sur ton dos !

- Ça ! Pour moi ? Cela ne me fait même pas une bouchée !

- Alors viens ! Viens avec nous !

Mange-sans-faim les rejoignit et ils s'envolèrent.

Bientôt, ils survolèrent un lac. Sur le rivage, un homme se promenait.

- Bonjour, mon brave ! Que cherches-tu ?

- J'ai soif et je ne trouve pas d'eau !

- Devant toi, il y a un lac entier. Qu'attends-tu pour boire ?

- Ça ! Pour moi ? Mais cela ne me fait même pas une gorgée !

- Alors viens ! Viens avec nous !

Il monta et, encore une fois, ils s'envolèrent. Soudain, ils aperçurent un homme qui s'approchait de la forêt, un paquet de bois sur l'épaule.

- Bonjour, mon ami ! Pourquoi vas-tu dans la forêt en portant ces bûches ?

- Parce que ces bûches ne sont pas de simples bûches de bois !

- Ah ! Que sont-elles alors ?

- Ce sont des bûches particulières : lorsqu'elles sont dispersées, une armée toute entière surgit soudainement, en un instant !

- Viens avec nous !

Il monte. Ils volent et volent. Soudain, apparaît un homme portant une grosse botte de paille.

- Bonjour, mon bon ! Où portes-tu cette paille ?

- Au village !

- Donc, il n'y a pas de paille dans ce village ?

- Il y en a, mais cette paille n'est pas une paille ordinaire. Elle est telle que, même en été, il suffit d'en répandre un peu pour que le froid s'abatte immédiatement et que tout soit couvert de neige et de givre !

- Viens avec nous toi aussi !

- Pourquoi pas !

C'était la dernière rencontre, et bientôt ils atteignirent le palais du tsar.

Or à ce moment précis, le tsar était à table, avec plein de nourriture. Il aperçut le navire volant, en resta surpris et envoya un domestique pour savoir qui était l'équipage d'un tel vaisseau. Le domestique s'approcha, ne monta pas sur le navire, mais ne voyant que des paysans, sans même leur poser de questions, revint annoncer au tsar qu'il n'y avait dans le navire aucune personne de qualité, mais seulement des moujiks. Le tsar se dit qu'il n'était pas convenable de donner sa fille à un vilain, et il commença à chercher comment se débarrasser d'un tel gendre. Une idée lui vint à l'esprit :

- Je vais lui demander d'effectuer des tâches très difficiles !

Immédiatement, il envoya l'ordre à l'idiot de lui rapporter, avant la fin du repas, l'eau de guérison et de vie.

A ce moment précis, quand le tsar donna cet ordre à son serviteur, le premier compagnon - celui qui pouvait entendre ce qui se passait dans l'autre monde - entendit ses paroles et les rapporta à l'idiot.

- Que faire maintenant ? Il me faudrait au moins un an pour trouver cette eau, et encore !

- N'aie pas peur, dit le cavalier, je le ferai pour toi !

Le domestique arriva et transmit l'ordre royal.

- Dis-lui que ce sera fait ! répondit l'idiot.

Le compagnon détacha sa jambe de son oreille, sauta, et instantanément il atteint l'eau de la guérison et de la vie. Puis il se dit : « J'ai tout le temps de rentrer ! ». Il s'étira et alla faire une sieste à côté d'un moulin.

Pendant ce temps, le repas du tsar touchait à sa fin et l'eau de la guérison et de la vie n'était toujours pas là. Sur le bateau, tous s'agitaient. Le premier compagnon mit son oreille contre la terre humide, écouta et dit en se relevant :

- Bah, il dort tranquillement à l'ombre d'un moulin !

Le tireur prit son fusil et tira sur le moulin. Le son réveilla le cavalier, qui se releva et apporta l'eau en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le tsar n'était pas encore sorti de la table que ses ordres étaient exécutés à la lettre.

Il ne restait plus au Tsar qu'à imaginer une autre tâche. Il envoya un mot à l'idiot :

- Eh bien, puisque tu es si intelligent, montre-moi ton courage en mangeant tout de suite, avec tes compagnons, douze taureaux et douze sacs remplis de pain cuit !

Le premier compagnon entendit ces mots, et les répéta aussitôt à l'idiot qui s'en effraya.

- Mais, en une seule fois, je ne suis même pas capable de manger un pain entier !

- N'aie pas peur, répondit Mange-sans-faim, je m'en occuperai et je n'en aurai même pas assez !

Le domestique arriva, rapportant l'ordre royal :

- Eh bien, répondit l'idiot, envoyez le repas, nous le mangerons !

Les douze taureaux grillés et les douze sacs remplis de pain cuit furent apportés. Mange-sans-faim liquida le tout rapidement.

- Bah, dit-il, c'est très peu ! J'aurais encore besoin de plus !

Le Tsar ordonna alors à l'idiot de boire quarante barils de vodka. Entendant ses paroles, le premier compagnon les répéta à l'idiot. Il prit peur :

- Mais, même un seul seau, je ne suis pas capable de le vider !

- N'aie pas peur, dit Boit-sans-soif. Je le ferai, et ça ne suffira même pas !

Quarante barils furent remplis de vodka. Boit-sans-soif se jeta dessus et, d'un seul coup, il vida le tout. Quand il eut fini, il dit :

- C'est peu, j'en aurais bu encore !

Ensuite, le tsar ordonna à l'idiot d'aller prendre un bain de vapeur avant de se marier. Il spécifia que le bain, en fonte, soit chauffé à blanc, de telle sorte que l'idiot périsse sur place une fois dedans. Rapidement, le réduit chauffé brilla comme le feu. L'idiot y alla, accompagné du paysan portant la botte de paille. Ils s'enfermèrent tous deux dans la cabine. Le paysan répandit la paille, et il commença à faire si froid que, à peine l'idiot eût-il fini de laver, l'eau se mit à geler. Ils durent grimper sur le poêle pour finir la nuit. Le matin, quand les domestiques vinrent le chercher, il était sain et sauf et il chantait.

Les faits furent rapportés au tsar. Il s'énerma, ne sachant pas quoi faire pour se débarrasser de l'idiot. À force d'y penser, lui vint l'idée de lui ordonner de lever tout un régiment. En lui-même, il pensait :

- Comment un simple paysan peut-il lever un régiment ? Il ne réussira jamais !

Quand l'idiot apprit cette nouvelle, il paniqua :

- Je suis perdu maintenant, mes amis ! Vous m'avez sauvé du malheur bien des fois. Mais là, je pense que rien n'est possible !

- Hé ! lança le paysan au paquet de bois, m'as-tu oublié ? Rappelle-toi que je suis un maître dans cet art. Peu-de-rien !

Puis le domestique arriva :

- Si tu veux épouser la princesse, tu dois lever tout un régiment d'ici demain !

- Eh bien, je le ferai ! Mais si, après cela, le tsar trouve encore des excuses, je le combattrai et je prendrai la princesse par la force !

Pendant la nuit, le compagnon s'en alla dans les plaines, portant avec lui son paquet de bois, et commença à jeter des branches et des bûches çà et là. Aussitôt apparurent d'innombrables troupes composées de cavaliers et de fantassins munis de canons.

Le matin, le tsar aperçut l'armée et à son tour s'effraya. Promptement, il fit parvenir à l'idiot de beaux vêtements et de riches ornements, et le pria de venir au palais afin d'épouser la princesse. L'idiot arriva, paré des vêtements et des ornements. Il était devenu si beau qu'il était impossible de le décrire. Il se présenta au tsar, épousa la princesse, reçut un riche héritage, il devint raisonnable et vif d'esprit. Le tsar et la tsarine commencèrent à l'aimer, tandis que la princesse devint folle de lui.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi la mère préfère-t-elle ses deux premiers enfants au troisième ?
- Pourquoi les deux frères refusent-ils l'aide du vieil homme ?
- Pourquoi les parents s'opposent-ils au départ du troisième fils ?
- Pourquoi l'idiot accepte-t-il l'aide du vieil homme ?
- Pourquoi le vieil homme demande-t-il à l'idiot de prendre à bord tous ceux qu'il rencontrera ?
- Que signifie la phrase du vieux : « Contrairement à ta mère, Dieu aime les simples d'esprit ! » ?
- Que représente la rencontre avec le vieil homme ?
- Pourquoi l'idiot obéit-il au vieux ?
- Le tsar a-t-il changé au cours de l'histoire ?
- Quelles sont les caractéristiques communes des passagers du navire volant ?
- Pourquoi le tsar voulait-il un navire volant ?
- Pourquoi est-ce l'idiot qui réussit le pari du navire volant ?

Réflexion

- Faut-il savoir parfois être idiot ?
- Faut-il toujours réfléchir avant d'agir ?
- Existe-t-il une hiérarchie entre les hommes ?
- Quelle différence y a-t-il entre l'amour maternel et l'amour divin ?
- Les parents peuvent-ils aimer également leurs enfants ?
- La démesure habite-t-elle le cœur de l'humain ?
- Pourquoi refuse-t-on l'aide d'autrui ?
- Est-il possible d'être dépourvu de préjugés ?
- Quel est le rapport entre existence et puissance ?
- Le savoir nous empêche-t-il de penser et d'agir ?
- Est-il bon de vouloir l'impossible ?
- Une société peut-elle exister sans hiérarchie ?

ANALYSE

Réussite et erreur

Le vieux couple avait trois fils. Dans la tradition, le chiffre 3 est celui de l'accomplissement, comme le dit un proverbe anglais : « The third time is the charm », la troisième fois est magique. Mais si la troisième fois est une réussite, les deux premières ne le sont pas : elles sont erreur ou faillite. D'emblée l'histoire tourne autour de cette problématique de l'essai, c'est-à-dire de la relation nécessaire entre erreur et réussite. Les choses ne sont pas données a priori, dès le départ, puisque le monde est imparfait. Ce qui signifie qu'il est susceptible de perfection, et que nous avons la responsabilité de cette amélioration. Un monde parfait serait un monde où l'homme serait impuissant, irresponsable, réduit à un état infantin et dépendant, comme au paradis terrestre. Le Jardin d'Éden symbolise cet état de l'enfance où les choses sont ce qu'elles sont, rien ne change, tout est déjà ordonné : nous n'avons plus qu'à nous laisser vivre dans un état de béatitude et de confiance totale.

Ainsi, faut-il oser agir et transgresser les règles, c'est à dire se tromper, pour pouvoir réussir quelque chose. Ceci s'oppose à l'idée de la réussite en tant que perfection qui récuserait toute possibilité d'erreur, un état d'arrogance à qui répugnerait toute finitude, et toute humanité. Réussir, c'est donc rater. On comprend son erreur quand quelque chose ne marche pas. On fait attention au monde lorsque cela rate. Rater n'est pas l'opposé de la réussite, c'est la condition de la réussite.

L'histoire commence d'ailleurs avec l'ordre du tsar qui invite à « réussir » une chose quasi impossible : un navire pouvant voler, chose parfaite s'il en est. Avec, comme récompense, la main de la princesse, c'est-à-dire la reconnaissance ultime : devenir roi. L'enjeu est de taille. Bien entendu, le héros de l'histoire est pour cela tout à fait mal placé, il est une erreur de la nature, la honte de ses parents, puisqu'il est idiot, sale et mal habillé. La mère préfère accorder sa confiance aux deux fils aînés, apparemment bien dotés, plus proches de la perfection. Comment pourrait-elle se douter, la pauvre, qu'il ne faut pas se fier aux apparences, que tout ce qui brille n'est pas or, que les solutions sensées ne sont pas toujours les meilleures ? Elle ne pouvait pas deviner que seul celui qui sait se tromper est capable d'accomplir le merveilleux, les autres sont trop plongés dans l'immédiateté de l'évidence et de la certitude. Le premier est habitué à l'étrangeté des choses, le second croit connaître et maîtriser l'ordre du monde. Seul ce fils étrange, décalé et mal-aimé est susceptible de généreusement accepter l'enchaînement imprévisible entre causes et effets. Le bon élève est trop accoutumé à savoir pour s'étonner et découvrir l'inattendu. Il est trop confiant pour être confiant.

Hiérarchie et renversement

Cette histoire est empreinte d'une vision hiérarchique du monde. Comme nous l'avons vu, les frères intelligents au-dessus, le frère idiot en dessous. Belle apparence et propreté priment sur laideur et saleté. La propreté représente une forme de perfection où les choses sont déjà réalisées : rien n'est sale, rien n'est en cours, tout est donné. La saleté implique l'imperfection, ce qui est en train de se faire, c'est-à-dire le manque. Or c'est le sale qui montrera sa puissance, renversant le propre et la perfection. Ensuite vient la hiérarchie entre les nobles et les paysans. Normalement, les premiers sont mieux dotés et plus puissants. Or les paysans sont dans cette histoire ceux qui réussissent l'exploit. Ce sont eux

qui incarnent les puissances d'être et qui finiront par vaincre les défis insensés du roi, que nul noble n'avait pu accomplir. Les différents personnages qui sont partie prenante du projet impossible, ceux qui ont des pouvoirs « spéciaux », sont tous décrits comme des paysans, voire comme un vieux misérable qui n'a même rien à manger. Et pour comble du renversement, la princesse tombera amoureuse d'un tel paysan, qu'elle épousera et dont elle raffolera : on nous dit même que ses parents, le roi et la reine, se mirent à l'aimer. Et c'est précisément sur cette problématique de l'amour que s'articule la troisième hiérarchie : les aimés et les non-aimés. Le troisième fils n'est pas aimé par sa mère, contrairement à ses deux frères. La mère accompagne les deux premiers fils et les équipe généreusement, mais abandonne le troisième avec quasiment rien, l'accompagne tout juste sur le pas de la porte, allant jusqu'à le renier. Le vieil homme nous alerte à ce sujet en disant au garçon : « Le Bon Dieu aime les simples d'esprit... Ta mère ne t'aime pas, et, pourtant, tu es aimé. » C'est sans doute là que se trouve la clef du renversement hiérarchique. Être aimé par Dieu n'est pas anecdotique, c'est être béni, c'est-à-dire relever de l'être et correspondre à l'ordre du monde. C'est ainsi que les cieux sont acquis aux simples d'esprit, comme l'annoncent les Évangiles. Mais les simples d'esprit ne sont en général pas aimés, ils sont plutôt méprisés, car ils ne savent pas jouer les jeux de la société, ils sont trop déconnectés des pactes sociaux, ils se font toujours berner, ce sont les exclus, les marginaux, les éternels perdants. Dans ce cas-ci, même sa mère n'aime pas le simplet, elle préfère de loin ceux qui semblent taillés pour le succès. Ceux-là peuvent partir, ils sont autonomes, l'autre, incapable, devrait rester sous la domination maternelle. Bien entendu, notre héros mal-aimé prouvera le contraire de cette évidence : c'est là l'enseignement qui nous est destiné.

Réciprocité

On assiste à un autre renversement que celui de la hiérarchie, au fil de la narration, un renversement différent sur le plan des fonctions personnelles et des dynamiques relationnelles. Car contrairement aux renversements précédents, ce dernier n'implique ni hiérarchie, ni renversement de hiérarchie, car il sert plutôt à établir un nouveau principe, fondé sur la réciprocité, sur l'égalité, c'est-à-dire un renversement de toute hiérarchie, l'abandon du concept de même de hiérarchie. En ce sens, ce nouveau renversement établit un nouvel ordre plus sain, plus équilibré. Il n'implique pas l'écrasement ou la disparition d'un des sujets, qui par ce fait deviendrait sujet subalterne, ou objet. Le renversement s'effectue non pas entre les êtres, mais entre les relations : le basculement s'effectue entre subordination et égalité, entre concurrence et collaboration. En un premier temps règne l'ordre « vertical ». La mère préfère ses fils intelligents, l'autre est nul, il n'est pas digne d'être aimé. Les frères se pensent forts et malins, ils méprisent le vieil homme qui ne paie pas de mine et ressemble à un mendiant, qui prétend de surcroît les aider, prétention qui leur est insupportable. Le roi – et sa cour – méprise les moujiks, quand bien même ce sont eux qui réussissent à construire le navire volant, à sa grande surprise. Il supporte tellement peu cette idée qu'il ira jusqu'à faire la guerre à ces paysans, plutôt que d'accorder sa fille à l'un d'entre eux. En opposition à cela, l'idiot accepte de se faire aider, et il acceptera de nourrir le vieil homme, tout en pensant que la nourriture offerte n'est pas assez bonne pour le vieil homme. Et c'est parce qu'il accepte la collaboration et l'échange qu'il sera aidé. C'est aussi parce qu'il acceptera d'aider chacun des personnages étranges qu'il prendra sur son navire que ceux-ci l'aideront, quand bien même il n'attendait rien de leur part. Le contredon accompagne le don, accordant à chacun un statut et une légitimité.

C'est cette alliance collaborative qui vaincra les forces royales, fondées sur les rapports hiérarchiques et le mépris. L'horizontal remplace le vertical. Il s'agit donc bien de nous montrer que la mutualisation et l'entraide constituent des relations plus puissantes que les rapports de force. Ce nouvel ordre plus pacifique et plus humain, est à la fois plus généreux et plus efficace. La mère donne, mais elle calcule : elle ambitionne, elle préfère, elle est injuste. Le fils « idiot » donne, mais il a honte de ne pas donner assez. L'autre mérite mieux que « ça ».

C'est l'intention qui compte. La réalité du don se trouve dans le rapport du sujet à lui-même et au monde qui l'entoure, et non dans la réalité objective de la chose donnée. L'idiot valorise autrui. C'est pour cette raison qu'il est récompensé et trouve de nombreuses victuilles dans son sac. Cela lui est expliqué par : « Le bon Dieu aime les simples d'esprit ». L'idiot ne calcule pas, il ne cherche pas à posséder, il veut le bien d'autrui, c'est en cela même qu'il est idiot. La personne « intelligente » cherche à obtenir le plus possible pour elle-même. Ce sont les « malins » que l'on rencontre dans d'autres histoires, tels Ersh Ershovich par exemple, qui agit en étant mu par un souci égoïste. A travers le don, on accède à la transcendance, ainsi la distinction que fait le « vieux » entre l'amour maternel et l'amour de Dieu. Le premier est conditionné par les qualités formelles ou apparentes, le second s'accorde avec la grandeur de l'âme. Le don, sa nature et sa forme, son intention et sa finalité, en sont la mesure. C'est ainsi que « l'idiot » sera récompensé : il trouvera satiété et contentement ; le remplacement de l'eau par la vodka en est un symbole fort, puisque cette dernière suscite de la joie. Une joie que seule peut engendrer le véritable amour. Bien entendu, le lecteur soucieux des méfaits de l'alcool devra comprendre qu'il ne s'agit pas ici de la vodka en tant que telle, mais de l'état d'ébriété qui connote l'amour entre les êtres, y compris dans son apparente irrationalité.

Confiance et amour

La problématique de la confiance est très présente dans cette histoire. Le lecteur s'en aperçoit dès le début, à travers le comportement du personnage de la mère. Elle fait confiance à ses deux fils aînés, qu'elle pense plus compétents, plus beaux, plus intelligents. De ce fait, elle les aime davantage, et le lecteur en conclut qu'une sorte d'équivalence ou de communauté opère d'entrée de jeu entre amour et confiance. Ainsi cette mère « aimante » encourage ses deux fils bien dotés à partir. On peut même ajouter que son ambition s'exprime à travers eux, qu'ils représentent l'extension de son être, sa puissance d'agir et d'exister. Pour cela, elle les encourage à prendre leur autonomie.

Il en va très différemment pour le troisième fils : elle voudrait le garder sous sa coupe. Elle ne lui fait pas confiance, elle exige de lui qu'il reste à la maison. Dans son rapport à son benjamin, elle exprime son inquiétude : « les loups vont te manger », tout en l'insultant, puisqu'elle le traite « d'imbécile ». Dépitée, furieuse de le voir partir, elle lui offre très peu de provisions. Il n'a pas le droit à la bénédiction. Le plus intéressant est cependant sa menace de reniement. En effet, s'il part, il n'est plus « leur fils ». On peut s'étonner d'une telle menace, au vu du peu d'enthousiasme – pour ne pas dire du manque d'amour - qu'elle exprime envers sa personne. Pourquoi serait-elle inquiète pour cet être qu'elle considère ridicule ? Pourquoi souhaite-t-elle retenir ce fils auquel elle est si peu attachée ? Il semble que nous trouvons là une thématique récurrente dans les contes russes, Kolobok par exemple, où l'on invite les parents à savoir lâcher leurs enfants, à leur accorder leur autonomie plutôt que d'être des parents possessifs, qui préfèrent garder les enfants sous

leur aile afin de les protéger. Aimer, c'est faire confiance, c'est accorder une puissance d'être, tandis que « protéger », c'est être possessif, c'est refuser d'accorder à l'enfant le droit de grandir et d'exister. Nous trouvons là une critique explicite de ces parents pour qui aimer est synonyme de s'inquiéter ou de protéger. La crainte parasite l'amour, si elle ne l'annihile pas. Car aimer est synonyme de confiance et d'autonomie. Ainsi, pour ces parents abusifs, lorsque l'enfant « faible » n'est plus protégé, il n'est plus « notre » enfant, puisqu'il n'est plus un enfant. Dès lors les parents ne sont plus des parents : ils sont dépossédés de leur être. Sans s'en apercevoir, tout comme Saturne ou les parents de Kolobok, ils souhaitent dévorer leurs propres enfants. En vérité, c'est la mère qui est le réel danger pour son fils : elle l'empêche de grandir. C'est pour cela qu'elle laisse partir les enfants qu'elle aime et retient celui qu'elle n'aime pas. Situation paradoxale qui devrait faire réfléchir bien des parents.

D'une autre manière, sa relation aux différents fils montre l'ambiguïté de la mère vis-à-vis des enfants, mélange d'ambition et de crainte possessive. Ainsi peut-on la critiquer de deux manières : pour son ambition d'un côté, pour son inquiétude de l'autre. Car si elle semble mieux aimer ses deux fils, on peut aussi dire qu'elle attend d'eux quelque chose. Mais enfin quel parent n'est pas dans l'expectative quant à ses enfants ! Il est facile d'oublier que si nous nous reproduisons, si nous avons des enfants, c'est avant tout pour nous-même, pour satisfaire nos propres désirs, nos propres besoins, calmer nos propres angoisses...

Le héros ne sait pas construire le navire volant, mais il y va quand même en faisant confiance à Dieu, aux hommes, au monde. Le dialogue avec le « vieux » est une sorte de mise au jour de cette confiance de l'idiot, proportionnelle à sa « pauvreté » : il ignore, il sait qu'il ignore, il veut néanmoins relever le défi, et comme il sait qu'il ne maîtrise pas les processus et voies internes de la réalité, il fait confiance à « tout » et donc à lui-même. Il ne vit pas au paradis, mais dans le meilleur des mondes possibles, comme le décrit Leibniz. Sa démarche est apparemment absurde, elle met en demeure la raison, en ses limitations. En ce sens, l'idiot a accès à un intellect au-delà de la raison. Il saisit le sens au-delà de l'absurdité, tandis que d'« autres » ne saisissent que le sens dans son évidence, celle de la raison coutumière. Son ignorance et l'acceptation de son ignorance vont de pair avec son amour du monde, aussi naïf soit cet amour dépourvu de raison et de raisons. Cette naïveté peut aussi se nommer confiance, elle est ce qui permet d'agir, ce qui pousse à agir. Le vieux fait confiance au garçon, se dernier lui fait confiance en retour et se fait donc confiance à lui-même. L'action à mener paraît étrange au garçon, mais il obéit quand même. Il s'agit d'un acte de foi, et d'ailleurs il se signe trois fois, signe de foi et de bénédiction. Foi et confiance sont de même nature. Elles relèvent toutes deux du don, de la générosité : on offre sa confiance ou sa foi, on la donne sans attendre de retour, elle n'est pas conditionnée, sans quoi ce ne serait pas la confiance ou la foi.

Dans certaines versions de l'histoire, le garçon rencontre le vieil homme, qui lui ordonne de frapper un seul coup de hache sur un arbre, puis d'aller se coucher. Tandis qu'il dort, le travail s'effectue par lui-même, et au réveil le bateau est entièrement construit. Ce « sommeil », est symbolique, il montre la tranquillité de son âme, car il est pris en charge par la providence. Dans d'autres versions, une « voix l'appelle », montrant l'attention qu'il mérite de la part du divin. Le texte insiste souvent sur ce point de la confiance, en nous disant par exemple « qu'il se mit à l'œuvre sans réfléchir davantage », attitude d'excessive ingénuité, pourrait-on penser. Il est sans doute ainsi de la confiance : comme l'amour, elle ne sait pas calculer, elle ne s'inquiète pas et va de l'avant sans se retourner.

Être et puissance

Platon nous propose l'idée que l'expression première de l'être est la puissance, c'est-à-dire une capacité d'agir sous une forme donnée, correspondant à un être particulier, à une entité spécifique, à une existence donnée. Cette intuition nous semble correspondre assez bien au fonctionnement de cette histoire, où plusieurs personnages existent et se définissent uniquement par rapport à leur puissance spécifique, par rapport à leur pouvoir d'action. D'ailleurs le thème principal de cette histoire n'est autre que celui de la puissance et de l'impuissance. Mais examinons d'abord ces personnages archétypaux que sont les divers passagers du navire volant. Chacun d'entre eux représente des potentialités d'actions, des modalités ou attributs du sujet, d'un sujet, quel qu'il soit. Que sont ces « puissances »?

- *Écouter*. L'homme qui peut entendre loin

Écouter la terre, ce qui se passe ailleurs, entendre ce qui se passe dans le monde entier, cela représente un lien fort entre le sujet et la totalité de l'univers. Si l'on sait entendre, on est complètement présent au monde.

- *Se déplacer*. L'homme qui marche sur une jambe

Le déplacement est une autre forme de contact avec l'univers. Pour cet homme, il est possible de se déplacer partout, instantanément, presque d'être partout à la fois. Il doit même faire un effort pour ne pas aller trop loin.

- *Chasser*. L'homme au fusil

Il s'agit d'une action à distance. Aucun lieu n'est étranger pour cet homme, il peut atteindre immédiatement tout endroit ou tout être sans même se déplacer. Ainsi n'est-il pas intéressé par la proximité, mais uniquement par la distance. Il a le pouvoir d'enlever la vie de très loin.

- *Avaler*. Mange-sans-faim

Ingérer le monde, c'est ce que nous faisons par le biais de la connaissance. Il s'agit de notre capacité d'avoir le monde en soi, de l'absorber, de le digérer. D'autant plus que Mange-sans-faim avale tout naturellement, sans avoir nullement besoin de désir. Il transporte même du pain, dans sa surabondance de biens.

- *Boire*. Boit-sans-soif.

Il a soif, tel l'océan qui reçoit sans fin toutes les rivières, comme s'il les attirait à lui. Réalité mouvante et fluide qui symbolise l'union du tout et de la partie, puisque chaque goutte se perd dans la totalité de l'océan. L'homme qui a soif rechigne à boire le lac qui n'est pour lui pas même une gorgée.

- *La conquête*. L'homme au paquet de bois

Ce qui n'est qu'une buche pour tout un chacun est un combattant pour le conquérant. Il fait feu de tout bois, et rien ne peut l'arrêter puisqu'une armée entière peut surgir à son simple commandement.

- *Le froid*. L'homme à la botte de paille

La paille est normalement symbole de chaleur, elle sert à réchauffer et protéger du froid, mais cette paille « extraordinaire » fait exactement le contraire. Le froid représente l'interruption de la vie, puisque plus rien ne pousse lorsque la neige et le givre font leur œuvre, avant que la nature reprenne son cours.

Ces diverses puissances d'être peuvent être considérées comme des forces primordiales, des facultés de l'existence ou des forces archaïques. Elles représentent par exemple la disparition de l'espace et du temps, qui sont les facteurs limitatifs de l'action. Ainsi peut-on agir sans limite de puissance, de temporalité, de distance. On sort du monde « extérieur » où les choses sont séparées et distinctes, où la réalité est éclatée, pour retrouver l'unité transcendante de la réalité intérieure. L'instantanéité et la puissance de ces diverses actions renvoient à l'indivisibilité de l'être et du monde.

Le bateau qui vole est sans doute le symbole le plus marquant de cette force surnaturelle. Il est doté d'une puissance démesurée, instrument fantastique, qui place l'individu qui le possède au-dessus des autres. Il survole, il a de la hauteur, il s'arrache à la gravitation. On peut comprendre que le tsar, homme ambitieux, en souhaitait la construction. Mais il ne pouvait pas le construire lui-même, sa puissance étant trop médiocre et limitée. A tel point qu'il ne sait pas reconnaître la puissance de celui qui a construit le bateau.

La fabrication d'un tel navire est d'une ambition quelque peu démesurée. Néanmoins, la démesure est aussi positive, car elle représente la puissance infinie. L'aune à partir de laquelle on peut examiner la finitude puisqu'elle la renvoie à sa réalité réduite et réductrice. La proximité, le limité ne sont pas considérés ici recevables ; seul l'infini est digne d'intérêt.

Les différentes puissances qui sont mentionnées dans cette histoire peuvent toutes être prises sous une forme négative : celui qui écoute tout est trop curieux, celui qui marche vite est pressé, le chasseur est un destructeur, celui qui a faim est un glouton qui n'est jamais satisfait, celui qui boit ne sait plus s'arrêter, le combattant représente la violence, le froid incarne la mort. Néanmoins, ces différentes forces négatives semblent ici être convoquées comme des forces positives puisqu'elles peuvent agir. Comme nous le verrons plus tard, il s'agit là d'une vision paradoxale dont on peut rendre compte en disant que tout ce qui est ne peut être que bien, que toute puissance ne peut être que l'affirmation de l'être. Ces puissances sont autant de forces archaïques que l'on verrait bien dans une mythologie primitive, représentée par des dieux ou des démons.

Complaisance et faiblesse

On nous présente le tsar à table en train de se restaurer, installé dans la complaisance et la satisfaction. Il aperçoit un navire volant conformément à l'ordre qu'il avait donné à tout le royaume. On pourrait penser qu'il serait étonné ou heureux de voir un tel défi relevé et qu'il se précipiterait pour féliciter ceux réussissant un tel exploit ; **il avait** même promis d'accorder sa fille à celui qui relèverait ce défi, montrant l'intérêt qu'il portait à ce projet. Mais il envoie un serviteur qui, fidèle à la vision du monde de son maître, ne voit là rien de bien intéressant, sinon quelques moujiks : des gens non éduqués, grossiers, rustres. Au lieu de se réjouir de l'exploit, le tsar cherche donc à se débarrasser de son auteur, dont l'identité ne convient pas à ses préjugés. Pour ce faire, il lance des défis impossibles qui relèvent du miracle plutôt que de l'exploit. « L'eau de guérison et de vie » qui doit protéger de la

maladie et de la mort représente bien ce que l'on peut demander aux « puissances d'être » incarnées par les passagers du bateau volant. Les divers défis qui seront lancés seront du même acabit, et chacun d'entre eux ne posera aucun problème à cet équipage « exceptionnel ». Ils finissent même par se fâcher, et l'idiote menace de faire la guerre au tsar s'il ne respecte pas ses promesses. Cet homme superficiel et méprisant finit par comprendre uniquement parce qu'il prend peur lorsqu'il s'aperçoit qu'il a affaire à plus fort que lui. Il se résigne alors à tenir sa promesse et ses engagements, à contrecœur. Mais comme toujours dans ce genre d'histoire, sont mis en scène des bouleversements de situation et d'identité (telle la grenouille qui devient prince), ainsi « l'idiote se para et devint beau à ne point pouvoir le décrire ». Il faut croire, morale habituelle des contes, que sa véritable nature devient enfin évidente. Seul un idiot peut être suffisamment intelligent, c'est-à-dire suffisamment généreux et confiant, pour accomplir ce qu'il a accompli. Mais pour se rendre compte de cela, le tsar qui représente l'ordre établi, la superficialité et la complaisance, doit subir un choc et se rendre compte de l'inanité de sa position, la superficialité de sa manière de penser.

Il faut imaginer qu'à l'instar de la mère ou du tsar, nous sommes pris dans nos propres préjugés, engoncés dans une matrice hiérarchique où la réussite et la faillite relèvent de l'évidence. Il nous faut apprendre, à nos propres dépens, en dépit de nous-même, qu'il n'en est pas ainsi. Il nous faut comprendre que la valeur n'est pas déterminée selon les évidences de la société, mais par d'autres réalités qui peuvent paraître pour le moins surprenantes. Déjà, il s'agit de savoir donner, plutôt que de calculer et de posséder. Il s'agit aussi de ne pas se fier à nos impressions immédiates, mais à savoir regarder au-delà ou en deçà des apparences, en se méfiant de ce qui nous attire et de ce qui nous révolte. Nous faisons trop souvent confiance à notre propre subjectivité, que nous croyons nôtre, surement sans nous rendre compte qu'elle est identique à la perception de l'opinion commune.

La folie critique souvent le pouvoir établi, tel que le gouvernement ou toute autorité, directement ou non. Ainsi, dans cette histoire, même si le héros prétend accomplir la volonté du tsar, il accomplit son destin en confrontant ce que représente le tsar. En raison des actions du « idiot », le souverain a été forcé d'affronter une situation indésirable et de faire face à une réalité qui ne lui convenait pas tellement. Nous pouvons observer dans différentes histoires que le roi et le fou sont souvent liés, même si d'une manière antagoniste, dans ce qui peut être décrit comme une relation dialectique, souvent constituée de confrontation et de réconciliation. Cela implique une transformation des différents personnages, des « partenaires » de cette relation. Par exemple, la conversion de l'idiote quand il devient lui-même le tsar, détrônant son prédécesseur : il devient « beau, raisonnable et vif d'esprit ». Ou la conversion du tsar, qui maintenant « aime » l'idiote, dépassant ses propres préjugés, acceptant de partager son pouvoir avec un moujik.

Le pouvoir établi et formel s'effondre, obligé de s'incliner devant le pouvoir naturel, plus primordial. Cet archétype doit être interprété comme une tension au sein de chacun de nous, entre un mode d'existence conventionnel et établi, confronté à une impulsion plus rationnelle ou archaïque, considérée comme plus légitime. Ainsi, la légalité est confrontée à la légitimité. La légalité se réfère aux lois telles qu'elles sont établies, avec leur dimension arbitraire, lorsque la légitimité fait référence à certains principes d'ordre supérieur, tels que la moralité ou le droit naturel.

L'idiotie et la folie

L'« idiot » ou le « fou » est un personnage récurrent dans la littérature russe. Il a été représenté dans le célèbre « Idiot » de Dostoïevski, on le rencontre dans des textes de Gogol, mais nous le retrouvons déjà dans de nombreux contes russes traditionnels, par exemple dans le personnage nommé « Ivan Dourak ». Mentionnons que l'équivalent du héros « anonyme » de la présente histoire se retrouve dans de nombreuses skaskas, telles que « Ivan Dourak », « Sivka-Bourka », « Comment Ivan Dourak gardait la porte », etc. Son nom signifie « Jean l'idiot », et ces histoires contiennent toujours la même thématique de l'idiot intelligent, naïf et « protégé ». À l'origine, le mot « dourak » signifie fou, insensé, dans un sens scandaleux, une connotation plutôt négative et violente, décrite comme une force impétueuse. En d'autres termes, c'est une irrationalité difficile à maîtriser, tout en étant en même temps l'expression très naturelle du soi, cette dimension de la psyché où la raison joue très peu. La magie y joue un rôle important, qui fonctionne à la fois dans le personnage et dans son entourage. Bien que dans de nombreux récits l'« idiot » soit habituellement celui qui se révèle être le plus intelligent de tous les personnages, sa « victoire » ne dépend pas de lui seul, elle provient généralement de forces supérieures : la volonté de Dieu, l'aide des passants, les circonstances fortuites, l'intervention de la providence ou d'animaux qui représentent une force archaïque.

Il semble que les choses se produisent par elles-mêmes une fois que l'« idiot » décide d'agir. Il s'appuie sur une sorte de fatalité, appelée « avosj » - une manière très courante d'agir en Russie, motivation ou explication - qui indique un mélange d'espoir, de fatalisme, d'impuissance et de vœu pieux, s'appuyant sur une sorte de chance qui, bien sûr, n'exclut pas la possibilité d'une malchance. Elle est souvent exprimée avec un « peut-être », qui porte une connotation de confiance, de peur et d'incertitude à la fois. Voici donc la force et la faiblesse de l'idiot : parce qu'il fait confiance au monde, il est capable d'accomplir des choses que les autres ne peuvent pas réaliser. Il ne calcule pas, il ne peut pas calculer, il ne s'inquiète donc pas du résultat et ne considère rien d'impossible. Son âme est tranquille : sans avoir besoin de contrôler, il peut s'endormir et laisser le monde s'occuper de ses dilemmes.

Comme on peut l'observer dans de nombreux contes, « les forces puissantes » sont généralement du côté de l'idiot. « Les idiots ont de la chance », dit le proverbe. On peut se demander si c'est la générosité et l'ouverture de l'idiot qui lui donnent un tel crédit, ou plutôt une légitime compensation de la justice immanente qui contrebalance sa pauvreté et ses besoins. De plus, nous pouvons penser à la célèbre phrase de l'évangile qui annonce : « Heureux les simples d'esprit, car leur est acquis le royaume des cieux ». Bien que l'on puisse penser à ce problème tant du point de vue de la réparation que de la récompense.

La « facilité » avec laquelle l'« idiot » accomplit des choses incroyables peut être très irritable pour les autres, probablement à cause de leurs propres calculs, à cause de leurs obsessions. Ils éprouvent du ressentiment : ils n'obtiennent pas ce qu'ils pensent mériter. Ils sont submergés par un fort désir de possession, mus par l'ambition, l'échec leur est insupportable. L'envie est très présente. De son côté, l'idiot n'est mu ni par une forte passion, ni par un sordide calcul. Les choses viennent à lui par intuition, son raisonnement est primitif, ses actions sont gratuites et peu coûteuses. On rencontre ce même cas de figure chez le prince Mishkin, le fameux « idiot » de Dostoïevski : sa naïveté et sa générosité provoquent colère et violence dans son entourage. Dans le monde « paranoïaque » où il vit, l'aristocratie, son absence de calcul est considérée comme une preuve de calculs encore plus

conséquents : il est constamment soupçonné d'avoir inventé un complot, car cette « ingénuité » et cette attitude « sans prétention » sont considérées totalement anormales. Du même coup, de manière contradictoire, il est réputé « peu sophistiqué », qualifié « d'idiot sans ambitions ». Son ouverture et sa simplicité sont les raisons « évidentes » de douter de ses bonnes intentions : dans une société remplie de complots et d'intrigues, quelqu'un dépourvu de prétentions peut à la fois être un imbécile heureux et un complotteur insidieux, en soi un paradoxe ironique. Et, puisqu'il obtient souvent facilement ce que les autres veulent désespérément - la reconnaissance, l'amour, l'argent ou le respect -, les gens sont enclins à penser qu'ils ont négligé le machiavélisme caché derrière un masque innocent.

Un idiot a souvent la fonction de montrer une « autre manière » d'être, en rompant le schéma commun, en allant contre les lois établies, voire contre la raison elle-même. Dans différents contes, Ivan le fou nourrit sa propre ombre, met des chapeaux sur les pots afin qu'ils n'attrapent pas froid, arrache les yeux des moutons pour qu'ils ne s'enfuient pas, attend qu'une table se mette à courir, etc. Il applique ses connaissances étranges à des situations où, selon le bon sens, ses attentes ne peuvent pas fonctionner ou semblent ridicules. Mais, bien sûr, par le moyen d'un principe magique, cela opère quand même. Il peut agir de manière scandaleuse et, grâce à ses excès, il fait douter les autres : par exemple, il pleure aux mariages et rit aux funérailles. Il peut être considéré comme un bouffon, le personnage qui pense l'impensable, dit l'indicible, ridiculisant ainsi les habitudes, les limites et les peurs habituelles. Bien qu'il ne prétende guère enseigner de quelconque sagesse, ses actions libres et sans objet sont remplies de profondeur, même si, comme un enfant, il est inconscient et ne sait pas ce qu'engendreront ses actions. Les autres, les prisonniers de leurs coutumes et des schémas habituels, ne peuvent que se moquer de l'idiot, être étonnés ou en colère, choqués par ses diverses réalisations. La violation du bon sens ou des règles de la logique n'est pas un problème pour l'idiot, et c'est précisément ce qui lui permet d'accomplir des choses que les autres n'imagineraient même pas.

L'idiot est quelqu'un qui n'a souvent pas de lien étroit avec ses racines, familiales ou autres : il se promène dans le monde, il a souvent des parents qui ne l'aiment pas. Il est un nomade, un aventurier, sans feu ni lieu. Dans l'histoire actuelle, sa famille le rejette, il souhaite partir. Bien qu'il soit difficile de déterminer la cause initiale : une liberté intérieure qui conduit au rejet de l'extérieur, ou un rejet extérieur qui prépare le terrain pour son détachement. De toute façon, il existe un rapport certain entre le personnage et son entourage. Généralement, il part aussi facilement et librement qu'il agit. Facilement satisfait, heureux avec peu, il est toujours prêt à essayer n'importe quoi, car il n'a pas grand chose à perdre : ni d'un point de vue matériel, ni d'un point de vue relationnel ou psychologique. Parce qu'il est stupide, il est autonome. Être abandonné des autres diminue le niveau des attentes : il ne dépend pas de leur reconnaissance ou de leur gratitude. Curieusement, il est prêt à tout donner et ne s'attend à rien en retour. A l'instar de personnages tels que Yersh, il peut être considéré comme un « laissé pour compte », mais il est un « délaissé » naïf ou aimant, car il est disposé à accepter et à étreindre tout ce qui passe sur son chemin. Yersh, de l'autre côté, est un solitaire combattif, qui veut trouver sa place, survivre et être accepté.

Historiquement, les fous sont ceux qui critiquent et renversent les us et les coutumes, rejetant le raisonnable et, par conséquent, ils sont considérés comme ayant accès à des couches plus profondes du réel, perçus comme des êtres plus authentiques, ayant accès aux « puissances supérieures ». La raison peut ainsi être pensée comme une limite psychologique, synonyme de pragmatisme, de calculs mesquins et d'absence de spiritualité.

Elle stimule la fierté et révèle notre arrogance : une fois que nous savons, il devient difficile d'abandonner la connaissance, le pouvoir, et de redevenir ignorant. L'innocence est perdue par l'apprentissage. La Bible nous parle d'Adam et Ève jetés hors du paradis terrestre à cause d'un orgueilleux désir de savoir, au lieu de demeurer les enfants innocents de Dieu. Celui qui est empoisonné par la connaissance et la raison cesse de « voir ». La rationalité devient ainsi un obstacle, plutôt qu'un moyen de sagesse. Dans leur désir d'acquérir cette « sagesse divine », certains personnages essayaient de reproduire explicitement un tel comportement. Aux 15^e et 16^e siècles, en Russie, existaient les « yurodivuy » : « fous de Dieu » ou « sages ». Ils marchaient pieds nus, mendiant et vivant dans la rue, « fous par amour du Christ ». Ils furent traités avec une certaine admiration et respect. Ils étaient censés être sous la protection de Dieu. Cela nous rappelle aussi d'une certaine manière François d'Assise, prêchant aux oiseaux, qui apparemment l'écoutaient. Être un « idiot » semble permettre l'abandon des principes et logiques habituels, en s'abandonnant aux puissances qui transcendent les limites de l'évidence.

8 / Le dragon et le tzigane

Sommes-nous maître de notre destin ?

Il y a bien longtemps, se trouvait un village au-dessus duquel un dragon volait fréquemment. Il dévorait les gens. En fin de compte, il ne resta au total qu'un seul paysan.

Un beau jour, à la tombée du soir, un Tsigane arriva au village. Or où qu'il se rende, il ne trouvait nulle part âme qui vive. Finalement, entrant dans la dernière isba, il aperçut le dernier paysan qui pleurait, tout seul.

- Bonjour, brave homme !

- Que fais-tu ici, Gitan ? En as-tu assez de la vie ?

- Que se passe-t-il dans ce village ?

- Tu ne sais pas qu'un dragon vole par ici chaque jour, et qu'il dévore les gens les uns après les autres ? Il a déjà mangé tout le monde, sauf moi, mais demain c'est mon tour ! Et pour toi, ce n'est pas beaucoup mieux car, à chaque fois, il en mange deux !

- Bah ! Et s'il s'étranglait ? Allez, je passerai la nuit avec toi et demain nous verrons qui est ce dragon !

La nuit passa. Soudain, dans la matinée, une forte tempête éclata, l'isba en fut secouée et, dans les airs, apparut le dragon.

- Ah ah ! jubilait-il. Voici un supplément pour mon petit déjeuner ! Je n'avais plus qu'une créature et, à mon retour, j'en trouve deux !

- Parce que tu penses que tu vas me manger ? Rétorqua le Tsigane.

- Oui, je vais te manger.

- Tu mens, adorateur du diable. Car, tu vas t'étrangler !

- Ah bon ! Serais-tu plus fort que moi ?

- Pour sûr ! En douterais-tu ?

- Très bien, faisons un essai et voyons lequel des deux est le plus fort !

- Allons-y !

Le dragon ramassa une énorme meule :

- Cette pierre, tu la vois ? Eh bien, d'une main, je vais l'écraser !

- Parfait, je ne te lâche pas des yeux !

Le dragon plaça la pierre dans sa paume et l'écrasa tant et si bien qu'il en sortit du sable et des étincelles.

- Joli ! Dit le gitan. Mais es-tu capable de presser une pierre pour que l'eau en coule ? Non ? Eh bien, regarde-moi !

Sur la table, se trouvait un pavé de fromage blanc. Le Tsigane le saisit, commença à le presser, et le petit-lait en sortit.

- Alors, tu as vu ? Lequel d'entre nous est le plus fort, selon toi ?

- On doit admettre que ta prise est plus puissante que la mienne. Mais essayons de voir lequel d'entre nous siffle le mieux.

- Allez, vas-y !

Quand le dragon se mit à siffler, toutes les feuilles tombèrent des arbres.

- Tu siffles bien, mon ami, mais pas aussi bien que moi ! dit le gitan. Seulement, tu vas devoir bien fermer les yeux, parce que quand je vais m'y mettre, ils vont jaillir de ton crâne !

Le dragon le crut et il couvrit ses yeux d'une écharpe.

- Allez, siffle !

Le Tsigane saisit une masse et commença à frapper le dragon sur la tête.

L'autre s'écria :

- Assez, assez, Gitan ! Ne siffle plus ! Ça suffit ! Tu m'as presque exorbité !

- Comme tu veux. Mais, je peux recommencer, sans problème !

- Non non ! Je n'ai plus rien à dire. Faisons plutôt la paix. Sois mon frère aîné, et je serai ton cadet !

- Qu'il en soit ainsi !

- Eh bien, frère, dit le dragon, va dans la steppe. Un troupeau de bœufs y paît. Choisis le plus gras, prends-le par la queue et ramène-le, ainsi nous aurons notre déjeuner !

Que pouvait faire le Tzigane !

Aussi s'en alla-t-il dans la steppe, où il aperçut un grand troupeau de bœufs. Là-dessus, il se met à les attraper, les attachant par la queue, l'un à l'autre.

Fatigué d'attendre, le dragon perd patience et s'en fut vérifier ce qui se passait.

- Ça t'en prend du temps !

- Attends ! J'en ai déjà attaché ensemble cinquante, et je les rassemblerai tous, de sorte que nous aurons assez à manger pour tout le mois !

- Quelle idée ! Nous n'allons pas passer notre vie ici ! Un seul suffira !

Et attrapant le bœuf le plus gras par la queue, le dragon le déchiqueta d'un seul geste, chargea la masse de viande sur ses épaules et rentra chez lui.

- Mais frère, tous ces bœufs que j'ai attachés, les laissons-nous ici ?

- Bien sûr !

Une fois rentrés, ils remplirent deux chaudrons avec toute la viande. Cependant, il n'y avait pas assez d'eau.

- Tiens, prends cette peau de bœuf, dit le dragon au Tsigane, remplis-la d'eau et ramène-la, pour que nous préparions le repas.

Le gitan prit la peau. Il avait la plus grande difficulté du monde à la traîner jusqu'au puits, et pourtant elle était vide. En arrivant au puits, il commença à creuser une tranchée. Fatigué d'attendre, le dragon arriva en courant.

- Que fais-tu, frère ?

- Tu vois, je creuse la terre pour apporter l'eau directement à la maison.

- Quelle idée ! Sais-tu combien de temps tout cela prendra ?

Le dragon descendit la peau de bœuf dans le puits, la remplit d'eau et la ramena à la maison.

- Hé, frère ! dit-il au Tsigane, va dans la forêt, trouve un chêne mort et ramène-le, afin que nous puissions allumer un feu.

Le Tsigane alla dans la forêt, où il chercha des lianes pour en faire une corde. Il en tressa une, longue, longue, et commença à encercler plusieurs chênes. Impatienté, le dragon se précipita dans la forêt.

- Qu'est-ce qui te prend ?

- Je veux attacher douze chênes avec cette corde et les déraciner tous ensemble afin que nous ayons assez de bois pour longtemps !

- Oh, qu'est-ce qu'il est têtue ! S'écria le dragon, qui arracha le plus gros chêne et le traîna à l'isba.

Jouant la comédie, le Tzigane restait assis silencieusement dans un coin de la maison, comme s'il boudait. Une fois que la viande fut cuite, le dragon l'appela pour manger, mais il répondit :

- Non, je ne veux pas manger, laisse-moi tranquille !

Quand le dragon eut fini le bœuf et l'eau contenue dans la peau, il interrogea le tzigane :

- Dis-moi, pourquoi es-tu en colère ?

- Parce que, quoi que je fasse, ce n'est jamais assez bien. Tu n'es jamais content !

- Allez, ne te fâche pas ! Faisons la paix !

- Si tu veux faire la paix, viens chez moi !

- D'accord ! Allons-y !

Rapidement, le dragon trouva un carrosse, attela trois magnifiques chevaux, et ensemble ils partirent pour le campement du Tzigane. Quand ils virent leur père, les petits gitans à moitié nus coururent à sa rencontre en criant très fort :

- Papa arrive, et il apporte un dragon !

A ces mots, le dragon s'effraya :

- Qui sont-ils ?

- Mes enfants ! Ils doivent avoir faim ! Assurez-vous qu'ils ne vous attaquent pas !

Le dragon sauta immédiatement hors de la voiture et s'enfuit sans dire un mot.

Le Tzigane vendit la voiture et les chevaux, et continua à vivre sa vie insouciant.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi le tzigane décide-t-il de rester avec le paysan ?
- Pourquoi le paysan ne fuit-il pas ?
- Le tzigane est-il plus fort que le dragon ?
- Pourquoi le dragon relève-t-il le défi lancé par le tzigane ?
- Pourquoi le dragon veut-il être « le frère cadet » du tzigane ?
- Le tzigane est-il un être immoral ?
- Que représente le tzigane dans cette histoire ?
- Quelle stratégie utilise le tzigane ?
- Pourquoi le dragon préfère-t-il se réconcilier avec le tzigane ?
- Pourquoi le tzigane invite-t-il le dragon chez lui ?
- Le tzigane est-il téméraire ?
- Que représente la figure du dragon ?

Réflexion

- Réagissons-nous tous également devant le malheur ?
- Faut-il toujours réfléchir avant d'agir ?
- Sommes-nous maître de notre destin ?
- La providence existe-t-elle ?
- La manipulation est-elle une bonne chose ?
- L'impatience est-elle une faiblesse ?
- Quelles différences principales trouve-t-on entre le nomade et le sédentaire ?
- Pourquoi inventons-nous des créatures allégoriques ou symboliques ?
- Le bluff est-il une bonne stratégie ?
- Est-il plus prudent de s'allier aux puissants ?
- Pourquoi dit-on que plus un mensonge est gros plus il est crédible ?
- Pourquoi les enfants font-ils parfois peur aux adultes ?

ANALYSE

Le dragon

Le dragon est un personnage récurrent, qui apparaît dans de nombreuses histoires, créature mythique par excellence. Être gigantesque, aux pouvoirs extraordinaires, il symbolise toujours une grande force. Le dragon est une figure mythologique très ancienne, puisque ses plus anciennes traces remontent à 6000 ans, en Chine. On le rencontre comme un symbole de vie ou de puissance, comme un protecteur de certains lieux, choses ou personnes, ou comme un être magique et maléfique, qu'il s'agit pour les héros, les saints ou les dieux de combattre afin de rétablir l'ordre du monde ou le bien. L'exemple du dragon que combat Saint Georges en est l'exemple le plus connu. Symbole archaïque, il est souvent lié à des forces naturelles ou chtoniennes, terriennes ou souterraines. Son nom trouve son origine dans le fait de « voir », aussi joue-t-il souvent le rôle d'un gardien ou d'un protecteur. Lorsque les dragons ne sont pas considérés dangereux ou hostiles, ils peuvent être puissants et vénérés : ils représentent parfois le pouvoir en place, comme en Chine. Sa nature elle-même est paradoxale : être rampant et volant, symbole de terre et de feu, selon les cultures représentant le bien ou le mal, bien que dans le contexte des cultures chrétiennes, il soit connoté plutôt négativement.

Dans la culture russe, Zmey Gorynich est le dragon le plus célèbre, représenté dans les contes, une créature effrayante de trois à douze têtes. (Dans la culture russe, le dragon le plus célèbre qui est représenté dans les contes, est Zmey Gorynich, une créature effrayante de trois à douze têtes.) Il est violent et, dans de nombreux cas, il ne peut pas être combattu par la force mais par des astuces. Il est cruel et brutal, il est seulement intéressé à tuer son adversaire, et comme c'est un être stupide, il n'a aucun doute sur sa propre force. Bien que, comme on le remarque par son nom qui contient un patronyme (Gorynich : fils de Goryn), selon la tradition russe cela indique un certain respect pour cette créature, et pour ses pouvoirs. Son nom indique aussi qu'il vit dans les montagnes, considérées comme les portes de l'« autre monde ». Sa fonction est d'être le protecteur du royaume des morts. Le combattre signifie donc accepter le défi ultime, passer d'une étape à l'autre, comme une forme d'initiation, pour passer de l'innocence à la maturité, comme il est souvent requis en traversant le « Pont Kalinov » où le dragon tient la garde.

Dans la présente histoire, comme souvent en Occident, il représente plutôt une force brute, il est une bête primitive, archaïque et malfaisante. Lorsqu'il se manifeste, il déclenche une tempête, les murs tremblent, ainsi que les cœurs. Il est puissant, terrorisant, destructeur, et pire encore, anthropophage : il réduit l'être humain à l'état de gibier ou de viande. L'histoire nous raconte que le dragon dévorait un à un les gens du village, à tel point qu'il ne restait plus qu'un seul paysan, fataliste et désespéré. Ce dragon, « suppôt de Satan » comme le nomme le tzigane, est le maître incontestable des lieux : il est sûr de lui-même, il dévore tous ceux qui passent par là. Le fait qu'il ne reste pratiquement plus personne nous indique à la fois la brutalité et la bêtise du dragon en question. Il ne peut que détruire, à tel point qu'il ne lui restera plus rien. Mais il est tellement veule qu'il ne saurait penser à la pérennité de son fonctionnement : tel un enfant, il ne pense qu'à l'immédiat, au désir qui l'anime, à ses envies. Il ne raisonne guère, comme nous le verrons au cours de l'histoire. D'autant plus que nul n'a réussi jusque-là à s'opposer à sa force terrorisante et destructrice. Aussi considère-t-il tous les hommes comme de simples objets destinés à satisfaire ses

besoins. Sans doute est-ce en cela que le dragon symbolise le mal : l'incapacité à se mettre à la place d'autrui. Complètement dépourvu d'empathie, totalement centré sur lui-même, inconscient des conséquences de ses actes, indifférent à tout ce qui n'est pas lui-même, là se trouve certainement la caractéristique première d'un être malfaisant. Egocentrique, il est fier de ses pouvoirs, qu'il aime montrer. Il est très infantile, de par son impulsivité, son narcissisme et sa crédulité. Tel un petit garçon, il casse des pierres, il siffle, avant de boire et de manger. Il est très impatient, et c'est de cette impatience dont jouera le tzigane pour manipuler le dragon. Impulsif, il accepte d'ailleurs immédiatement le défi lancé par le tzigane : il ne doute pas qu'il va gagner. Il se presse, et de ce fait ne peut pas penser, comme nous en avertit Descartes, qui critique le fait de se précipiter comme obstacle à la réflexion. Sa naïveté et son empressement sont les faiblesses de sa force, les raisons de sa perte.

On sent l'animal plutôt seul, et il nous quelque peu pitié lorsqu'il propose au tzigane de devenir son frère cadet. Il cherche à lui plaire et s'alarme à l'idée que son « grand frère » soit fâché contre lui. Finalement, il est très craintif, puisqu'on le voit s'enfuir à l'idée que les enfants du tzigane pourraient vouloir le dévorer. On peut conclure de cette nature simultanément effrayante et ridicule, que le dragon effraie ceux qui veulent bien se laisser effrayer, à l'instar du villageois de l'histoire. Comme souvent avec les forces du mal, leur principal allié se trouve dans le crédit que leur accorde l'opinion commune, dans l'acceptation de leur pouvoir malfaisant. Seuls les héros, les purs et les braves, les mettent en échec, car ils peuvent entrevoir leur réalité et leur fragilité, au-delà de ces apparences effrayantes.

Précisons que le dragon de cette histoire est plus sensible et plus fragile que dans ses représentations habituelles. Il a des préoccupations humaines, comme le désir de reconnaissance, la peur de l'échec et le désir d'être aimé. Il est très émotif pour une créature de pure force brutale, sa représentation habituelle. Mais le mode est ici celui de l'humour.

Victime

Le paysan est avant tout une victime. Son rôle est nécessaire pour donner sens tant au dragon qu'au tzigane. Passif et résigné, il constitue l'enjeu des deux forces en présence. Il apparaît au début de l'histoire, puis disparaît, car il n'a plus de fonction active dans ce combat des puissants. Il n'est là que pour la mise en scène, pour marquer le drame qui se joue dans les forces en présence. Néanmoins, il est important, afin de nous montrer ce que produit le mal, mais aussi ce qui permet ce mal ou le facilite. Déjà, il est seul, il n'y a plus personne d'autre au village, tous ont été mangés. Cette solitude symbolise le repli sur soi, le sentiment d'abandon qui caractérise la victime impuissante. Corrélat de cette solitude, le sentiment de tristesse qui l'envahit, car son destin funeste est maintenant tracé : il pleure sur son sort. Il se passera pour lui ce qui s'est passé pour les autres : nul n'échappe au malin, au mal, qui nous dévore entièrement, en particulier lorsque l'on déclare forfait. Il internalise à tel point ce mal, comme bien des victimes, qu'il s'en fait le porte-parole. Aussi lorsqu'il reçoit le tzigane, il recourt au sarcasme : « Il faut croire que tu en as assez de la vie. » Rappelons que le sarcasme, chargé, contrairement à l'ironie, plus libre et plus légère, est un signe d'amertume, de ressentiment. Si l'ironie est destinée à faire rire l'interlocuteur, le sarcasme se veut déplaisant, il moque l'interlocuteur sans se soucier de lui : il n'est plus question de gaieté partagée. Le sarcasme, plus appuyé, contient une touche plus ou moins dense de méchanceté. Il veut railler, il est acerbe, mordant, le ton est plus lourd que dans l'ironie. Le sarcasme exprime l'impuissance, l'ironie au contraire invite à mieux penser. Dans

cette remarque déplaisante, on croirait presque que le paysan en veut au tzigane. C'est là le syndrome typique de la victime, qui en veut à tout le monde, et surtout à lui-même, pour son incapacité à changer l'ordre des choses. Il en veut à tous pour sa douleur et sa fatalité. Un fataliste qui hait ou redoute sa propre fatalité. Il ne sait ni la combattre, ni l'accepter ou l'aimer. Très symboliquement, il est le dernier des habitants du village, son être contient donc tout le poids et l'absurdité du monde. Il ne peut certainement pas envisager ce qui va se passer, il ne peut ne serait-ce qu'entrevoir la possibilité que ce tzigane, nouvel arrivant dans le drame, représente sa planche de salut. L'espoir n'est plus de mise, il concède au dragon les pleins pouvoirs et une totale souveraineté. Victime consentante, il souffre de cette pathologie connue comme le syndrome de Stockholm, où la victime finit par s'identifier au bourreau : elle devient son allié de fait, tout en le redoutant. La victime accorde au bourreau un tel pouvoir à travers la faillite de son propre pouvoir : elle le pense tout-puissant et de ce fait le rend tout-puissant.

Le dépassement de soi

L'irruption du tzigane dans la narration introduit une note fort à contrepied du contexte, jusque-là très dramatique. Un village désertique, qui respire la mort et la désolation. Ce personnage est en décalage par rapport à la situation actuelle : une relation irréversible, figée, établie entre un bourreau et une victime, qui forment un couple implacable. Sa remarque initiale, à peine arrivé au village, dénote la différence de mentalité entre lui et le paysan : « Et s'il s'étranglait », dit-il, en parlant du dragon. Drôlerie bouffonne, macabre et grotesque, puisqu'il s'agit pour le terrible animal de mourir en mangeant sa victime. Il se rit de la situation, il l'articule de manière dérisoire. Le tzigane se démarque par le fait qu'il refuse le drame : bien qu'il reconnaisse le fait que le dragon mange les hommes - et peut-être le craint-il - il n'accepte pas pour autant qu'il en découle une sorte de loi immuable : contrairement au villageois, il n'est pas une victime, et refuse d'en être une. C'est en cela qu'il est un étranger. N'oublions pas que le tzigane est justement cet être qui ne respecte pas les conventions sociales : il n'habite pas le lieu, il n'appartient pas à la communauté, il établit ses propres codes, c'est ce qui lui accorde une liberté à laquelle n'a pas accès le villageois. C'est en cela qu'il n'est pas une victime, contrairement à ceux qui acceptent les normes, les règles établies. On peut penser ici au surhomme de Nietzsche, qui s'oppose au « dernier homme ». Ce dernier ne connaît que ses désirs immédiats, il est impulsif et craintif, il se cache derrière les règles, tandis que le premier est libre : il représente la vie en ce qu'elle a de plus libre, de plus dru et de plus puissant. Sa tâche est la transfiguration de l'existence. Il invite l'homme à une métamorphose, à l'extraordinaire, de manière autonome, par ses propres moyens. Pour cela, il s'agit de ne pas s'effrayer de sa propre finitude, afin de s'en libérer. Le tzigane est libre en échappant à l'existence considérée comme une routine, comme une habitude, comme une obligation, comme une série de règles codifiées, comme une crainte de la finitude. En un sens, il n'est pas plus fort qu'un autre, il ne possède pas de pouvoirs particuliers, mais il se moque du danger, sans pour autant l'ignorer. Il sait jouer, aussi défie-t-il la fatalité. Pour comble de l'ironie, il effraiera même le dragon grâce à ses enfants. Ces derniers symbolisent justement la gratuité, l'ingénuité, l'absence de calculs et crainte, car ces ratiocinations enferment l'âme humaine dans d'impuissantes spéculations, dans des inquiétudes oiseuses. C'est le pari de l'inconscience, celui d'une vie authentique. On peut aussi penser au dépassement de l'homme chez Nietzsche, à travers trois étapes : le

chameau, le lion et l'enfant. Le chameau est chargé des responsabilités et des obligations. Le lion se bat contre elles, il se fâche, il est encore dans la réaction. Mais l'enfant, dans sa nouveauté, émerge à la vie sans se soucier d'une « réalité » écrasante et déjà établie. A ce sujet, il nous faut mentionner le rôle des enfants dans la conclusion de cette histoire, car ce sont eux, ces petits êtres décrits comme naïfs, à « demi-nus et criants à tue-tête », qui vont définitivement effrayer le dragon. Touche ironique, qui montre que ce dragon, comme souvent ce qui suscite l'effroi, est un tigre en papier, qui n'effraie que ceux qui le veulent bien. L'esprit de légèreté l'emporte sur l'esprit de sérieux : le premier est libre, le second est impuissant.

Ainsi le tzigane, ce paria, rejeté en général par la bonne société pour son absence de principes, représente dans cette histoire le « bien » ; il est le seul qui peut combattre le dragon, justement parce qu'il est dépourvu de principes, il est l'intelligence même. Le dragon aussi rejette tout principe a priori, en cela il est le « frère » du tzigane, comme l'histoire nous l'indique. Mais ce sont de faux frères, de faux jumeaux. L'un ne fait que suivre ses plus bas instincts, l'autre réfléchit, tout en finesse, justement parce qu'il est le plus faible des deux. Rien de pire que la force alliée à la bêtise !

Le jeu

Comme Ulysse dans *l'Illiade et l'Odyssée*, le tzigane est doté d'une forme d'intelligence rusée, que les grecs appelaient « métis ». C'est une sagesse d'action, réfléchie, pratique et stratégique, maligne, d'où provient le surnom du héros : « Ulysse aux mille tours ». La parole en est un ingrédient essentiel : il s'agit d'être éloquent et rusé. Cette attitude consiste à s'adapter aux situations pour les exploiter, à savoir tirer profit des circonstances. La curiosité, l'habileté, la duplicité, sont les qualités de tels personnages, ils sont endurants et prêts à toutes les comédies, à tous les stratagèmes. A tel point qu'on peut leur attribuer une certaine faiblesse sur le plan de l'éthique – le mensonge et la fourberie - tout en leur accordant un statut d'homme accompli, de héros, car ils agissent plutôt pour le bien, ils sont avisés et libres. Leurs visages sont multiples, c'est ce qui leur permet d'affronter des situations aussi diverses qu'étranges et surprenantes, telles que la rencontre avec le dragon pour le tzigane, le cyclope pour Ulysse. Des monstres qui au demeurant représentent les facettes sombres de l'âme humaine. Leur curiosité les porte à voyager, ainsi l'errance, tant du tzigane que d'Ulysse, et de ce fait ils ne respectent pas les règles des lieux, puisqu'ils n'y sont pas attachés : ils les relativisent, car ils remarquent à quel point les règles changent selon les endroits. Ils sont donc amenés à agir comme bon leur semble, sans souci d'obligations, tout en ayant une certaine idée du « bien » personnel qui les motive. Cette plasticité leur permet de se mettre dans la peau de l'autre, d'adopter momentanément sa vision du monde, pour imaginer ce que l'autre peut faire et ne pas faire, penser et ne pas penser, tout comme le ferait un général d'armée ou un joueur d'échec avisés, afin de survivre et de vaincre. Une telle sagesse peut paraître réductrice, trop pragmatique aux yeux des amoureux de la « vérité », celle qui est dite et démontrée, mais la « métis » implique tout de même une ascèse, de celle qui constitue les héros, ceux qui restent un exemple et une inspiration pour tous. Ainsi le tzigane utilise l'impatience du dragon et sa crédulité comme armes pour combattre ce dernier, tout comme il utilise ses enfants afin de l'effrayer. C'est ce qu'Ulysse fait par exemple avec le Cyclope, en lui disant qu'il se nomme « Personne », afin d'échapper à ses congénères. Pour agir ainsi, il s'agit de

pouvoir entrer dans l'esprit de son ennemi et savoir comment il fonctionne. Dans chacun des deux cas, une intimité se crée entre les deux protagonistes, où il s'agit de pouvoir jouer la comédie, ce qui demande une certaine intelligence, un certain courage, une certaine abnégation, une certaine distance, pour ne pas paniquer et continuer à se jouer ainsi du danger. Comment ne pas nommer intelligence ce téméraire dédoublement, tout autant et même si différemment d'une intelligence formelle et érudite. C'est l'instinct de jeu dont nous parle Schiller, qui pour lui semble l'éducation par excellence « L'homme ne joue que là où, dans la pleine acception du mot, il est un être humain, et il n'est tout à fait un être humain que là où il joue. » Pour ce dernier, l'instinct de jeu réconcilie l'être et le devenir, l'identité et le changement. L'homme pleinement « éduqué esthétiquement » est celui qui joue.

L'instinct de jeu viserait donc à supprimer le devenir dans le temps. Divers et constant, changeant mais pour progresser, libéré, d'abord de lui-même, l'homme pleinement « éduqué esthétiquement » est le prolongement de l'enfant qui joue : « L'homme ne joue que là où, dans la pleine acception du mot, il est un être humain, et il n'est tout à fait un être humain que là où il joue. »

Ainsi l'intelligence du tzigane est menteuse et manipulatrice : il fait semblant de rentrer dans le jeu du dragon, il minaude, il joue la comédie, il est un fin stratège, il manipule les sentiments. Il joue la placidité et la naïveté jusqu'au bout. Il saisit les faiblesses de l'ennemi, il comprend sa démesure, il est doué d'intelligence émotionnelle. A la fois parce qu'il sait contrôler ses propres craintes, et parce qu'il comprend la subjectivité, la faiblesse et les excès du dragon. Comme un judoka, il utilise les forces de ce dernier pour mieux le berner. Il accepte d'avoir l'air idiot, afin de faire agir à sa guise celui qui se croit le meilleur. Mais il ne joue pas de tours par intérêt personnel, comme Ersh par exemple, il ne cherche pas à gagner quelque bien. Il joue pour jouer, par défi, et du même fait pour aider le paysan. Il joue avec le dragon comme on joue de la musique, à la fois pour soi et pour autrui, avec une certaine gratuité, et non pour gagner quoi que ce soit. Sa ruse est intelligente parce qu'elle est libre. Le tzigane, ce mal aimé de la société, être singulier et nomade, intelligent parce qu'il voyage, imprévisible et curieux, est inquiétant. Car il ne respecte pas les règles habituelles, il fait ce qu'il veut, il suit ses propres règles, il manipule à sa guise. Il n'hésite pas à dire ce qu'il dit, il comprend autrui. Il existe de plain pied, il tire son autorité de lui-même. Comment ne pas l'admirer et s'inspirer de son existence singulière ? Au-delà du rire et de l'étonnement, c'est ce que nous propose l'histoire.

Le gitan est un rhéteur, il jongle avec les idées et les mots, défiant les lois de la logique et du bon sens. Son utilisation des principes causaux est surréaliste, par exemple quand il relie le sifflement et la douleur dans la tête, ou quand il attache les vaches par la queue. Et nous rions de la façon dont il se moque du stupide dragon. Mais l'aspect intéressant de sa relation à la parole, l'essence de la pratique rhétorique, concerne le pouvoir : comment manipuler les autres, comment transformer la réalité à travers les mots et les pensées, comment engendrer de nouvelles perspectives qui modifient le contexte et la situation. Il utilise la stratégie, en opposition au paysan, impuissant et passif, victime du statu quo.

Réalité

Comme nous le voyons, la réalité n'est pas la même pour le paysan et pour le tzigane. L'une des deux est-elle plus réelle que l'autre ? Certes, la réalité est l'ensemble de ce qui existe.

Mais ce qui existe ressort-il de l'évidence ? On peut dire que non si l'on s'en tient à la science, dont la fonction est de créer de l'évidence, qui en un premier temps n'est pas évidente, voire est contraire au sens commun. Pas plus la relativité restreinte que les effets quantiques ne sont des phénomènes évidents. Comment s'imaginer que nous ne voyons pas ce que nous voyons avec nos yeux, du fait que nous percevons uniquement les rayons lumineux qui sont reflétés par les choses que nous voyons ? « Je vois ce que je vois, tout de même » s'écrit l'homme de bon sens, et pourtant, ce n'est pas le cas. On pourrait donc dire que nous fabriquons de l'évidence, que celle-ci est construite, dans la mesure où nous transformons la réalité, par nos actions, par notre pensée, même par notre subjectivité. On peut se poser la question de savoir s'il y a une réalité qui échappe à ce que nous en faisons. On peut tout de même opposer la réalité, celle des « choses objectives », à celle de nos désirs. Mais qu'en est-il si nos désirs nous font transformer les « choses » ? Ce qui est bien souvent le cas. Ainsi le paysan présente une réalité qu'il a pu observer, et en conclut qu'il sait ce que fera le dragon, en se basant sur un processus d'induction, fort rationnel : ce qui s'est passé est réel, observable, et devrait se passer encore. Mais le tzigane doute de cette réalité. De son point de vue, le dragon n'est pas une réalité ou un être en soi : il est ce que nous en faisons, il est un objet qui se modifie selon nos actions. En ce sens le réalisme ou fatalisme du paysan est un choix, différent de celui du tzigane. Selon la tradition, qui remonte à la philosophie du Moyen Age, avec Duns Scott, la « chose » est à la fois un principe et une actualité, ou encore son essence et sa présence. Kant, entre autres philosophes, soutiendra que seule la présence de la chose, à nos sens ou à notre esprit, le phénomène, est une réalité dont on peut parler. Il ne s'agit pas de ce qui existe en soi, mais de ce qui existe effectivement, c'est-à-dire d'une relation.

Le monde est-il une réalité en dehors de nos actions, ou bien quelque chose que nous participons à engendrer ? L'intelligence a-t-elle pour finalité la capacité d'agir ou bien la connaissance des choses a priori ? Par exemple, pour les philosophes pragmatiques américains, penser une chose revient à identifier l'ensemble de ses implications pratiques. Tandis que pour Platon, l'essence des choses, seule accessible à l'esprit réfléchi, est la réalité ultime. Rien de plus nécessaire que le concept de réalité, mais rien de plus glissant. Le paysan et le tzigane véhiculent chacun leur réalité. A nous de choisir notre registre, notre vision du monde, ou au moins de prendre conscience de nos propres options sur la nature du réel.

9/ Le pape aux yeux cupides

Pourquoi prétendons-nous être ce que nous ne sommes pas ?

Dans la paroisse de Saint-Nicolas vivait un pape. Les yeux de ce pape étaient vraiment ceux d'un pape. Il avait servi Nicholas plusieurs années, et continua à le servir, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, pas même pour le logement ou pour la nourriture. Alors notre pape rassembla toutes les clés de l'église, regarda la statue de Nicolas, le cogna sur les épaules avec les clés, par dépit, puis il quitta la paroisse, et chemina, là où son regard le guidait.

Comme il marchait sur la route, il croisa soudain un vieil homme qui lui était inconnu.

- Salut, brave homme ! dit l'étranger au pape. D'où viens-tu et où vas-tu ? Prends-moi avec toi comme compagnon.

Alors ils partirent ensemble. Ils marchèrent et marchèrent, plusieurs verstes, puis ils se sentirent fatigués. Il était temps de chercher du repos. Là, le pape avait quelques biscuits dans sa soutane, tandis que son compagnon de voyage avait deux miches de pains.

- Mangeons vos pains d'abord, dit le pape, ensuite nous prendrons les biscuits aussi.

- D'accord ! répondit l'étranger. Nous allons manger mes pains et nous garderons tes biscuits pour plus tard.

Alors, ils partagèrent les deux miches. Chacun d'eux mangea son plein, mais les deux pains ne rapetissaient pas du tout. Le pape devint envieux :

- Eh bien, pensa-t-il, je vais lui voler ses pains !

Après le repas, l'étranger s'allongea pour faire une sieste, tandis que le pape continuait à se demander comment lui voler ses pains. Le vieil homme s'endormit. Le pape tira habilement les pains de sa poche et recommença à grignoter tranquillement dans son coin. Le vieil homme se réveilla et perçut l'absence de ses pains. Ils avaient disparu !

- Où sont mes pains ? s'exclama-t-il. Qui les a mangés ? Est-ce toi, pape ?

- Non, pas moi, je te le jure ! répondit le pape.

- Eh bien, c'est ainsi, conclut le vieil homme.

Ils se serrèrent la main et repartirent en chemin. Ils marchèrent et marchèrent. Soudain, la route se sépara en deux directions différentes. D'un commun accord ils prirent la même direction, et bientôt ils arrivèrent en un certain pays. Dans ce pays, la fille du roi se mourait, et le roi avait annoncé que celui qui guérirait sa fille recevrait la moitié de son royaume ainsi que la moitié de ses biens et de ses propriétés. Mais si celui qui prétendait la guérir échouait, on lui couperait la tête et on la planterait sur un poteau. Alors, ils arrivèrent, se frayèrent un chemin dans la foule devant le palais du Roi et annoncèrent qu'ils étaient médecins. Un serviteur sortit du palais du roi et commença à les interroger :

- Qui êtes-vous ? De quelles villes ? De quelles familles ? Qu'est-ce que vous voulez ?

- Nous sommes médecins, répondirent-ils. Nous pouvons guérir la princesse !

- Oh ! Si vous êtes médecins, venez dans le palais.

Ils entrèrent donc dans le palais, virent la princesse et demandèrent au roi de leur fournir un appartement privé, une baignoire d'eau, une épée tranchante et une grande table. Le roi leur fournit toutes ces choses. Puis ils s'enfermèrent dans l'appartement privé, allongèrent la princesse sur la grande table, la coupèrent en petits morceaux avec l'épée tranchante, jetèrent les morceaux dans la bassine d'eau, les lavèrent et les rincèrent. Après, ils commencèrent à remettre les morceaux ensemble. Quand le vieil homme soufflait sur elles,

les différentes parties se ressoudaient. Quand il eut bien replacé toutes les parties ensemble, il souffla une dernière fois sur l'ensemble. La princesse commença à frémir, puis se releva, bel et bien vivante ! Le roi vint en personne à la porte de leur chambre et s'écria :

- Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

- Amen ! Répondirent-ils.

- Avez-vous guéri la princesse ? demanda le roi.

- Nous l'avons guérie. Elle est là !

La princesse alla vers le roi, saine et sauve. Le roi dit aux médecins :

- Quel genre d'objets de valeur voudriez-vous ? Aimeriez-vous de l'or ou l'argent ? Prenez tout ce que vous voulez.

Alors, ils commencèrent à ramasser de l'or et de l'argent. Le vieil homme n'utilisait qu'un pouce et deux doigts, mais le pope saisissait des poignées entières, les rangeait dans son havresac, les poussait à l'intérieur, tout en soulevant un peu le sac pour voir s'il était assez fort pour le porter.

Enfin, ils prirent congé du roi et s'en allèrent. Le vieil homme dit au pope :

- Enterrons cet argent dans le sol, et allons faire une autre guérison.

Alors, ils marchèrent et marchèrent, et finalement, ils atteignirent une autre contrée. Dans ce pays aussi, le roi avait une fille au seuil de la mort, et il avait annoncé que quiconque guérirait sa fille aurait la moitié de son royaume, ainsi que la moitié de ses biens et de ses propriétés. Mais, s'il ne réussissait pas à la guérir, il devrait avoir la tête coupée et plantée sur un poteau.

Alors, le diable tourmenta le pope envieux, en lui suggérant :

- Pourquoi n'irais-tu pas la soigner tout seul, sans dire un mot au vieil homme, et ainsi tu t'empareras de tout l'or et de l'argent ?

Alors le pope alla se planter devant les portes du palais, se montra pour attirer l'attention des gens présents, en attestant qu'il était médecin. De la même manière qu'auparavant, il demanda au roi une chambre privée, une baignoire d'eau, une grande table et une épée tranchante. Il s'enferma dans la pièce, allongea la princesse sur la table et commença à la hacher avec l'épée tranchante. Et, quoi que la princesse pût faire, crier ou geindre, le pope, sans se soucier des cris ou des gémissements, continua à hacher et hacher, comme s'il s'agissait d'une pièce de bœuf. Et quand il l'eut découpée en petits morceaux, il les jeta dans la baignoire, les lava, les rinça et les réassembla peu à peu, exactement comme le vieil homme l'avait fait, s'attendant à voir toutes les pièces s'assembler les unes aux autres. Puis il souffla, et souffla, mais rien ne se passait ! Il essaya de souffler plus fort encore, mais toujours rien ne se passait. Alors le pope jeta à nouveau les morceaux dans l'eau, les lava et les lava, les rinça et les rinça, et les réassembla petit à petit. Encore une fois, il souffla sur eux, mais à nouveau rien ne se produisit.

- Malheur à moi, pensa le pope, effrayé. Quelle catastrophe !

Le lendemain matin, le roi arriva et se rendit compte que ce « docteur » était une calamité : il n'avait fait que réduire en bouillie le cadavre de sa fille ! Le roi condamna immédiatement ce « docteur » à la potence. Mais notre pope le supplia en pleurant :

- O roi ! Tu es libre d'agir à ta guise ! Mais accorde-moi encore un peu de temps ! Si je cours chercher le vieil homme, il guérira la princesse.

Le pope s'en fut à la recherche du vieil homme. Il le trouva et se lamenta :

- Vieil homme ! Je suis coupable, misérable que je suis ! Le diable s'est emparé de moi. Je voulais guérir la fille du roi tout seul, mais je ne le pouvais pas. Maintenant, ils vont me pendre. Aide-moi s'il te plaît !

Le vieil homme revint avec le pape.

Le pape fut emmené à la potence. Le vieil homme demanda au pape, une fois qu'il eût grimpé la première marche de l'échafaud :

- Pape ! Qui a mangé mes pains ?

- Pas moi, sur ma parole ! Que le ciel me vienne en aide, ce n'est pas moi !

Le pape fut hissé sur la deuxième marche. Le vieil homme demanda à nouveau au pape :

- Pape ! Qui a mangé mes pains ?

- Pas moi, ma parole ! Que le ciel me vienne en aide, ce n'est pas moi !

Il monta sur la troisième marche, et encore une fois ce fut « Pas moi ! », encore et encore. Là, sa tête était déjà dans le nœud coulant, mais il disait encore « Pas moi ! » de la même manière.

Il n'y avait rien à faire ! Néanmoins, le vieil homme dit au roi :

- O roi ! Tu es libre d'agir selon ta volonté ! Mais permets-moi de guérir la princesse et de libérer cet homme. Et si je ne la guéris pas, prépare un autre nœud coulant. Un nœud coulant pour moi, et un nœud coulant pour ce pape !

Alors, le vieil homme rassembla les morceaux du corps de la princesse, l'un après l'autre, il respira sur eux, et la princesse se leva, saine au sauve. Le roi les récompensa tous deux, avec de l'or et de l'argent.

- Allons-nous en et partageons la récompense, pape, dit le vieil homme.

Ainsi, ils s'en allèrent. Le vieil homme divisa l'argent en trois tas. Le pape le regarda et s'exclama :

- Comment se fait-il ? Nous ne sommes que deux ! Pour qui est cette troisième part ?

- Celle-ci, répondit le vieil homme, est pour celui qui a mangé mes pains.

- Je les ai mangés, vieil homme, gémit le pape. Je l'ai vraiment fait, aussi aide-moi !

- Alors l'argent est à toi, dit le vieil homme. En fait, prends ma part aussi. Et maintenant, va et sers fidèlement dans ta paroisse. Mais ne sois pas si cupide, et arrête de frapper Nicholas sur les épaules.

Ainsi parla le vieil homme, et aussitôt il disparut.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi le pape quitte-t-il la paroisse ?
- Est-il normal qu'un pape soit envieux ?
- Le vieil homme a-t-il confiance au pape ?
- Le vieil homme est-il naïf ou stupide ?
- Les deux hommes se rencontrent-ils dans le même but ?
- Le pape pense-t-il qu'il peut guérir seul la princesse ?
- Pourquoi le vieil homme continue-t-il d'aider le pape ?
- Le pape a-t-il compris quelque chose à la fin de l'histoire ?
- Le vieil homme a-t-il accompli son devoir auprès du pape ?
- Quel est le sens de la procédure de guérison utilisée par le vieil homme ?
- Pourquoi le pape n'admet-il pas le vol quand il est menacé de mort ?
- Pourquoi le vieil homme donne-t-il tout l'argent au pape ?

Réflexion

- Pourquoi prétendons-nous être ce que nous ne sommes pas ?
- Est-ce bien d'être naïf ?
- Peut-on vraiment changer ?
- Pourquoi sommes-nous envieux ?
- Pourquoi les religieux sont-ils parfois représentés comme des personnes immorales ?
- Comment pouvons-nous mentir de façon flagrante, quand la vérité est évidente pour tous ?
- Pourquoi est-il difficile de sortir de l'obstination ?
- Le désir est-il plus fort que la peur ?
- Est-il possible d'être privé de toute impulsion morale ?
- Devrions-nous être sûr du résultat pour agir ?
- Est-il naïf de penser que le bien prévaudra toujours ?
- La cupidité est-elle une incitation puissante au cœur de l'homme ?

ANALYSE

Hypocrisie

La caractéristique la plus frappante du héros de notre histoire est son hypocrisie flagrante. Officiellement, il est un pape. Ce qui implique qu'en tant que serviteur de Dieu, il est normalement un homme d'intégrité, un exemple moral pour tous. Son but est d'aider les membres de sa paroisse, spirituellement, psychologiquement et même sur le plan pratique, dans la mesure du possible. Ses ambitions, ses désirs et volontés se doivent d'être mus par des considérations élevées et nobles. Ses exemples de vie sont en théorie Jésus et les Saints, qui ont aimé leur prochain et Dieu plus qu'eux-mêmes. Mais la réalité est fort différente, comme l'histoire nous prévient très rapidement. « Les yeux de ce pape sont vraiment typique d'un pape », dit le récit. Un qualificatif surprenant, symbole de la contradiction que l'on rencontre dans la tradition des contes russes, entre le comportement moral attendu d'un pape et une réalité qui s'y oppose. Une phrase ironique qui indique que la cupidité est une motivation première chez cet homme, car les yeux sont l'organe de la convoitise et de l'appétence. Ce que nous voyons et ce que nous voulons voir, c'est ce que nous désirons. « Avoir les yeux plus grands que le ventre », dit l'expression populaire, une phrase que la mère utilise lorsque l'enfant désire plus de nourriture qu'il ne peut avaler et digérer. Nous nous attendons à ce que, chez un homme d'église, le cœur soit l'organe principal, à cause de l'amour et de la foi, mais visiblement pas ici, de manière assez contrastée.

Mais au-delà de cet homme particulier, à travers l'expression utilisée, il semble que les papes en général soient critiqués, à travers l'expression « des yeux semblables à ceux d'un pape », comme symbole de la cupidité, une caractéristique visiblement récurrente de ces prêtres. Pourquoi les papes seraient-ils critiqués d'une manière aussi sévère ? Il existe plusieurs explications possibles à un tel phénomène. Nous pouvons penser à la difficulté d'exprimer des opinions personnelles, commune à cette époque de censure, surtout si l'on décidait de critiquer l'Église. Tandis que la culture carnavalesque gagnait en popularité en Occident, permettant aux gens ordinaires de se moquer des autorités, ce n'était pas encore habituel en Russie. Les seuls personnages se payant le luxe de rire ouvertement des puissances établies étaient les bouffons. Le philosophe russe Bakhtin, dans son étude de la carnavalisation, parle de sa fonction : renversement, détronement et renversement des pouvoirs établis. Le bas devient élevé, les pauvres deviennent riches, les stupides deviennent intelligents. Il permet une décharge émotionnelle, sorte de catharsis, créant une possibilité de changer l'ordre fixe. Les contes peuvent aussi être considérés comme une arène pour déplacer les schémas habituels, en riant de quelque chose dont on ne pourrait pas autrement se moquer au quotidien. Dans ces textes, les prêtres, par conséquent, deviennent des personnages gourmands et pécheurs, avides d'argent et de reconnaissance. Le pape devient objet immédiat de moquerie, car il est le plus proche et le plus accessible au peuple comme représentant du pouvoir.

Une autre hypothèse nous renvoie au système d'éducation religieuse commun à tous les séminaires de cette période, une éducation connue pour son aridité, l'inanité, l'accumulation de connaissances vaines et, ironiquement, son manque de spiritualité. Le souci pédagogique n'était pas la principale préoccupation de l'Église orientale, contrairement à l'Occident, où de nombreux cléricaux étaient des enseignants. Le rire était bien entendu un interdit. Par conséquent, éduqués de manière très formelle, les futurs

prêtres sortaient du séminaire préparés à appliquer leurs connaissances avec un formalisme simpliste et rigide, la foi étant à peu près réduite à une peur de l'enfer et un respect intransigeant des rituels, accompagnés d'une indifférence, d'une suspicion ou d'une haine envers les études et la connaissance séculaires. Tout ceci les rendait plutôt insignifiants et mesquins, dans leurs préoccupations comme dans leurs actes.

Enfin, une autre raison expliquant cette situation sordide pourrait résider dans la pauvreté de nombreuses églises qui obligeait les prêtres à vivre de ce qui était donné par la paroisse, c'est-à-dire pas grand-chose. La restriction et la privation engendraient de la frustration. La réalité étant de surcroît opposée aux sermons prônant le dénuement et interdisant la recherche de biens matériels. Mais, néanmoins présents dans le cœur de prêtre, ces désirs terrestres, en dépit de la contradiction qu'ils représentaient, restaient visibles pour tous.

Nous pourrions aller plus loin en poursuivant une étude historique, sociologique ou ethnologique, en particulier dans le contexte russe, pour expliquer ce phénomène, mais tentons plutôt une analyse psychologique, plus vaste, plus universelle, en examinant le concept d'hypocrisie, qui est au cœur de la situation. L'hypocrisie qualifie un comportement dans lequel quelqu'un prétend cultiver et afficher des normes morales ou des opinions qu'il n'a pas ou ne pratique pas. Bien sûr, c'est un comportement très commun, une dynamique psychique très instinctive, dans la mesure où beaucoup d'entre nous ne sont même pas conscients de se livrer à ce type de double jeu. La question est alors : pourquoi agissons-nous de cette façon ? Il doit y avoir quelque chose à en tirer, puisque ce comportement est si populaire. Il semble y avoir deux réponses principales à cette question. Un aspect psychologique et un élément matériel. La première est l'image que nous obtenons d'une telle prétention. Nous paraissions « grandi » aux yeux des autres, nous obtenons un jugement plus favorable de leur part, car nous affichons des caractéristiques plus agréables ou significatives par rapport au bon sens ou selon les critères d'un groupe donné. Puisque le jugement des autres est fondamental pour nous, afin de nourrir notre ego, pour satisfaire les besoins psychologiques de notre persona, de notre image. Cette « prétention » aide généralement à compenser la mauvaise conception de soi ou les soupçons que nous nourrissons au plus profond de nous-même, bien qu'elle ne soit jamais assez puissante pour étancher notre anxiété. En fait, contrairement à l'opinion établie, il est plus facile d'obtenir un jugement favorable de la part de notre voisin que de nous-même, même s'il s'agit du voisin le plus sévère. La honte, la peur et le désespoir habitent le cœur de l'homme. Aussi essayons-nous en permanence de créer et de nourrir un soi idolâtré, qui relève de l'ordre du vœu pieux plus que de la réalité, et nous sacrifions allègrement vérité et évidence afin de pouvoir y croire. Nous sommes prêt à nier tout ce qui fait obstacle à ce que nous prétendons être. Évidemment, maintenir ce château de sable est épuisant, car il est faible et fragile. Il peut s'effondrer à tout moment. Aussi devons-nous le protéger sans relâche contre « autrui », contre « l'altérité », raison pour laquelle, en général, nous dépensons tellement d'énergie pour nous justifier et nous défendre.

La deuxième raison de l'hypocrisie, plus matérielle, est que les humains vivent en société, où nous interagissons les uns avec les autres. Nous sommes interdépendants et avons besoin de nos concitoyens afin de satisfaire nos besoins et nos désirs. Nous dépendons donc de leur bienveillance et de leur bonne volonté. Pour cette raison, nous devons leur inspirer de la confiance afin d'obtenir un quelconque crédit de leur part, ce qui implique que notre personnalité doit susciter une certaine sympathie. Nous devons donc nous présenter avec des normes morales « saines », correspondant aux schémas en vigueur.

Or qu'est-ce qui est plus fiable ou admirable d'un point de vue moral que le prêtre, un homme qui renonce à la poursuite des biens matériels, sous un angle formel, en théorie tout au moins ? De plus, l'Église est une institution plutôt bien dotée, puissante et riche, qui pouvait être considérée comme une stratégie efficace afin de satisfaire des ambitions terrestres. Mais l'écart entre les normes morales élevées prêchées et la réalité des actions, comme l'écart entre le discours sur la pauvreté ou l'humilité et l'avidité pour la richesse ou le pouvoir, font du prêtre un candidat idéal comme exemple d'hypocrisie. « Fais ce que je dis, pas ce que je fais » est une critique sarcastique commune du clergé, pris comme symbole fort d'un comportement humain courant.

Avidité

Comme nous l'avons déjà indiqué, notre pope est gourmand, et la narration confirme cette qualité de notre héros. Une cupidité qui s'oppose à son statut formel d'homme religieux, normalement désintéressé et altruiste. Cette opposition est bien illustrée par le fait qu'il soit resté à l'église et ait servi Saint Nicolas jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien pour « se nourrir et se loger », ce qui révèle ses préoccupations principales. Saint Nicolas est célèbre en tant que thaumaturge et intercesseur : grâce aux prières, il peut satisfaire les besoins des fidèles. Mais il est aussi connu comme étant strict en ce qui concerne la foi et la piété, punissant sévèrement ceux qui maltraitent ses icônes.

Contrairement à cette révérence pour les saints, malgré le caractère sacré des icônes dans la tradition orthodoxe, on peut aussi trouver les traces d'une relation très utilitaire du peuple russe envers ces objets de foi. Il est un proverbe fort parlant qui se retrouve dans la « Lettre à Gogol » de Vissarion Belinski, qui illustre ce rapport paradoxale à l'icône : « Si ça marche, on prie devant, mais si ça ne marche pas, on en recouvre les pots ». L'histoire met ainsi en évidence la contradiction entre les principes sacrés et la réalité quotidienne de la pratique religieuse.

Notre pope est donc visiblement déçu. Dépit de ne pas recevoir ce qu'il attend, il frappe même l'icône, normalement un objet sacré, ce qui révèle totalement son côté cynique et sans vergogne. Dans son rapport avec le vieil homme, il confirmera son comportement égoïste. Il « partage » en proposant de manger d'abord ce que l'autre détient : « Ce qui est à vous est à nous, ce qui est à moi est à moi ». De surcroît il subtilise la nourriture de son compagnon pendant qu'il dort, un vol qu'il va bien sûr refuser d'admettre. Sa cupidité est si compulsive qu'il n'arrive même plus à penser. Il pourrait, par exemple, se demander pourquoi cet étranger a du pain magique en sa possession et en conclure qu'il s'agit d'une personne spéciale. Mais son désir l'aveugle : ce qu'il voit déclenche sa luxure, il veut « avoir » à tout prix. Quand ils sont récompensés pour avoir sauvé la princesse, le pope prend autant d'or et d'argent qu'il peut en porter, au lieu de la simple poignée de pièces du vieil homme, même si ce dernier est le véritable médecin. La fois suivante, il se passe même de sa compagnie, afin de ne pas partager la récompense, en oubliant que lui-même n'a aucun pouvoir. Pourtant, comme l'histoire le raconte, les récompenses des rois sont si généreuses que le refus de partager n'a aucun sens : c'est une pure mesquinerie. Mais le message de l'histoire est justement de nous expliquer que la cupidité, par le simple pouvoir de son ascendant émotionnel, nous empêche de penser et nous rend très stupide. Une seule chose peut rivaliser avec la cupidité dans le cas présent : l'entêtement, comme nous le verrons plus loin. Mais, touche ironique, seule la cupidité fera que le pope confesse la vérité concernant le vol du pain.

En opposition à la cupidité du pape, figure contrastée qui rend la situation d'autant plus visible, nous avons le vieil homme, mystérieux, puissant et sage, allégorie du « bien ». Sans doute est-il Saint Nicholas lui-même. Comme souvent dans la tradition, ce « bien » prend une forme surprenante et mystérieuse. Ainsi l'a écrit Platon : « Quand les dieux viennent visiter les hommes, ils prennent en général la forme d'un étranger ». Ainsi, le « vieux » n'a pas de nom, nous ne connaissons pas sa véritable identité, bien que nous présumons qu'il en ait une, fort spécifique et identifiable, compte tenu de son comportement et de ses actions. « Salut, brave homme ! », dit l'étranger quand il rencontre le pape, montrant sa nature bonne et confiante, aussi illusoire nous paraisse-t-elle. Sa générosité est également indiquée par son « pain magique », un pain mystérieux qui se reconstitue sans fin. Car la vraie générosité est sans limite et accomplit toujours sa fonction, celle de donner et de partager infiniment, en opposition à la cupidité qui calcule et rivalise toujours, opérant dans le domaine du fini. On peut penser ici à la multiplication des pains par le Christ. On combat et on se cramponne uniquement lorsqu'il y a limite ou manque, que cette rareté soit réelle ou imaginaire. Et même lorsque le pape vole son pain, le vieil homme semble accepter le déni du prêtre, alors que ce comportement n'a évidemment aucun sens. Et il sauvera le pape de la mort même s'il refuse toujours d'admettre son offense. Souvent, la générosité semble naïve et stupide aux yeux du calculateur. Mais pour le généreux, il existe une confiance fondamentale dans la justice immanente, il ne faut donc pas douter ou se méfier: cela demande trop d'énergie et « gaspille l'espace mental ». La confiance est plus saine, la méfiance est pénible, douloureuse, et elle corrompt l'âme.

Fidèle à sa générosité, lorsque le pape le trahit encore, le vieil homme lui accorde encore l'opportunité de dire la vérité et de se sauver, corps et âme. Jusqu'à la fin, il lui procure l'occasion de devenir meilleur, sans jamais être animé par le ressentiment, sans impatience ni colère. La paix règne dans son cœur, contrairement à l'inquiétude qui anime le pape.

Obstination

Une autre caractéristique importante du pape est qu'il est obstiné. D'une part, il est obsessionnel dans sa quête de biens matériels, il est prêt à tout pour satisfaire son avidité, même si cela n'a aucun sens. D'autre part, il est obsessionnel en sa capacité d'ignorer ou de nier la réalité, comme nous l'avons déjà vu. La caractéristique révélatrice est la situation autour du vol du pain qu'il refuse d'avouer. Même quand il sera confronté à la mort, après avoir été condamné par le roi pour avoir tué sa fille, il ne pourra pas admettre son larcin, quand bien même ce serait sa seule chance de se sauver. Au contraire, le vieil homme abandonnera facilement son plan de le faire avouer et le sauvera de toute façon.

Être obstiné signifie tenir ferme, conserver son idée, refuser de changer d'avis. C'est un concept assez ambigu, car il peut prendre une connotation positive aussi bien que négative. Si l'on est entêté ou buté, le terme a une connotation plutôt négative. Si l'on est décidé ou tenace, il a une connotation plutôt positive. Un proverbe dit : « Seuls les imbéciles ne changent pas d'avis », mais aussi, on dira que « persévérance est mère de récompense » ou que « seule la persévérance peut conduire au succès ». Le terme est négatif dans le sens où un tel comportement empêche de progresser et de mieux penser, une forme de fermeture et de cécité. Il est positif dans le sens où il permet d'être fidèle à soi-même et constant, il permet ne pas être influencé par l'environnement ou les circonstances, à l'instar

d'une personne irrésolue ou instable. Selon la personne, le contexte ou la culture, l'appréciation du mot « obstiné » variera selon les nuances et les significations. Certains considéreront qu'il s'agit plutôt une qualité souhaitable, associée à la force, d'autres pas, en la considérant comme une rigidité.

Dans le cas de cette histoire, l'obstination est une caractéristique négative, puisqu'elle est liée au déni de réalité : un refus d'admettre une faute, une erreur morale et intellectuelle. Et pour montrer l'absurdité du geste, le pape refuse d'admettre qu'il a volé un pain, même au moment où il risque à cause de cela d'être tué, puisqu'il pourrait ne pas être aidé. Qu'a-t-il à perdre à avouer ? Rien, car il n'y a pas de « danger » et il est déjà pardonné moralement par le vieil homme. Mais il y a un souci encore plus prégnant, une préoccupation pour laquelle il est prêt à risquer la mort : défendre sa propre image, protéger son persona, comme on l'a vu plus tôt. Cet homme corrompu, qui semble être privé de scrupules, a un problème avec lui-même. Il a probablement une mauvaise conscience, une terrible conception de soi, donc il ne peut pas accepter d'être explicitement appelé « un voleur ». Toutes les preuves sont contre lui. Il sait que le vieil homme sait qu'il est le voleur, et il sait que le vieil homme sait qu'il sait qu'il sait... Il n'y a pas de secret, ou c'est un secret de « Polichinelle » : un secret que connaît tout un chacun, même s'il n'est pas dit, car personne n'ose le prononcer. C'est une situation familière que beaucoup de personnes entêtées connaissent : refuser d'admettre la réalité, en particulier une faute ou une erreur, quand bien même toutes les preuves en sont évidentes. Ce qui se nomme aussi mauvaise foi. Les têtus s'accommodent de toutes sorte d'absurdités, afin de nier en bloc, et l'excès de ridicule ne les effraie pas le moins du monde. Ils tenteront toutes sortes de stratégies, comme la colère, ou la négation froide et répétitive, afin de maintenir officiellement leur position. Tout comme si leurs mots avaient la capacité d'engendrer ou de modifier la réalité. C'est pour partie en ce sens que certaines personnes défendent l'entêtement : elles veulent déterminer librement, par elles-mêmes, ce qu'est la réalité. Chacun peut dès lors décider par soi-même, selon les circonstances, si cela représente une force ou une simple illusion. Mais pour notre pape, nous citerons le proverbe latin : « *Errare humanum est, perseverare diabolicum est* ».

Conversion

Le lecteur pourra vouloir accuser cette histoire d'avoir un certain parti pris : moraliser, promouvoir l'humilité et autres valeurs chrétiennes. Après tout, le pape pourrait être décrit comme un homme d'affaires obstiné, essayant de survivre comme il le peut, qui doit donc être dur et sans scrupule pour ainsi faire. Le vieil homme représenterait alors un personnage naïf et sympathique, mais ingénieux et irréaliste. Un « idiot » généreux, typique de nombreux contes. Ou alors un « idiot » qui serait le personnage vraiment sage et puissant, en opposition au personnage malin mais limité, méchant et en réalité impuissant. Il nous semble que c'est en effet le parti-pris de l'histoire. Le pape incarne ici le faux-semblant : fausse foi, fausse connaissance, fausse intelligence. Il n'est que dissimulation, fausseté, tromperie et prétentions. Ses mensonges et sa rouerie sont en réalité superficielles et inopérantes à long terme, car fondamentalement seule la vérité est payante, comme l'histoire veut nous l'enseigner. Une autre manière de regarder le problème est de voir dans ce drame la double nature de l'homme : d'un côté un comportement bestial de simple survie, cupide et grossier, de l'autre côté l'humanité, la générosité, la pensée et la sagesse.

Si nous acceptons le pari de l'histoire, où les valeurs « vraies » sont représentées par le vieil homme, que se passe-t-il durant le processus narratif ? Pour répondre, passons à la fin de l'histoire et voyons ce que le vieil homme dit, ce qu'il espère. « Va et sers fidèlement dans ta paroisse. Mais ne sois pas si cupide, et arrête de frapper Nicholas sur les épaules. » Puis il disparaît, sa mission visiblement accomplie. Quelle était donc sa mission ? Si nous nous en tenons à ses derniers mots, il voulait simplement que le pape devienne un véritable pape. Tout d'abord, rappelons au lecteur que nombre de ces histoires sont destinées à résoudre des problèmes spécifiques existant dans la société, peu importe le problème. Or dans les contes populaires russes – ceux d'autres cultures aussi - nous rencontrons de façon récurrente le prêtre « mauvais » ou « faux », une description que nous pouvons prendre comme une critique de la manière dont le clergé vit et se comporte. Et l'histoire invite ces « faux » papes à devenir de « vrais » ou de « bons » papes. Tout comme elle invite les lecteurs à grandir et à être plus avisés, comme dans d'autres contextes narratifs. Or ce changement peut se nommer conversion : à l'instar d'une conversion religieuse, où doit se produire un changement dans le système de valeurs. A travers cette convocation à la conversion, le lecteur est invité à expérimenter une transformation de lui-même, à envisager un nouveau comportement, de nouvelles croyances, une nouvelle vision du monde.

Examinons en quoi consistent, dans cette histoire, la « nouvelle vision » du monde et la stratégie utilisée pour l'atteindre. Pour résumer, elle prône la foi, la générosité et le respect. Quel en est le chemin ? Montrer que cette vision est « meilleure » pour différentes raisons, que nous allons énoncer. La puissance de cette perspective : elle procure un pain « infini », elle guérit les gens incurables. La paix : il n'y a ni concurrence, ni combat, ni impatience. La générosité : elle donne tout, comme dans le partage final du trésor. (Nous devons rappeler le fait qu'il y a une part entière de l'argent - un tiers - pour « le voleur » lui-même, ce qui implique le pardon, le respect et l'amour, puisque le pécheur a la même « valeur » que les autres. Trois étant aussi le nombre saint.) La vérité ou l'honnêteté : en opposition au pape qui joue sur la tromperie, l'hypocrisie et le mensonge.

Examinons également la présence du vieil homme, sa personnalité. Car son existence n'est pas sans implications dans le processus. Est-il un saint ? Est-il un magicien ? Est-il quelque avatar divin ? Le pape peut-il devenir comme lui ? Quoi qu'il en soit, il annonce au pauvre pape qu'il y a une autre réalité que ce qui lui apparaît, et qu'il doit la prendre en compte. Sinon, qui sait ce qui peut arriver ! Même si le vieil homme ne l'a pas menacé, le simple fait qu'il existe et qu'il soit aussi puissant indique au pape que chacun de ses gestes a des conséquences, une considération qui peut être considérée comme un avertissement, aussi amical soit-il. S'il y a une autre réalité, liée à la vérité et au bien, en outre dotée de puissance, mieux vaut faire attention à nos actes, car nous pourrions avoir à payer cher nos errements.

De l'autre côté, pourquoi le « vieux » ne menace-t-il pas le pape ? Pourquoi n'utilise-t-il pas une stratégie plus directe ? L'avertissement le plus sérieux, c'est lorsque le pape risque d'être exécuté, et qu'il refuse toujours de dire la vérité. Or là encore, le vieil homme finit par aider ce pécheur impénitent, quand bien même il n'avoue toujours pas. L'explication que nous pouvons avancer d'une telle mansuétude, est que le vieil homme joue une stratégie double : le pouvoir et la bienveillance, celle-ci restant la caractéristique la plus importante de son être. Les miracles, la connaissance, le pouvoir, restent des facteurs externes, de l'apparence. La vraie qualité, significative, comme l'a écrit Saint Paul, demeure la charité, l'amour pour le prochain. C'est le message que visiblement le vieil homme veut imprimer au cœur du pape, indirectement. Pour cette raison, son message, allusif et

dépourvu de sanction, peut être considéré comme faible : qui sait ce que le pape pensera et fera ensuite ? Rien ne montre que ce dernier soit convaincu ou ait changé, puisqu'il n'a en fait déclaré la vérité que pour gagner plus d'argent. Il admet la vérité à cause de sa cupidité ! Le lecteur pourra penser que le vieil homme est naïf, de penser que sa stratégie pédagogique de conversion fonctionnera. Mais nous pouvons imaginer que c'est précisément sur cette incertitude, sur cette fin paradoxale, que le narrateur veut nous quitter. Gardons donc notre libre arbitre, restons perplexes et pensons à notre propre existence.

10/ Les oies-cygnnes

Est-il difficile de grandir ?

Il était une fois, dans un village, un vieil homme et une vieille femme, qui avaient une petite fille. Ils avaient aussi un garçon au berceau.

- Fille, petite fille, dit la mère, nous partons travailler. Nous te ramènerons un pain blanc, nous te coudrons une jolie petite robe et nous t'achèterons un châte. Mais, sois sage, garde bien ton frère et ne quitte pas la maison !

Les parents eurent à peine le dos tourné que la petite fille oubliât ce qu'on venait de lui dire. Elle installa son petit frère sur l'herbe tendre, devant la fenêtre, et elle s'éloigna de la maison pour courir et jouer au loin. Une bande d'oies-cygnnes attrapa le bébé et ils l'emportèrent sur leur dos. À son retour, la petite fille regarda autour d'elle, chercha le bambin, mais nulle part n'aperçut-elle son frère. Elle poussa un cri et courut de droite à gauche. Il avait en effet disparu ! Elle appela, elle sanglota et se lamenta.

- Et mes parents, que vont-ils dire ?

Mais le petit frère ne répondit pas. Elle parcourut la campagne. Au loin, les cygnnes, qui se cachaient par-delà la forêt sombre, voletaient. Ces oiseaux avaient une mauvaise réputation dans le pays. Ils étaient accusés, entre autres méfaits, d'être des voleurs d'enfants. La petite fille devina que c'était eux qui avaient pris son petit frère et elle les poursuivit.

Tandis qu'elle courait, elle vit un four à pain apparaître devant elle :

- Four à pain, four à pain, dis-moi où sont passées les oies-cygnnes !

- Goûte mes pierogies de seigle et je te le dirai !

- Oh ! Chez mon papa, même les pierogies de blé sont en trop !

Le four à pain ne répondit pas. Elle courut plus loin.

Sur son chemin se dressa un pommier :

- Pommier, pommier, dis-moi où sont passés les oies-cygnnes.

- Mange une de mes pommes aigrettes et je te le dirai !

- Oh ! Chez mon papa, même les pommes les plus sucrées du jardin sont en trop !

Elle courut plus loin.

Maintenant, son chemin était barré par une rivière de lait, avec des rives en confiture.

- Rivière de lait avec des rives en confiture, où sont les oies-cygnnes ?

- Mange ma confiture avec un peu de lait, et je te le dirai !

- Oh ! Chez mon père, même la crème est en trop !

Elle aurait pu courir longtemps, à travers champs et forêts ! Heureusement, elle rencontra

un hérisson. Elle lui aurait donné un bon coup de pied, mais elle avait peur de se faire mal. Alors, au lieu de cela, elle lui demanda :

- Petit hérisson, petit hérisson, sais-tu où sont passés les oies-cygnés ?

- Là bas ! dit-il en montrant le chemin.

Elle se précipita de l'avant et vit une petite isba, montée sur des cuisses de poulet, suspendue dans les airs. Elle regarda par la porte entrouverte, et en resta bouche-bée. Elle aperçut Baga Yaga, avec sa jambe d'argile et, sur le banc, son petit frère jouant avec des pommes d'or. Alors, se déplaçant prudemment, elle le saisit et l'emporta.

Les oies-cygnés volaient à sa poursuite, planant autour d'elle.

Où aller ? En face d'elle, coule la rivière de lait, avec des rives en confiture.

- Mère rivière, cache-moi !

- Mange un peu de ma gelée.

Ce n'était plus le moment d'être capricieuse. Elle se hâta d'en manger, et la rivière la cacha dans sa berge.

Les oies-cygnés passèrent sans la voir. En sortant, elle remercia la rivière.

La voilà, qui court, son petit frère dans les bras. Mais les oies-cygnés se retournèrent et planaient en la cherchant. Que faire ? Quelle misère !

Soudain se tint devant elle le pommier :

- Mère pommier, cache-moi !

- Mange une pomme aigrette !

Rapidement, elle l'avalait. Le pommier la cacha dans ses branches, la couvrant de ses feuilles.

Les oies-cygnés la dépassèrent. Elle sortit et reprit sa course. Les oies-cygnés l'aperçurent et revinrent. Les voici, descendant sur elle. Ils la frappaient déjà de leurs ailes, essayant de saisir le bébé. À ce moment, le four à pain est apparu.

- Madame four à pain, cache-moi !

- Mange l'un de mes petits pierogies au seigle !

Rapidement, la jeune femme l'avalait, puis ouvrit la porte du four et y entra. Les oies-cygnés s'envolèrent, criillant avec des sons aigus, et s'enfuirent les pattes vides.

Quant à elle, elle courut rapidement à la maison. C'était une bonne idée, parce que ses parents venaient d'arriver.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi la petite fille oublie-t-elle les recommandations de ses parents ?
- Quelle stratégie choisissent les parents de la jeune fille pour la motiver ?
- Pourquoi la fille oublie-t-elle ce qu'elle avait promis à ses parents ?
- La jeune fille est-elle considérée comme responsable par ses parents ?
- Pourquoi la jeune fille se préoccupe-t-elle surtout de la réaction de ses parents ?
- Pourquoi la jeune fille refuse-t-elle les propositions qui lui sont faites ?
- Pourquoi la jeune fille aurait-elle aimé donner un coup de pied au hérisson ?
- Quel est le rapport entre les oies-cygnes et Baba Yaga ?
- La jeune fille a-t-elle appris quelque chose dans cette histoire ?
- Que représentent le pommier, la rivière et le four ?

Réflexion

- Peut-on mal aimer ses enfants ?
- Pourquoi oublie-t-on ses responsabilités ?
- Pourquoi devrait-on être responsable ?
- L'être humain est-il fondamentalement égocentrique ?
- La morale est-elle le fondement de la civilisation ?
- La morale vient-elle toujours de l'extérieur ?
- Pourquoi est-on capricieux ?
- Faut-il frustrer les enfants pour les éduquer ?
- Pourquoi hésite-t-on à accepter les propositions d'autrui ?
- Pourquoi nos parents représentent-ils en général une figure d'autorité ?
- Est-il difficile de grandir ?
- Le recours aux récompenses peut-il corrompre l'éducation des enfants ?

ANALYSE

Minorité et majorité

Il y avait une famille: un vieil homme, une vieille femme, une petite fille et un bambin. Tout comme dans « Kolobok », nous rencontrons un couple de parents âgés, qui normalement ne sont pas censés avoir de petits enfants. On pourra s'interroger sur un tel écart avec la réalité biologique. Nous proposons la perspective selon laquelle ces « vieux parents » représentent un rôle initiatique, souvent celui des grands-parents, qui transmettent leur sagesse aux petits enfants et les guident dans les défis qu'ils doivent surmonter. Ce sont des parents ayant une fonction spéciale, comme nous le verrons dans l'histoire. Plus que toute autre chose, ils sont destinés à créer une situation qui permet la découverte de soi et la conscience de ses propres actions, un processus qui se déroulera en rencontrant diverses difficultés et mises à l'épreuve.

Avant que les parents partent au travail, ils préviennent leur fille aînée : « Fille, petite fille, nous partons travailler. Nous te ramènerons un pain blanc, nous te coudrons une jolie petite robe et nous t'achèterons un châle de tête. Mais, sois sage, garde bien ton frère et ne quitte pas la maison ! » Le discours parental s'articule en des termes qui profilent l'héroïne de l'histoire : la « petite fille ». Visiblement, elle est assez âgée pour s'occuper de son petit frère, mais d'un autre côté, certaines stipulations indiquent sa jeunesse. Elle n'est pas assez âgée pour travailler à l'extérieur, elle s'appelle « petite fille », elle ne fait pas ses devoirs ni ne remplit ses responsabilités naturellement, puisqu'elle doit être motivée par ses parents avec des récompenses, par une gratification extérieure. Ils lui donneront un pain blanc qui satisfera son palais, montrant sa faiblesse, sa gourmandise. Ils lui coudront une robe et lui achèteront une écharpe, jouant sur sa coquetterie, sur sa vanité. Sur un plan psychologique général, nous pouvons dire qu'ils font appel à son sentiment de convoitise, une caractéristique fort commune chez tous les enfants. Ensuite, ils lui demandent d'être « gentille », d'être sage ce qui signifie avoir un comportement « plaisant », « poli » et « satisfaisant » : ne pas faire de bêtise et rester tranquille, ce qui ne serait pas demandé à un adulte. Nous présumerons donc que la petite fille n'est pas habituellement ou naturellement sage, puisqu'elle doit être sollicitée : elle aime plutôt faire ce qui lui traverse la tête. Pour être « gentille » elle doit être obéissante et écouter les recommandations des adultes, ce qui signifie qu'il faut le lui rappeler. Parler ainsi à quelqu'un, c'est penser que son comportement pose problème, et supposer qu'en l'admonestant, il nous écouterait et modifierait son comportement.

Enfin, on demande à la petite fille « de ne pas quitter la maison », ce qui implique qu'on ne peut pas lui faire confiance à l'extérieur, que le monde est trop dangereux pour elle. Non seulement elle est « petite », mais tout ce que ses parents disent est destiné à lui rappeler qu'elle est « petite », trop petite pour beaucoup de choses. Bien que, néanmoins, elle soit assez âgée pour s'occuper de son petit frère ou pour s'occuper de la maison, et on peut lui faire confiance suffisamment pour obéir aux ordres sans agir de façon capricieuse, du moins du point de vue des parents. Par conséquent, nous voyons que cette fille est à un stade intermédiaire : elle a déjà grandi et peut être responsable pour elle-même, pour quelqu'un d'autre, pour des choses importantes, mais pas assez pour être naturellement et totalement fiable. Elle est donc dans une phase transitionnelle, situation ambiguë, qui présuppose la nécessité de continuer à grandir, une étape qui s'accompagne des dilemmes et des drames entourant ce besoin de croissance.

Naturellement, à peine les parents sont-ils partis que la fille oublie leurs recommandations. Le comportement naturel d'un jeune enfant, qui est « sage » uniquement lorsque les parents sont là, un comportement « juste » causé uniquement par la présence d'une autorité extérieure, non pas du fait d'un impératif moral intériorisé. L'isolement est donc une expérience cruciale pour tester une personnalité, afin d'expérimenter l'autonomie et apprendre à grandir. C'est à travers une forme de solitude que sa personnalité pourra émerger, et que s'engendrera une conscience de soi. C'est le moment révélateur où l'on examinera le degré d'internalisation des principes moraux, la force ou la faiblesse des vertus psychiques.

Cette distinction entre autorité morale « externe » et « interne » constitue l'opposition entre ce que Kant nomme hétéronomie par rapport à autonomie, le premier étant l'état de « minorité », celui d'un enfant, qui a besoin de contraintes extérieures pour se comporter « correctement », même si ce comportement caractérise encore trop souvent de nombreux adultes. « La loi morale à l'intérieur de mon cœur » est l'expression de Kant, écrite sur sa tombe. L'internalisation de la loi morale est ce qui distingue l'adulte de l'enfant, la majorité de la minorité, ces derniers connaissant la loi morale uniquement comme des principes imposés par l'autorité, les premiers ayant établi l'autorité en eux-mêmes.

Confiance

Les paroles des parents n'ont guère de réalité en soi, ils ont besoin d'être présents pour les rendre opératoires : leurs instructions « s'évanouissent » dès qu'ils s'absentent. Une réalité dont bien des parents se plaignent. Sans se rendre compte que c'est l'inconvénient naturel et la conséquence inévitable d'une accumulation, celle de toutes ces recommandations et injonctions qui sont fréquemment adressées à l'enfant afin de réguler son comportement. Quant aux parents de cette histoire, nous pouvons affirmer que leur discours initial, exprimant la promesse de diverses récompenses, est une forme de désengagement personnel : façon peu coûteuse d'abandonner leur responsabilité, comme si le fait de promettre certaines babioles pouvait garantir que leur enfant agisse de manière responsable.

Les parents savent plus ou moins qu'en partant ils prennent un risque avec leurs enfants et leur maison. Peut-être sont-ils obligés de le faire, ou non, nous ne le savons pas. Ils ont sans doute mauvaise conscience d'agir ainsi, entretenant une forme de culpabilité, sentiment que de nombreux parents éprouvent dans ce genre de situation. D'une certaine façon, il n'est pas important de savoir s'ils doivent vraiment agir ainsi, ou si c'est par commodité qu'ils prennent cette décision. Ils sont inquiets, ce qui signifie qu'ils sont conscients du fait qu'il y a danger. Ils savent que leur fille est encore jeune, qu'elle n'est pas pleinement consciente des conséquences de ses propres actions, qu'elle ne saura pas nécessairement comment se comporter en cas d'urgence. Ils savent aussi qu'elle pourrait ne pas obéir à leurs instructions, volontairement ou par distraction. Il y a toujours beaucoup d'insouciance chez un enfant. Et la fille ne pense pas à mal lorsqu'elle agit selon sa fantaisie. Mais les parents décident, bien ou mal, d'aller de l'avant, de quitter le domicile et de laisser l'enfant prendre soin d'elle-même, de son frère et de la maisonnée. C'est évidemment une étape nécessaire à un moment donné dans la vie d'un enfant : un jour ou l'autre il faudra lui faire confiance.

Des parents qui ne pourraient jamais prendre une telle décision et faire confiance à leur enfant maintiendraient ce dernier dans un état d'infantilisation forcée, à cause d'une méfiance excessive, favorisant l'anxiété dans l'esprit de leur rejeton. Le problème reste néanmoins dans la façon dont cette confiance est articulée et négociée. La promesse d'une sorte de récompense, sous la forme d'un cadeau acheté, est un type de comportement tout à fait typique, mais bon marché, inefficace et facile pour un éducateur. Dans de telles situations, l'enfant doit grandir, et ce n'est pas la promesse de plaisantes récompenses qui l'aideront à le faire. Nous jouons alors sur son désir de gratification immédiate, pas sur sa raison ou son sens des responsabilités. Une erreur commise par de nombreux parents simplement parce que c'est la stratégie qui paraît la plus simple. La confiance doit être construite, elle doit être alimentée par la raison, par une véritable relation, non par un désir facile à satisfaire, une manœuvre qui accomplirait l'opposé de son but, et en quelque sorte le saboterait. Ainsi, dans cette histoire, nous ne devrions pas être surpris par le cours des événements, indépendamment du fait qu'un tel déroulement appartient aussi à la logique universelle des choses.

Responsabilité

Les parents veulent « acheter » la confiance en leur fille avec la promesse de cadeaux, au lieu de travailler cette confiance et de la développer, ce qui représente une forme subtile de corruption. Les bonbons, les cadeaux de toutes sortes, les promesses, les récompenses et compliments tels que « tu es le meilleur », sont des astuces typiques auxquelles les parents ont recours, afin de motiver les enfants ou les satisfaire. Mais ils ne se rendent pas compte qu'en agissant ainsi, ils donnent une mauvaise habitude à l'enfant : agir pour obtenir une récompense est une modalité ayant un effet débilisant sur l'esprit et sur la volonté de l'enfant. Il ne parvient plus à agir pour le simple plaisir de l'accomplissement, ou par fierté du défi relevé, mais uniquement dans la perspective d'un « salaire ». L'enfant devient ainsi dépendant, « accro » à la gratification immédiate, ce qui engendre une certaine fragilité, en raison du manque d'autonomie ainsi engendré dans sa personnalité. Cela le prive du sens de la gratuité, de l'appréciation de l'effort en soi. Ce processus induit aussi l'idée d'être le « centre du monde », car l'enfant doit toujours être récompensé pour ce qu'il fait, comme une sorte de dette du monde envers lui. Pour cette raison, certains enfants ne grandissent pas ; par exemple, ils ne peuvent accepter aucune forme de critique, ils restent très égocentriques, ou bien ont une mentalité compétitive et envieuse. En d'autres termes, en gâtant ainsi leur enfant, les parents n'enseignent pas l'enfant à devenir responsable et autonome, puisqu'il dépend toujours d'une récompense pour agir.

Dans la présente histoire, les parents pourraient par exemple dire à la jeune fille que si elle agissait de façon responsable, ils seraient contents, elle pourrait être fière d'elle-même. Ou encore, ils pourraient prendre le temps de discuter avec elle pour lui expliquer l'ensemble de la situation et la faire raisonner, mais une telle initiative prendrait plus de temps que de simplement promettre un cadeau : cela impliquerait plus de patience et d'implication psychologique, un investissement que ces parents, comme beaucoup d'autres, ne sont pas prêts à faire, ni désireux de faire. Ils ne veulent pas approfondir la question de la confiance. Peut-être préfèrent-ils eux-mêmes ne pas trop réfléchir sur la nature du risque qu'ils prennent. S'ils y réfléchissaient avec leur fille, ils seraient peut-être effrayés de cette décision, qui deviendrait dès lors impossible à prendre. Ils en deviendraient impuissants.

C'est une raison courante pour laquelle les parents préfèrent ne pas discuter avec leurs enfants : il leur faudrait se confronter à certains problèmes qu'ils ne sont pas prêts à affronter, tels celui de la confiance, une confiance en eux-mêmes, en autrui ou envers le monde. Ont-ils une confiance réelle, ou est-ce une confiance « de confort », qui les arrange ? La confiance est-elle conditionnelle ou inconditionnelle ? De plus, cela soulève des problèmes comme la tension entre liberté et la nécessité. Devaient-ils vraiment partir, ou voulaient-ils partir ? Un des deux parents pouvait-il demeurer à la maison ? Pouvaient-ils prendre les enfants avec eux ou était-ce trop embêtant ? L'histoire ne le dit pas, et pour l'instant ce n'est pas important. Mais très souvent, la nécessité est utilisée comme alibi pour le confort.

Nous pouvons facilement accuser ces parents d'être irresponsables. Et d'une certaine manière, déléguer une responsabilité est toujours une façon de se détourner de son propre devoir. La question est de déterminer quand une telle décision devient légitime, pour quelque raison que ce soit : obligations externes, internes, ou comme mise à l'épreuve d'une tierce personne, enfant ou autre. Un jugement souvent difficile à poser, entre deux excès : une confiance aveugle, solution facile, ou une surprotection, croyance exclusive en soi-même. Nombre de parents ne font confiance en personne pour s'occuper de leurs enfants, un comportement superstitieux et paranoïaque où l'on croit que les accidents n'arrivent qu'aux autres. Une vision du monde craintive, anxieuse et méfiante qui sera communiquée à l'enfant, qui, par exemple, ne pourra pas supporter l'absence de ses parents, ce qui favorisera son sentiment d'insécurité. D'une certaine manière, l'abandon et la surprotection se résument à une même chose : l'incapacité de produire un jugement rationnel et responsable. En fait, de nombreux parents combinent souvent ces deux excès, passant de l'un à l'autre avec une facilité déconcertante.

Autorité intérieure

« Elle installa son petit frère sur l'herbe tendre, devant la fenêtre, et elle s'éloigna de la maison pour courir et jouer au loin. » Elle ne fait vraiment rien d'insensé, rien de méchant, il n'y a rien de scandaleux dans son comportement. Après tout, c'est agréable pour le bambin d'être dans l'herbe, et elle va juste se promener, pas très loin de la maison. Elle n'est qu'une gentille petite fille, légèrement désobéissante et inconsciente. Mais bien sûr, il se trouve toujours un écart permettant que le destin s'accomplisse. Un simple léger oubli des dangers du monde extérieur, un léger oubli des instructions parentales, est suffisant pour que le drame s'installe. Il prend la forme d'un troupeau d'oies-cygnés, qui saisissent le bébé et s'envolent avec lui.

Les oies-cygnés sont des animaux mythologiques, une combinaison de caractéristiques opposées, une sorte d'oxymoron, comme cela se retrouve dans d'autres animaux imaginaires, tels le minotaure, homme-taureau, ou le centaure, homme-cheval. Une façon dont cette dualité pourrait être rendue est que l'oie, animal domesticable, représente le monde accessible aux êtres humains, tandis que le cygne, pur et mystérieux, représente ce qui nous échappe, la réalité de l'au-delà. En elles-mêmes, les oies sont des animaux intelligents, qui peuvent être sauvages ou domestiqués. Sauvages, elles parcourent de très grandes distances. Domestiques, elles agissent comme protectrices des êtres humains : elles font partie de ces « aides » dont la fonction est de protéger du danger. Les oies sont attachées à la maison, au territoire, elles peuvent entretenir des rapports personnels avec les humains. Sauvages, elles sont des nomades, qui n'ont guère d'ancrage,

qui ne sont guère attachées à la personne ou au lieu. En ce sens, elles représentent l'opposé de la citoyenneté et des comportements licites. Le nomadisme indique une forme primitive d'organisation sociale, comme le clan. Il s'oppose à la civilisation, celle-ci étant liée à l'établissement d'un lieu d'habitation fixe, s'oppose à la « ville », comme l'indique l'étymologie du terme « civilisation ». Les oies ne sont pas vraiment agressives, ce ne sont pas des oiseaux de proies, mais elles ne respectent pas la propriété, elles volent ce qui ne leur appartient pas, en particulier les enfants, selon certains mythes traditionnels.

L'oie représente donc en soi un paradoxe, une double nature, contradictoire. De l'autre côté, le cygne est un animal beau et gracieux, il est un symbole de pureté, d'amour et souvent de transformation. Il indique le passage d'une étape à l'autre, comme nous le voyons dans la célèbre histoire « Le vilain petit canard », les aventures d'un pauvre volatile gauche et inapte, qui doit découvrir qu'il est en fait un cygne pour finalement exister. Le cygne peut représenter l'acquisition de la sagesse par une renaissance, une conversion de soi. Dans la présente histoire, les oiseaux ne présentent pas de véritable menace pour la vie du garçon, même s'ils ont des pratiques inquiétantes : ils ne sont dangereux qu'en apparence, ils représentent avant tout un défi, une incitation à être initié et grandir, ils font partie d'une mise à l'épreuve et d'une confrontation à ses propres craintes, ce qui, bien sûr, peut impressionner. Nous ne devrions pas être surpris de découvrir par la suite que ces animaux sont reliés à Baba Yaga, qui symbolise aussi le côté sauvage et imprévisible des choses. L'idée de « voler des enfants » correspond au « principe d'aliénation », de devenir étranger à soi-même, que représente la sorcière, comme condition pour une croissance psychologique et existentielle.

Quand la jeune fille revient, elle découvre la disparition de son petit frère, elle le cherche, hurle, panique, mais elle doit rapidement faire face à la terrible situation. Elle appelle, pleure et se lamente : « Et mes parents, que diront-ils ? ». Face à une dure réalité, elle se sent vraiment impuissante, mais plus que toute autre chose, elle s'inquiète de la réaction des parents. C'est ce que l'on entend par « hétéronomie ». Le principe de réalité ou les idées morales ne sont pas internalisées par l'enfant : elles sont simplement une injonction qui vient de l'extérieur, provenant d'une autorité détenant un poids émotionnel et des pouvoirs de représailles. Au lieu d'être préoccupée par le petit frère, elle est préoccupée par elle-même : le traitement qu'elle recevra de ses parents. Une autre réaction qui confirme son statut de « petite fille » qui doit encore croître.

Finalement, elle décide d'arrêter de courir autour de la maison et d'aller plus loin, vers la campagne, ce qui indique une rupture dans son comportement : en prenant le risque de s'éloigner de la maison, elle commence à prendre ses responsabilités pour sa vie et ses actions. Pour cette raison, elle devient consciente : elle peut maintenant voir les oies, même si elles sont lointaines, se cachant au-delà de la sombre forêt. Et nous devons nous rappeler que la forêt sombre représente une importante frontière psychologique entre le monde connu et inconnu, l'endroit où les règles habituelles ne fonctionnent plus, le côté sombre du monde et de l'âme humaine. Bien sûr, Baba Yaga y habite et les oies sauvages y ont un endroit idéal pour se cacher. Connaissant la réputation des oies sauvages, la jeune fille a deviné ce qui s'est passé et prend la décision courageuse de poursuivre le troupeau d'oiseaux malgré tous les dangers. Elle commence à acquérir une autorité intérieure.

Grandir

Ainsi s'entame le parcours du défi, le processus initiatique qui permettra à la jeune fille de grandir. Tout au long, elle rencontrera différentes entités qui présenteront des obstacles, ou qui se refuseront à elle, mais qui sont aussi des figures de « maître », de « donateur », puisque chacun d'entre eux l'invitera à prendre conscience d'elle-même, à accepter la réalité et à dépasser son individualité réduite. Les trois premiers personnages - four à pain, pommier et rivière de lait - sont des « donneurs » explicites, puisqu'ils proposent de la nourrir. La première entité qu'elle rencontre est un four à pain. Elle lui demande où les oies sont parties. Mais avant de répondre, le four à pain pose une condition : elle doit d'abord manger un de ses pierogies de seigle. La fille se récrie aussitôt face à une demande aussi « extravagante », arguant que « dans la maison de son père, même les pierogies de blé sont en trop ! ». En effet, pourquoi mangerait-elle des raviolis de pâte grossière et foncée si elle en a déjà trop de pâte blanche et raffinée ! Sa réaction est celle d'une petite princesse, trop gâtée. Tout d'abord, elle refuse la proposition qui lui a été faite, alors qu'il ne lui en coûterait pas beaucoup de satisfaire le four afin d'obtenir ses informations. Deuxièmement, elle parle de son père, invoquant une autorité « puissante » et extérieure. Troisièmement, elle se vante de la « richesse » de sa famille. Quatrièmement, elle sermonne son interlocuteur qui lui propose de l'aider, rendant son offre inutile car en dessous de son statut. Cinquièmement, elle ne voit que son désir : elle est incapable de tenir compte des attentes des autres. Sixièmement, elle parle toujours de « sa maison », en distinguant ce qui est à elle de ce qui n'est pas à elle, ce qui signifie qu'elle n'a pas encore pénétré la terre étrangère : elle est toujours à la maison, comme une enfant, elle n'est pas encore dans le monde. Aussi le four ne lui dit-il rien. La même situation se répète avec les deux interlocuteurs suivants : le pommier et la rivière de lait, en leur répondant à chaque fois que chez elle, il y a beaucoup mieux et qu'ils n'en veulent même pas parce qu'ils en ont trop, refusant même des douceurs. Posséder plus qu'il n'en a besoin est précisément la définition d'une personne gâtée.

Elle court, mais elle ne sait pas si elle court dans la bonne direction, et « Elle aurait pu courir longtemps, à travers champs et forêts ! », raconte le récit. Un comportement plutôt irréflectif, comme une enfant désorientée qui marche sans savoir où elle va. Mais au moins, malgré ses tendances capricieuses de princesse, elle continue sa poursuite. Elle rencontre alors un hérisson, et comme une fillette stupide, un peu sadique, elle lui aurait bien donné un coup de pied, néanmoins elle s'abstient, uniquement par peur de se heurter aux piquants. Elle lui demande où sont passées les oies-cygnets, c'est-à-dire qu'elle ne perd pas de vue sa quête. Nous voyons qu'elle affiche une combinaison de comportement mature et infantile, un mélange qui décrit bien l'état intermédiaire de sa psyché et de son existence.

Elle a de la chance : le hérisson ne pose aucune condition et lui explique où aller. Une attitude qui montre la générosité de la providence, à travers tous ces « donneurs » qu'il faut apprendre à reconnaître. Elle se précipite donc et arrive à une maison étrange, qui se tient sur des pattes de poulet, tournant sur elle-même, où vit Baba Yaga, l'affreuse sorcière avec une jambe d'argile et un horrible visage non humain. Là, elle aperçoit son petit frère, assis à côté de la sorcière, jouant avec des pommes en or. À ce point, elle décide visiblement de prendre ses responsabilités. Elle saisit son bambin de frère et s'enfuit avec lui. Cette fois-ci, là où une rivière était « statique », il y a maintenant un « courant », ce qui montre qu'il y a eu un changement. L'ordre du monde n'est plus le même. Il n'est pas « bloqué », mais il coule : il est devenu plus naturel. Et puisqu'elle a grandi et fait désormais face à la réalité,

chaque fois qu'elle retrouvera les divers protagonistes déjà rencontrés, elle acceptera leur condition et « naturellement » ils l'aideront : la rivière de lait, le pommier et le four à pain. Désormais, elle s'adresse à eux différemment : « mère-rivière », « mère pommier » : ils sont devenus membres de « son monde », ce qui montre qu'elle accepte ce que sont les choses, leur réalité qui est aussi sienne. Par conséquent, elle accepte d'être aidée, elle ne méprise pas l'altérité, elle reconnaît avec grâce la générosité du réel, et de ce fait elle devient « puissante ». Elle ne sera plus fière et capricieuse, elle aura appris et grandi. Elle accomplit son destin et devient une femme. Elle n'est plus une « petite fille », mais une « jeune femme », comme l'histoire nous l'indique à la fin. Ses parents peuvent maintenant revenir, l'initiation s'est produite. Ils se rendront compte qu'ils ont eu raison de lui faire confiance, non pas parce qu'ils lui apportent une récompense, mais parce qu'ils lui ont donné une chance de grandir et d'apprendre la réalité de la vie. La leçon la plus difficile pour tous les parents, lorsqu'ils se rendent compte que leur enfant n'est plus un enfant, et que cet être autonome ne leur appartient plus. Il ou elle a maintenant son existence indépendante. Il existe réellement comme une personne. Une leçon qui peut aussi être utile à bien des adultes, dans leur relation à leur propre vie, à leur propre comportement.

11/ Vérité et mensonge

Le mal est-il plus profitable que le bien ?

Tu sais ce qui s'est passé ! Je te le dirai pour ton bien. On ne raconte pas ça pour fâcher Votre Grandeur, c'est juste pour raconter une histoire. Un jour, juste comme toi et moi maintenant, deux paysans de la plus grande et extrême pauvreté commencèrent une discussion. Le premier vivait d'expédients, mentait à tout le monde, il était, vous savez, fort à la tricherie, un vrai malin. L'autre, tu sais, quelles que soient ses difficultés, n'avait jamais manqué d'agir selon la vérité. Il voulait vivre sa vie par le travail. C'est de ce sujet qu'ils débattaient. L'un a dit :

- Il vaut mieux vivre dans le mensonge.

Et l'autre :

- On ne peut pas passer toute sa vie à mentir. Mieux vaut vivre comme on peut. Mais, dans la vérité.

Ils ont tout essayé, mais aucun des deux n'a réussi à convaincre l'autre. Et ils argumentèrent et argumentèrent, mais personne, tu sais, n'a eu le dernier mot.

Par conséquent, ils résolurent d'interroger à ce sujet la première personne qu'ils rencontreraient. Alors, ils prennent la route ensemble. Ils marchent, ils marchent, et enfin ils voient un paysan qui laboure, un serf. Ils, tu sais, l'approchent ainsi :

- Que Dieu t'aide, brave homme ! Donne-nous ton avis à ce sujet : comment est-il préférable de vivre en ce monde : en vérité ou en mensonge ?

- Non, vous savez, frères ! Vous ne pouvez pas vivre votre vie dans la vérité, il est plus confortable de vivre dans un mensonge. Regardez-nous, vous savez : les maîtres nous imposent de nouvelles corvées tout le temps, alors nous n'avons pas le temps de travailler pour nous-mêmes. Donc, si vous voulez aller chercher du bois, comme à la forêt, il faut être un homme malade, tu sais. Et si ce n'est pas pendant la journée, alors la nuit, parce que c'est

interdit.

- Tu vois, j'ai raison ! dit le menteur.

Ils continuent à marcher, voulant savoir ce qu'un autre leur dirait. Ils continuent et ils continuent, et enfin ils voient un marchand conduisant une voiture avec deux chevaux. Ils s'approchent et lui demandent :

- Arrête-toi un instant, tu sais, pas pour mettre en colère Son Altesse, mais nous te demanderons quelque chose. Résous notre dispute, tu sais. Comment est-il préférable de vivre dans ce monde, en vérité ou en mensonge ?

- Allez, amis, vous rêvez ! C'est compliqué de vivre dans la vérité ! Il vaut mieux vivre dans le mensonge, bien sûr ! Les autres nous trompent, pourquoi ne pas les tromper aussi ?

- Tu vois, j'ai raison ! dit le menteur à nouveau au juste.

Ils poursuivirent leur route, cherchant un troisième avis. Ils continuent et ils continuent. Ils aperçoivent enfin un pope. Ils s'approchent de lui, tu sais, et lui disent :

- Arrête un instant, vieil homme et résous notre argument : comment est-il préférable de vivre en ce monde, en vérité ou en mensonge ?

- Vous avez du temps de perdre avec ces questions ! En mensonge, évidemment ! Quelle vérité existe-t-il aujourd'hui ? Et avec la vérité, tu sais, vous finirez en Sibérie. Ils diront que vous êtes un calomniateur. Vous voulez un exemple ? Sur ce point, je ne mentirai pas : dans la paroisse, nous percevons la dime en fonction du nombre de pratiquants. Ensuite, évidemment, nous ne déclarons pas tout le monde... Et combien de fois nous remplaçons la messe par une simple prière.

Eh bien, tu entends ça, dit le menteur, tout le monde s'accorde à dire qu'il vaut mieux vivre dans le mensonge.

- Non, écoute-moi, il vaut mieux vivre selon la loi de Dieu, comme Dieu l'ordonne. Arrive que pourra, je ne vivrai pas dans le mensonge, tu sais, dit le juste.

Et alors, tous deux continuèrent leur chemin ensemble. Ils marchent et ils marchent. Le menteur plaît à tout le monde, et partout les gens le nourrissent et on lui donne même des petits pains blancs. Quant au juste, il boit un peu d'eau, là où il peut, et pour la nourriture, il doit travailler en échange. Le menteur, tu sais, ne cesse jamais de se moquer du juste.

Un jour, le juste se tourna vers le menteur :

- Donne-moi un morceau de pain, tu sais.

- Oui, bien sûr, et que me donnes-tu en échange ?

- Si tu veux quelque chose, prends tout ce que j'ai.

- Alors, je vais t'arracher un de tes yeux !

- Eh bien, arrache-le.

Alors, le menteur arracha l'œil du juste. Puis, il lui donna du pain.

L'autre endura la souffrance, tu sais, et les deux repartirent en chemin. Le temps passa.

Encore une fois, le juste demanda au menteur un morceau de pain. Le menteur se mit à le railler de nouveau :

- Laisse-moi, tu sais, prends ton autre œil, et je te donnerai un pain.

- Ah ! Frère, aie pitié, je serai aveugle

Non, tu sais. Mais d'un autre côté, tu es le juste et je vis dans le mensonge.

Alors que faire ? Eh bien, si c'est comme ça, c'est comme ça

- Alors, fais-le, si tu n'as pas peur du péché.

Eh bien, mon frère, le menteur arracha l'autre œil et donna à l'autre un morceau de pain.

Puis il l'a abandonné, tu sais, au milieu de la route.

- Compte--tu sur moi pour te guider, par hasard ?

Que faire ?

L'aveugle a mangé son morceau de pain, tu sais. Il se mit à tâter le sol avec son bâton. Puis il a marché et marché, tu sais, comme il a pu, il a fini par perdre son chemin, et il s'est arrêté, ne sachant plus où aller. Il commença à prier Dieu :

- Seigneur ! N'abandonne pas ton misérable serviteur !

Il a prié et il a prié et puis, il a entendu une voix :

- Va à droite, tu arriveras dans un bois. Cherche le chemin avec ton bâton. Lorsque tu trouveras le chemin, tu sais, tu suivras ce chemin. Et quand tu prendras ce chemin, il te mènera à une source grondante. Lorsque tu atteindras la source grondante, prends de l'eau à cette source, lave-toi, baigne tes yeux. Une fois que tu auras baigné tes yeux, tu recouvreras la vue ! Une fois que tu auras recouvert la vue, tu remonteras en haut de la source jusqu'à un grand chêne. Quand tu verras l'arbre, tu y grimperas. Quand tu auras grimpé dedans, tu te cacheras là et tu attendras la nuit. Quand arrivera la nuit, les démons viendront se rassembler sous ce chêne, qui est leur lieu de rencontre, tu sais, et tu écouteras ce qu'ils diront !

Il alla jusqu'à la forêt, marcha le long du chemin, comme il le pouvait. Il atteint la forêt, il tâtonna tout autour, encore et encore, et finalement il découvrit le chemin. Il le suivit et il atteignit la source grondante. Il lava son visage, tu sais. Il lava son visage, il but l'eau et il baigna ses yeux. Il baigna ses yeux et il revit le monde béni, il retrouva la vue. Quand il eut retrouvé la vue, il remonta en haut de la source. Il marcha et marcha, toujours plus haut, et il aperçut le grand chêne. Sous ce chêne, la terre était piétinée. Il grimpa dans le chêne. Une fois grimpé en haut du chêne, il se cacha là et attendit la nuit.

Tout à coup, tu sais, de tous côtés, dans l'air, apparurent des démons, qui venaient se reposer sous le chêne. Ils allaient et venaient, et quand tous furent arrivés, chacun commença à raconter où il avait été. L'un a dit :

- Quant à moi, j'étais chez une princesse. Je la torture depuis dix ans. Ils ont essayé de me chasser par tous les moyens, mais sans succès. Car, lui seul réussira qui a obtenu l'icône de Notre-Dame de Smolensk, tu sais, possédée par un certain marchand. L'icône est dans la niche à icône, accrochée au portail.

Le matin, tu sais, quand tous les démons furent partis, l'homme juste descendit de l'arbre. Une fois descendu de l'arbre, il partit à la recherche du marchand. Il cherchait et cherchait, et après beaucoup de déboires, il réussit à le trouver. Une fois qu'il l'eut trouvé, il lui demanda de l'embaucher comme ouvrier.

- Pour une année de travail, a-t-il dit, je ne demanderai rien d'autre que l'icône de Notre-Dame qui est sur le portail.

Le marchand, tu sais, accepta le marché. Le juste travailla pendant un an de toutes ses forces. À la fin de l'année, il demanda sa récompense, tu sais. Le marchand hésita :

- Eh bien, mon frère, je suis satisfait de ton travail, mais je tiens beaucoup à cette icône, prends plutôt de l'argent.

- Non, je ne veux pas d'argent, tu sais. Nous étions d'accord sur cette icône.

- Non, tu sais, je ne te la donnerai pas. Ou alors, reste encore une autre année à mon service et peut-être que je te la donnerai.

Ainsi, le juste resta une année de plus à travailler pour le marchand, tu sais. Qu'il fasse jour ou nuit, il travaillait tout le temps. Il était vraiment très assidu.

À la fin de cette année, il réclama encore l'icône de Notre-Dame de Smolensk accrochée au portail, tu sais. Mais à nouveau le marchand ne voulut pas le laisser partir et lui donner l'icône.

- Non, écoute, je préfère te donner de l'argent. Si tu ne le veux pas, travaille une autre année pour moi et alors, c'est certain, tu l'auras.

Eh bien, si c'est comme ça, c'est comme ça. Le juste resta une année de plus, travaillant avec un zèle qui lui valut l'admiration de tous, tu sais. La troisième année passa. Une fois l'année terminée, il réclama son dû, tu sais. Le marchand ne pouvait rien faire. Il prit l'icône du portail et la lui donna.

- Prends-la et pars, que Dieu soit avec toi !

Il le nourrit généreusement et, tu sais, lui donna un peu d'argent.

Donc, avec tout cela, le juste prit l'icône. Il prit l'icône et l'accrocha sur sa poitrine. Une fois qu'il l'eut accroché sur sa poitrine, il alla au royaume, tu sais, pour guérir la princesse. La princesse qui était possédée par le démon. Il marcha et marcha et il arriva dans ce royaume. Une fois arrivé, il alla voir le tsar :

- Tu sais, je peux guérir ta princesse, dit-il.

Donc, on l'amena dans les appartements du palais. On l'amena et ensuite on le conduisit à la malheureuse princesse. En la voyant, il demanda de l'eau, tu sais. Ils lui en apportèrent.

Alors il se signe. Il se signe et fait trois salutations, en se prosternant vers le sol, tu sais, en priant Dieu. Il pria Dieu et ensuite il prit l'icône de Notre-Dame de Smolensk qui était sur sa poitrine. Il enleva l'icône et la plongea trois fois dans l'eau, en récitant des prières. Il la plongea et finalement, il passa le cordon de l'icône autour du cou de la princesse et lui demanda de se laver le visage.

Alors, mère, une fois qu'elle eut accroché l'icône sur sa poitrine et lavé son visage, tu sais, tout de suite, la maladie, l'ennemi, cette sale force, s'échappa d'elle dans un tourbillon. Elle s'échappa d'elle dans un tourbillon et la princesse se retrouva soudain en bonne santé, comme avant, tu sais.

Avec cela, tout le monde s'est réjoui, tellement réjoui, Dieu sait comment. Ils se sont réjouis et ils ne savaient pas comment récompenser le paysan. Ils voulaient lui donner une terre, tu sais, un domaine, une forte pension.

Non, je ne veux rien, tu sais ! A-t-il répondu.

Alors, la princesse dit au tsar :

- Je vais l'épouser !

- Bien, dit le tsar.

Donc, avec tout ça, ils se sont mariés, tu sais. Ils se sont mariés et notre paysan a commencé à porter des vêtements royaux, à vivre dans les appartements royaux, à tout manger et à tout boire, et il a tout fait avec eux. Il a vécu et il a vécu, et il s'est habitué à eux. Une fois qu'il s'est habitué à eux, il dit un jour :

- Permettez-moi de retourner dans mon pays natal où j'ai encore ma mère, une pauvre vieille femme.

- Très bien, dit la princesse. Nous irons ensemble.

Ainsi, ils sont partis, avec la princesse. L'équipage, les chevaux, le carrosse, les vêtements, tout était royal. Ils ont roulé et roulé, et ils ont atteint sa patrie. Une fois qu'ils eurent atteint sa patrie, ils aperçurent soudain le menteur. Vous savez, le menteur qui soutenait qu'il valait mieux vivre dans le mensonge que dans la vérité. Il marche vers eux, tu sais, et le juste héritier royal dit :

- Bonjour mon frère ! Et il l'appelle par son nom, tu sais !

L'autre était étonné, tu sais, de se voir reconnu par un si noble seigneur dans un carrosse, qu'il ne connaissait pas.

- Tu te rappelles comment nous avons débattu s'il valait mieux vivre dans la vérité ou dans le mensonge et comment tu m'as aveuglé ? Eh bien, c'est moi.

Surpris, l'autre était embarrassé et ne savait pas quoi faire.

- Non ! N'aie pas peur, je ne suis pas en colère contre toi, tu sais, et je te souhaite le même bonheur que moi.

Et il commença à lui expliquer, comme Dieu l'avait fait pour lui:

- Va dans telle forêt. Tu verras un chemin dans la forêt. Suis ce chemin. Tu atteindras une source grondante. Bois l'eau de cette source, tu sais, et lave-toi. Une fois lavé, remonte en haut de la source. Tu verras un grand chêne. Grimpe dessus. Cache-toi et attends la nuit. Sous le chêne, les démons viendront se rassembler, tu sais. Écoute-les et tu auras ta chance. Donc, le menteur a suivi, tu sais, les conseils du juste, comme s'ils étaient écrits. Il a trouvé le chemin, il est venu à la source grondant. Il a bu et il s'est lavé, tu sais. Il s'est lavé et il est remonté en haut de la source. Il est remonté et il a vu le chêne. Et sous le chêne, le sol était piétiné. Alors il a grimpé dans cet arbre. Il a attendu la nuit. Il a attendu la nuit, que tous les démons soient assemblés pour leur sabbat, venant de partout. Mais une fois assemblés, ils ont détecté sa présence par son odeur. Ils ont détecté sa présence, tu sais, et ils l'ont déchiré en morceaux.

Alors, tu sais, c'est tout. Le juste est devenu le fils du tsar tandis que le menteur a été rongé par les démons.

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Le partisan du mensonge a-t-il de bonnes raisons de mentir ?
- Pourquoi le partisan de la vérité se laisse-t-il crever les yeux ?
- Pourquoi le marchand finit-il par donner l'icône au partisan de la vérité ?
- Le partisan de la vérité a-t-il raison de ne pas en vouloir au partisan du mensonge ?
- Quelles sont les principales différences entre les deux protagonistes ?
- Pourquoi le partisan de la vérité maintient-il sa position en dépit des difficultés ?
- Le partisan du mensonge est-il content de lui-même ?
- Pourquoi le partisan du mensonge est-il aussi cruel ?
- Le partisan du mensonge est-il aussi libre qu'il l'affirme ?
- Pourquoi le partisan de la vérité recouvre-t-il la vue ?
- Pourquoi le partisan de la vérité refuse-t-il toute récompense de la part du roi ?
- Auquel des deux personnages de l'histoire ressembles-tu le plus ?

Réflexion

- Qu'est-ce qui est le plus difficile : vivre dans la vérité ou vivre dans le mensonge ?
- Est-il nécessaire de mentir pour arriver à ses fins ?
- Un juste a-t-il raison d'être juste ?
- D'où vient la cruauté chez l'humain ?
- La justice finit-elle toujours par triompher ?
- Le mal profite-t-il plus que le bien ?
- Pourquoi veut-on en général avoir raison ?
- Le mensonge est-il plus facile que la vérité ?
- L'être humain est-il fondamentalement corrompu ?
- La vie est-elle en essence une tragédie ?
- Existe-t-il une vérité objective ?
- Peut-on échapper au sentiment de culpabilité ?

ANALYSE

Survie et civilisation

L'histoire commence par une sollicitation directe du lecteur : « Vous savez ce qui s'est passé ! ». Tout comme si nous étions déjà en confiance, ou comme si nous pouvions bien sûr deviner le cours des événements. Et puis la question nous concerne, elle est d'une grande familiarité, elle doit toucher de près notre humanité. Mais le narrateur est inquiet, il soupçonne que nous pourrions nous mettre en colère, ce qui signifie qu'il nous va nous annoncer de désagréables nouvelles ; il nous rappellera probablement la misère de notre propre humanité, aussi risquons-nous d'être offensés. Afin de repousser ce danger, nous sommes appelés « Votre Grandeur », soit pour nous flatter et adoucir la pilule, soit pour nous rappeler notre propre humaine dignité, notre noblesse intrinsèque, en dépit de tout. Ces mises en garde sont importantes, car l'histoire parle de nous : « Tout comme vous et moi maintenant », et le narrateur ne prétend d'ailleurs nullement échapper à cette humble condition. Nous sommes donc comme ces deux paysans, « de la plus grande et extrême pauvreté », et l'on ne saurait décrire plus intensément le drame dans lequel l'humanité est plongée. Le monde est une vallée de larmes, une mise en scène de la situation très « dostoïevskienne ».

Nous savons d'emblée que le problème en est un de « survie ». Le paysan symbolise une personne ayant un contact direct avec la nature, qui dépend de cette nature et qui doit se battre avec elle. La pauvreté indique de la même manière la douleur et la lutte, le fait qu'il n'y ait pas d'excédent, pas de protection, l'état de nudité et de dénuement. De plus, la façon dont les protagonistes sont décrits, sans conjoint, sans famille, montre un sentiment profond de solitude existentielle. Nous sommes toujours seuls lorsque nous essayons de survivre : notre pauvre individu, isolé, seul contre la dure réalité. En ce qui concerne la discussion, même si elle indique la présence de quelqu'un d'autre, elle est de nature purement formelle, ce n'est pas un dialogue empathique ou sentimental. Et de toute façon, comme dans beaucoup de discussions, cela finira en une sorte de confrontation, même une opposition féroce. Ce cas n'échappe pas à la règle, car nous apprenons qu'ils ont tous deux une conception très différente de la vie et des relations humaines : pour le premier, le mensonge est préférable, pour le second, c'est la vérité. Et tandis qu'ils tentent de se convaincre mutuellement, ils restent inaccessibles et irréductibles l'un à l'autre : chacun campe sur sa position, en total désaccord avec l'autre, jusqu'à la fin. La raison elle-même, par conséquent, ne peut pas nous aider à nous lier et à nous sentir moins solitaire. La vie est vraiment une expérience très personnelle.

La question présente en est une de morale. Le problème n'est pas celui de la vérité, comme un problème scientifique ou épistémologique, mais comme une éthique, comme un moyen de fonctionner dans le monde, une manière de se rapporter à autrui, une modalité de comportement. Ceci est indiqué plus particulièrement par la comparaison entre le menteur : « il vivait d'expédients, mentait à tout le monde, fort à la tricherie, un vrai malin », tandis que l'honnête homme : « quelles que soient ses difficultés, il n'avait jamais manqué d'agir selon la vérité, il voulait vivre sa vie par le travail ». Visiblement, l'allégeance fondamentale de chaque personnage est radicalement différente. Le premier vit dans la « jungle » où il doit avant tout survivre, sans se préoccuper d'aucun autre principe ou de quelqu'un d'autre que lui-même, ses désirs, ses besoins et ses peurs; et bien sûr, dans un tel système, la fin justifie les moyens. Le second adhère à des principes transcendants et

universels qui dépassent toutes contraintes ou données empiriques, concernant les autres ou lui-même. D'une certaine manière, le premier représente le comportement animal ou la sauvagerie, le second représente l'existence humaine ou la civilisation. L'instinct sensuel repose sur le singulier, l'instinct formel repose sur l'universel. Nous pouvons relier ces deux types de comportement à ce que Friedrich Schiller distingue comme « instinct sensuel » et « instinct formel ». Le premier varie avec le temps, selon les circonstances, selon nos sensations, selon l'immédiateté des événements intérieurs et extérieurs. Le second unifie le moi, en cherchant une sorte d'harmonie au-delà des circonstances changeantes et des modifications intérieures. Le premier opère dans le fini, le mobile et l'éphémère, le second aspire à l'infini, à la recherche de principes absolus et invariables qui peuvent engendrer et rendre compte de la cohérence et de la justice. Le premier s'adapte à la contingence, le second proclame et légifère. Schiller critiquera ces deux instincts comme entravant notre véritable humanité : le premier pour son immédiateté, le second pour sa rigidité. Il les opposera l'un à l'autre pour présenter un troisième instinct, un de jeu et de beauté, qui concilie les deux premiers. Mais, pour l'instant, ce n'est pas notre problème.

Mentir et vérité

L'histoire commence par présenter la discussion entre deux paysans pauvres, « de la plus grande et extrême pauvreté », précise le narrateur, « juste comme toi et moi maintenant ». Nous savons donc que le problème est « la survie », et « nous », les lecteurs, y participons immédiatement et avec force. Depuis le début, la forme stylistique de la narration insiste sur l'importance et la gravité de l'entreprise discutée. En effet, la question de la vérité et du mensonge est une question morale importante, une morale qui de surcroît n'est pas une question purement théorique, mais vitale. Le style peut être caractérisé comme formel, emphatique et parallèlement campagnard ou grossier, une étrange combinaison. Il est formel, car nous rencontrerons plusieurs formulations telles que « Votre Grandeur » pour aborder le lecteur ou « Que Dieu vous aide », adressé à un passant. Il est emphatique par l'utilisation de nombreux mots parasites : « Vous savez », « Écoutez », et dans le texte russe original, par la mention de suffixes répétitifs tels que « to », « ot » ou « ka », qui n'ont aucun sens en eux-mêmes et sont plutôt gênants et lourds. Cette insistance rend même l'histoire difficile à lire, ou drôle, comme le lecteur le souhaite. Tous ces artéfacts sont déployés pour s'assurer que nous entrons bien dans la narration et que nous nous sentons concernés par son contenu. Ils ont une tâche pédagogique et un léger ton de condescendance. Le fait que les héros qui débattent « du bon et du mauvais » soient des paysans est important. Le narrateur veut s'assurer que nous ne l'oublions pas. Son idée étant visiblement que le problème du « bien et du mal » est fondamental, banal et nécessaire.

Puis nos deux héros partent en voyage, à l'aventure, à la recherche d'une troisième opinion qui pourrait décider de qui a raison et enfin régler la querelle. La première personne qu'ils rencontrent est un paysan qui semble encore plus pauvre qu'eux, puisqu'il est un serf, exploité à volonté par son propriétaire. Ils lui souhaitent d'abord le meilleur en disant : « Que Dieu vous aide ». Ceci peut être pris comme une forme d'ironie, comme si personne ne pouvait aider cet homme à part Dieu lui-même, ce qui indique un cas extrême d'impuissance et de dénuement. Quoi qu'il en soit, nos deux héros ne peuvent rien faire pour lui, même si leur expression semble paternaliste. Ainsi, quand ils sollicitent son conseil sur le mensonge et la vérité, il ne peut que prendre la première option : sa vie est terrible, il a du mal à survivre. Évidemment, comment les choses en seraient-elles autrement ! Il doit mentir

principalement à son propriétaire, qui l'exploite brutalement, comme tous ceux dans cette même condition de servage, afin de se protéger et de se défendre. Le menteur se trouve bien sûr satisfait que sa thèse soit confirmée, mais les deux continuent leur chemin et rencontrent maintenant un marchand. De manière prévisible, le commerçant choisit également le côté « menteur » de l'alternative. Avec un argument un peu différent : « la vérité est trop difficile », « vivre dans le mensonge est mieux », dit-il, comme un postulat évident. Ensuite, il ajoute que « C'est compliqué de vivre dans la vérité ! Les autres nous trompent, pourquoi ne pas les tromper aussi ? ». Ainsi, l'ordre « naturel » du monde est le mensonge, le comportement commun est le « mensonge ». C'est évident ! Contrairement au serf qui attribue la cause de son comportement à une personne particulière, le marchand, plus libre et plus riche, l'attribue à la généralité : à certaines lois de la nature ou de la société qui ressemblent singulièrement à un endroit où l'on ne peut faire confiance à personne.

Bien sûr, le menteur est heureux, et les deux comparses poursuivent leur chemin, et cette fois ils rencontrent un pape. Pire que les deux précédents personnages, celui-ci pense que les deux paysans « perdent leur temps » en cette discussion oiseuse, car pour lui l'affaire est bel et bien réglée ! Bizarrement, même le pape affirme que le mensonge est un meilleur chemin, même s'il semble regretter la situation : « Quelle vérité existe-t-il encore aujourd'hui ? » Il soupçonne en effet que la vérité n'existe plus, à notre époque de dégénérescence et de corruption. Il présente différents arguments en ce sens : avec le mensonge, vous gagnez plus d'argent, vous n'êtes pas condamné comme imprécateur et exilé en Sibérie, et vous rendez votre vie plus facile en ne respectant pas les règles. La logique opératoire demeure très simple : tout le monde ment, tout le monde sait que tout le monde ment, donc vous avez l'obligation de mentir pour survivre. Avec une certaine « nostalgie », le pape rappelle un « âge d'or », peut-être le Jardin d'Éden, lorsque les choses étaient meilleures que maintenant, indiquant la décadence des temps, exprimant l'impuissance de l'homme devant l'ordre actuel du monde, que par sentiment d'impuissance nous devons accepter. « La vérité est avec Dieu, le mensonge est sur Terre », dit le proverbe russe, confirmant le désespoir de la situation, l'impossibilité de changer, l'irréversibilité de l'état des choses. On ne peut que se plaindre et se lamenter, en se souvenant du bon vieux temps ou en rêvant d'un paradis futur.

En entendant cela, le partisan de la vérité répond - étonnamment en opposition à un représentant du clergé - « Je préfère la loi de Dieu ». « Quoi qu'il arrive, je ne vivrai pas dans le mensonge », déclare-t-il, pressentant sa défaite dans le débat. Le point intéressant est de voir comment, explicitement, l'histoire nous dit qu'opter pour la vérité est folie. Folie des hommes, pourrait-on dire, sagesse de Dieu. Une option si absurde que même les hommes qui agissent normalement selon le « bon chemin » et qui constituent un exemple moral pour tous ne respectent pas, et doutent de son existence. La vérité est donc une illusion, elle est superflue, et elle ne peut que vous causer problème. Respecter ce principe de vérité est presque malsain ! Ainsi, lorsque le partisan de la vérité décide de maintenir sa position en dépit de tous les témoignages qui l'accablent, il doit savoir qu'il va faire face à la solitude et aux difficultés, puisqu'il va à l'encontre de la réalité et du comportement commun, en refusant la loi terrestre. Mais au moins notre « héros de la vérité » est réaliste, puisqu'il accepte consciemment les conséquences d'un comportement aussi rebelle et dangereux. Peut-être que ces trois personnes étaient là pour tester la force de sa conviction et le préparer aux événements ultérieurs.

Mauvaise conscience

L'histoire nous raconte ensuite comment les compagnons continuèrent leur voyage et, comment, partout, le menteur eut beaucoup plus de succès que son compagnon. On lui offrait gracieusement la meilleure nourriture, tandis que l'autre devait faire des efforts pour le moindre verre d'eau, et malgré cela obtenant toujours moins que son compagnon. La vie est dramatique pour la personne honnête, le succès appartient aux manipulateurs. La situation devient si sérieuse que l'homme de « vrai » est prêt à donner n'importe quoi pour un quignon de pain. Le menteur, totalement dépourvu de principe, méchant et cruel, demande à l'autre un de ses yeux en échange de cette aumône, un accord vite accepté. Ce moment de l'histoire est pour le lecteur très étrange, très surprenant et très inhumain. L'échange incroyable d'un morceau de pain en échange d'un œil ! On pourrait se demander pourquoi le narrateur arrive à un tel excès pour faire valoir son point de vue. Et de manière prévisible, un peu plus tard, le deuxième œil subira le même terrible sort. L'homme honnête dit pourtant à l'autre : « fais-le, si tu n'as pas peur du péché ». Mais cela n'empêchera pas le menteur de commettre son infamie.

Néanmoins, examinons l'évolution du comportement du menteur, puisque la narration nous en fournit des indices intéressants. Au départ, le « menteur » se contente d'exprimer son opinion et d'argumenter en ce sens. Il veut avoir raison, tout comme son comparse. Ils acceptent donc de rechercher ensemble la confirmation de la « bonne » thèse. Jusqu'à présent, rien ne distingue formellement les deux hommes en termes de comportement. Ensuite, les trois témoignages confirment que le point de vue du menteur est le plus populaire. Finalement, son comportement, tout à fait différent, lui procure beaucoup plus de succès. Il peut vraiment être rassuré sur sa position : il a remporté le débat de plusieurs façons. À ce stade il se trouve diverses façons pour lui de réagir à sa propre victoire. Mais il choisit l'humiliation de l'adversaire : il se moque de « l'homme de la vérité », « sans cesse », dit l'histoire. Un détail qui indique au lecteur la présence d'un problème émotionnel dans ce débat. Après tout, pourquoi ne pouvait-il pas être généreux dans sa victoire ! Une moquerie incessante n'est pas une légère plaisanterie occasionnelle : il se niche nécessairement une forme de colère, de revanche ou de ressentiment dans une telle réaction. Or n'oublions pas la forte réaction de « l'homme de la vérité », qui revendiquait une référence à la loi de Dieu et feignait pour cela d'accepter toute conséquence. Le reproche implicite est très fort pour le menteur. Tout d'abord, il doit être dans la « loi du diable », puisqu'il prend le chemin opposé à celui de Dieu. Deuxièmement, il n'a pas le courage de son homologue, puisqu'il choisit la manière simple : il est donc faible et lâche. Et puisque, en général, nous n'aimons pas le porteur de mauvaises nouvelles, « l'homme de la vérité » cause une douleur psychologique au menteur. Il tient devant lui une sorte de miroir moral, ce qui lui renvoie une image terrible de lui-même.

En langue russe, le mot « krivda » est souvent utilisé pour indiquer des personnes qui ont un œil ou des yeux qui fonctionnent mal. Dans certains cas, cet adjectif désigne également un boiteux. Dans le folklore, les créatures à l'œil unique appartiennent habituellement à l'autre monde, comme le « Likho », par exemple, une créature plutôt maléfique, qui apporte le malheur aux gens. Avoir une vue complète indique une capacité à voir la vérité, alors qu'un problème aux yeux ou une mauvaise vue indique une distorsion physique et spirituelle. On peut donc comprendre pourquoi notre personnage à « l'âme tordue » s'intéresse aux yeux de l'homme véridique : il veut avoir le pouvoir dont il manque. Un mélange de désir le taraude : arriver à légitimer son propre être, vaincre son rival, se

moquer de lui ou humilier le pouvoir qui lui fait défaut. Et puisque « l'âme tordue » ne peut pas devenir « droite », comme nous le remarquons dans cette histoire, elle veut faire fléchir ou détruire la « bonne âme », par pur dépit. En dépit d'avoir formellement raison, d'être plus riche et de sembler avoir une vie plus heureuse, notre homme « tordu » conserve son handicap : sa « vision » est suspecte, il ne voit pas bien. Il souffre profondément, un état qui peut expliquer son extrême cruauté. Après tout, « la vérité pique les yeux », déclare le proverbe russe. D'où le symbolisme des yeux, qui autrement pourrait manquer de sens. Faire perdre la vue à son adversaire, obtenir ses yeux, est une compensation cruelle, illusoire et absurde pour sa conception terrible de lui-même, pour sa douleur morale.

De toute évidence, le menteur souffre d'un cas sérieux de mauvaise conscience. Il prétend être libre, il prétend que « je fais ce que je veux, et personne ne peut m'arrêter ». Mais l'existence et le processus de socialisation qui nous rendent humains sont inséparables de la loi morale inscrite en chacun de nous, l'inévitable sentiment moral : nous ne pouvons échapper à la culpabilité et à la douleur qui en découle. L'« autre », notre miroir, devient la garantie et le témoin de cette culpabilité. C'est pourquoi Sartre suggère que « l'enfer c'est les autres », parce que nous voyons notre véritable image en lui, le visage « sale » que nous ne voulons pas voir. Pour Emmanuel Levinas, l'attitude morale, « l'accueil de l'autre » est fondamentale dans notre subjectivité, elle construit notre être, nous fait aller au-delà de nous-même. Nous avons une responsabilité fondamentale envers nos semblables, inscrite dans notre intimité. Il l'appelle « l'expérience du visage ». Et la trahison de cette demande ne peut qu'induire une mauvaise conscience et une culpabilité, donc une douleur morale. Et c'est pour atténuer cette douleur que le menteur veut se venger, en infligeant une douleur physique à la personne qu'il considère comme la cause de son mal, ce qui explique l'intensité de sa cruauté. Un processus sans fin dont l'horizon est la destruction de cet autre qui nous rappelle ce que nous sommes, ce que nous faisons et notre propre aliénation.

La cruauté et le sadisme

Nous ne devrions donc pas être surpris par l'horreur des développements ultérieurs. Quand l'homme de la vérité est réduit au statut de mendiant, à cause de son dénuement, cela semble accroître de manière conséquente la cruauté du menteur, qui, en échange d'un morceau de pain, demande à « arracher son œil ». C'est du pur sadisme, car il n'a rien à gagner de cette exigence. Il ne peut que satisfaire un désir obscur de destruction, nourri par une mauvaise conscience provoquée par la présence permanente et le comportement « dévot » de l'homme de vérité. Il s'agit d'un cas de ressentiment aigu : le « juste » lui rappelle son angoisse morale caché, et il le déteste pour cela. Cela confirme l'idée que son ironie n'en n'est pas vraiment une, mais exprime en fait une colère à peine contrôlée. Nous le réalisons bien quand l'homme de vérité en appelle à la miséricorde pour ne pas devenir aveugle. « Frère, aie pitié, je serai aveugle ». Et l'autre lui répond de manière sarcastique. « Non, tu sais. Mais d'un autre côté, tu es le juste et je vis dans le mensonge. » Cet argument est intéressant à cause de son nature paradoxale, sa fausse cohérence. Formellement, admettre qu'une personne est « juste » n'est certainement pas une raison de le blesser, surtout aussi cruellement. À moins que l'on admette explicitement d'être « mauvais » - en insistant sur une opposition aux justes - exprimant donc du ressentiment, comme nous l'avons affirmé.

La victoire du menteur est en quelque sorte une victoire à la Pyrrhus. Il l'emporte à un cout pharamineux : la corruption de l'âme et l'horrible image de soi qui en dérive. Grâce à cette

confrontation, en admettant sa position et en l'épuisant, le menteur s'est complètement dévoilé, et il ne peut pas supporter ce qu'il voit. D'une certaine manière, il montre qu'il a tort, et il le sait, quand bien même il tente d'ignorer cette réalité. Malgré toutes les confirmations, il s'attend en fait à un autre résultat : il sait que son système ne fonctionne pas en raison de sa propre conscience. Par conséquent, il éprouve de la haine pour le « juste ». Tout comme Socrate fit d'abord rire de lui, avant d'être détesté puis tué par les sophistes. Et, bien sûr, nous pouvons évoquer de la même manière la figure du Christ, y compris pour la cruauté qui lui fut infligée et le désir de se venger de lui. Le cruel commentaire de départ envers l'homme aveugle est tout aussi intéressant : « Comptes-tu sur moi pour te guider, par hasard ? ». D'une certaine manière, ce commentaire peut être considéré comme un pur sarcasme, où il dit au « juste » qu'il ne faut certainement pas compter sur lui pour le guider alors que l'aveugle a grandement besoin d'aide, de plus par sa faute. Mais cette phrase peut bien aussi prise dans un sens moral : bien sûr, il ne peut pas conduire l'autre, puisqu'il ne peut même pas se conduire lui-même et mener adéquatement sa vie, une déclaration qui nous donne un avant-gout de la fin de l'histoire.

Nous assistons ici à un moment de cruauté explicite, voire à du sadisme. La cruauté signifie un comportement délibéré afin de causer de la douleur et des souffrances à autrui. Le sadisme va plus loin : il indique le plaisir que l'on éprouve quand on inflige de la douleur aux autres, ou en regardant quelqu'un souffrir. C'est une forme de perversion dans le sens où elle change quelque chose de moralement mauvais en quelque chose d'apparemment plaisant, ce qui constitue un écart psychologique important par rapport à une « norme saine ». Bien sûr, on peut toujours affirmer que le plaisir est le seul critère. L'hédonisme est la philosophie qui présente la recherche du plaisir et l'évitement de la douleur comme principal objectif de l'existence humaine, bien que délimité à la rigueur par certaines « limites morales ». « Jouissez et donnez à jouir, sans ne faire de mal à personne ni à vous-même, voici la totalité de la morale », écrivit Chamfort. Mais dans le sadisme, se trouve une pulsion supplémentaire de mort et de destruction, pour le plaisir, comme condition même du plaisir, comme l'a établi Freud, ce qui peut être considéré - au goût de chacun - comme pathologique ou comme positif. Par exemple, Georges Bataille écrivit que la transgression, ou le péché, était un élément fondamental du véritable plaisir. De manière limitée, nous avons tous connu une forme de plaisir liée à l'idée de faire quelque chose de « mal » ou d'« interdit ». Même si les actions du « menteur » peuvent sembler inhumaines, chacun d'entre nous peut méditer sur ces moments où nous avons connu une forme de plaisir liée au pouvoir, à la possession, à la domination, à l'humiliation ou à un mal infligé par nous ou par quelqu'un d'autre à une tierce personne, ou même à nous-même. La vengeance et le désir de pouvoir sont probablement les motivations les plus courantes derrière ce genre de « perversion ».

Purification

Bien sûr, un tel homme « amoureux de la vérité » ne désespère pas si facilement, puisqu'il est convaincu que Dieu ne l'abandonnera pas. Un homme juste, qui n'a jamais failli au « bon chemin », malgré la souffrance et l'épreuve, est nécessairement protégé par la providence. Alors il prie, en sollicitant l'aide de Dieu, en exprimant sa foi, se proclamant humblement son fidèle serviteur. Et une voix mystérieuse lui répond, lui annonçant ce qu'il faut faire. Il n'a pas besoin d'orientation : il est guidé par la Vérité elle-même. Il faut probablement en effet

être aveugle au monde, à ses tentations et ses illusions, pour pouvoir entendre et voir « La vérité » de manière aussi claire, pour être illuminé. Dans ce sens, la perte de la vue indique qu'est atteint un autre état de conscience. Nous trouvons dans la tradition une telle idée du prophète ou du devin aveugle, comme le poète Homère, ou le célèbre Tirésias de la mythologie grecque qui ne peut pas voir les objets visibles avec ses yeux mais peut prévoir l'avenir. Il faudrait abandonner la perception sensorielle pour percevoir la vérité plus profonde qui se cache derrière la réalité apparente. Un sacrifice que la plupart ne sont pas prêts à faire, en raison de leur attachement au monde, plongés dans les jeux, rituels et obligations. Mais le courage du juste lui donne accès à cette « autre réalité ». Un état qui explique pourquoi il peut entendre des voix que le commun des mortels n'entendrait pas, surtout le « menteur ». Ayant perdu la vue, il entend mieux, surtout les voix mystérieuses ou divines.

La voix lui dit d'aller dans les bois : l'endroit où les gens se perdent, un lieu sombre et mystérieux. L'aveugle va en effet errer, mais finalement il trouvera un chemin. Désormais, il est guidé et il saura quoi faire. Ce chemin l'amènera à une « source rugissante ». Cette expression indique simultanément l'originaire, la pureté et la puissance d'une force naturelle. Il doit nettoyer ses yeux : cette eau pure et puissante purifiera son être afin qu'il puisse voir à nouveau. Il peut ensuite suivre la source jusqu'au grand chêne, qui symbolise la force. Il se cachera jusqu'à la nuit, là où les démons se rencontrent pour leur sabbat, et il écouterait. Ainsi, même au moment le plus noir, dans l'endroit le plus sombre, là où réside le mal, non seulement il sera en sécurité, mais il pourra écouter et profiter de la situation : les démons vont travailler pour lui ! Après l'enfer du moment initial de son histoire, où il a rencontré douleur et agonie, il est maintenant au purgatoire : grâce à son pèlerinage initiatique, il se purifie et apprend à affronter directement les démons. Il peut les fréquenter sans craindre quoi que ce soit : il est protégé.

Ainsi apprend-il le secret d'un démon : comment il torture une princesse depuis dix ans. Il apprend aussi le secret de la délivrance de cette princesse : obtenir une icône spécifique de la Vierge Marie d'un marchand de Smolensk. Il va donc voir ce marchand et s'engage à travailler durement pour lui, ce qu'il fera pendant trois ans, afin d'obtenir l'icône. À la fin de chaque année, le marchand essaie de le corrompre avec de l'argent, en essayant de renier sa promesse de l'icône. Mais notre héros tient fermement, jusqu'à ce que le marchand, à la fin de la troisième année, impressionné par ce zèle, non seulement accorde l'icône mais y ajoute une rétribution financière. Une fois de plus, notre héros devait se prouver, montrer son humilité, son endurance et sa ténacité, toujours avec « trois », le nombre sacré. Nous pouvons ajouter comme preuve de la vertu du juste que l'icône était accrochée à la porte, très facile à voler. Un geste tentant, surtout quand il était si grossièrement trompé par le marchand. Mais bien sûr, il n'a pas eu à résister : l'idée ne lui a jamais traversé l'esprit. Cet homme est un pur !

Il réalise donc la tâche de guérir la princesse, pourchassant le démon à l'aide de l'eau purificatrice, de prières et de l'icône sacrée. Lui sont alors proposés de nombreuses récompenses matérielles et financières importantes pour son accomplissement, mais il les refuse toutes. « Je ne veux rien » dit-il. La princesse, émerveillée et séduite, décide de l'épouser, et il accepte. La beauté de ses actions et de son âme ne peut engendrer que l'amour chez d'autres âmes pures ! Son pouvoir est lié à cette pureté, et le fait qu'« il ne veut rien » montre qu'aucun désir malsain ne corrompt son âme. Nous devons nous rappeler que le mensonge est causé par le fait que nous voulons cacher quelque dessein, pensée ou action inavouable, obtenir désespérément quelque chose, ou, encore, que nous sommes en

concurrence avec autrui. Quant à la vérité, elle n'a rien à craindre ou à cacher. Mais pour cela, l'âme doit se purifier de toute trace d'avidité.

Providence

Durant l'épilogue de cette histoire, notre homme de vérité, désormais vêtu comme un prince, décide de rentrer chez lui avec son épouse la princesse, afin de visiter sa vieille mère. Ce retour aux origines indique que nous arrivons à la clôture du cercle, à la conclusion, au moment ultime de vérité et de justice. En effet, ils rencontrent en chemin le menteur, qui d'abord ne reconnaît pas sa victime en cet homme richement vêtu, avec son équipage, qui l'appelle « mon frère », à sa grande surprise. Les menteurs ont une mémoire sélective, et le juste ignore comment les menteurs fonctionnent. Le prince lui dit qui il est, lui rappelle leur discussion et la perte de ses yeux. Mais en voyant l'autre étonné, et probablement effrayé, il ajoute : « Ne crains rien, je ne suis pas fâché contre toi, et je te souhaite la même chance que moi. » Son âme ignore la colère, la haine et le ressentiment. Il révèle d'ailleurs au menteur le secret de son succès : « Comme Dieu l'avait fait pour lui », dit l'histoire. Ce dernier commentaire nous avertit que notre héros est devenu « divin », qu'il est sanctifié, béni, de sorte qu'il n'a pas de pensée laide dans sa tête, aucune trace de sentiment impur dans son cœur. Pas de ressentiment, pas de vengeance, seulement de la générosité. Même l'homme mauvais est son frère. L'amour est pour lui primordial, il prend soin de ses semblables, indépendamment de leurs actions. Contrairement à Caïn qui répond avec colère à Dieu qui lui demande des comptes, après avoir assassiné son frère : « Est-ce que je suis le gardien de mon frère ? », l'homme honnête se considère comme gardien de toute âme, juste ou pécheresse. Une situation que le menteur ne peut ni espérer ni comprendre, car le mal habite son cœur. La fonction de l'homme véridique est celle de Jésus : rétablir la justice dans le monde, celle qui a été corrompue, remettre la vérité dans les mains de l'homme, de sorte qu'elle n'appartienne pas exclusivement à Dieu.

Ainsi le menteur suit le conseil de « son frère », va dans la forêt et se cache dans le chêne, où la justice immanente l'attend de toute façon. Car, malheureusement pour lui, ou justement, quand les démons arrivèrent, « Ils ont détecté sa présence et l'ont déchiré en morceaux. » Bien sûr, parce que le menteur est impur, avili, il a une forte odeur. Le juste avait dit au menteur de se laver, l'a-t-il fait ou pas, mais de toute façon la souillure de son âme était trop forte et trop imprégnée pour être nettoyée correctement : il était trop corrompu pour être purifié si facilement. Paradoxalement, on doit être pur pour être purifié. Ainsi, même si le menteur faisait tout ce qui lui était dit, son destin ne pouvait pas être le même que celui du juste. Ce serait trop facile et injuste ! Le chemin d'initiation n'est pas seulement un terrain d'entraînement pour les héros, mais aussi un lieu dangereux qui révèle le vrai soi de chacun et amène ce chacun à son sort ultime, bon ou mauvais. C'est l'endroit où le processus de la vérité et de justice doit s'accomplir, un processus qui ne peut s'effectuer sans peines ni difficultés.

« Le juste est devenu le fils du tsar tandis que le menteur a été rongé par les démons. », conclut l'histoire. Nous avons un récit moral classique où les justes sont récompensés et les pécheurs punis, après un premier moment où il semblait que la moralité était en voie de déroute et de perte. Grâce à cette situation inadmissible, une tension a été créée, le drame pouvait se dérouler, jusqu'à ce que la morale rétablisse ses droits légitimes, grâce à la foi et à la beauté d'un héros courageux, et à l'aide de la grâce divine sans laquelle rien de significatif ne peut être accompli.

Le concept crucial semble ici être celui de providence. Le terme se réfère à une force, naturelle ou divine, qui garantirait le bon ordre du monde, aiderait ou contrôlerait notre vie, déterminerait le chemin des choses qui arrivent, généralement d'une manière bienfaisante et protectrice, assurant le bien et protégeant du mal. On peut aussi y penser en termes de principe de justice immanente : naturellement, le bien sera récompensé et le mal sera puni. Bien sûr, de telles idées impliquent une sorte de foi dans la beauté du monde, ou dans la bonté d'une force transcendante, que ce principe soit nommé Dieu ou autre chose, la récompense se rencontrant dans cette vie ou dans une autre. D'une certaine manière, l'homme de vérité, dans l'histoire, a fait ce choix, consciemment ou non. Il est convaincu que la « vérité » est la bonne option, même s'il semble que d'une manière immédiate ce choix lui procure plus de douleurs et d'ennuis, et qu'une vie de mensonge semble en apparence être plus rémunératrice qu'une vie de vérité.

La manière dont le héros exprime sa foi en la providence est visible dans la phrase : « Seigneur ! N'abandonne pas ton misérable serviteur ! ». Cela se produit au moment le plus tragique, lorsqu'il est aveugle, perdu et ne sait plus quoi faire. Il pourrait totalement désespérer, mais il ne le fait pas, il en appelle à la force tutélaire qui détermine le réel, Dieu en l'occasion. Il se rend à lui, renonçant à son désir et à sa propre volonté, il est alors prêt à accomplir son chemin. Il devra affronter les démons, qui représentent le mal, et sera récompensé parce que son cœur est pur, contrairement à l'homme du mensonge, impur, qui sera puni par les démons eux-mêmes, parce qu'il est comme eux, un démon. Les démons n'ont aucun pouvoir sur ceux qui ne sont pas comme eux : la pureté de l'âme est une puissante protection.

C'est la signification de l'eau de source que la « voix » prescrit au juste de mettre sur ses yeux. Le chemin de la purification est de suivre la rivière jusqu'à sa source. La source représente l'« originaire », la pureté avant la chute, le « pouvoir » dont tout vient, divin, comme avant la corruption. Néanmoins, la condition principale du salut n'est pas d'accomplir le formalisme des « rituels », mais d'avoir un cœur pur, ou de se purifier le cœur, ce qui est équivalent. Les rituels constituent en eux-mêmes une simple action, artificielle, qui ne garantit pas la « qualité » ou la « rectitude » de l'âme. Et les âmes viciées seront punies par la providence.

12/ La fille avisée

Pourquoi voulons-nous paraître plus intelligent que les autres ?

Un seigneur russe qui était connu pour sa sagesse dans son village avait douze serviteurs, et il pensait qu'ils étaient tous vraiment stupides. Peu importe tout ce qu'il leur enseignait, ils semblaient indécrottables, tous sans exception. Ainsi, après avoir tout essayé, le seigneur en arriva à la conclusion qu'il était impossible d'accomplir quoi que ce soit avec ces douze ouvriers et il décida de se moquer d'eux.

Un jour, il leur donna un ordre :

- Allez écorcher le rocher qui se trouve dans le grand champ où se croisent les deux routes. Les ouvriers docilement prirent des couteaux, des haches et s'en furent pour accomplir ce que le seigneur souhaitait. Une fois arrivés au rocher, ils furent perplexes car ils ne savaient pas comment procéder. Une jeune fille survint. Elle errait, cherchant sa chèvre, qu'elle avait perdue. Elle demanda aux ouvriers ce qu'ils faisaient là. Ils lui racontèrent toute l'histoire.

- Si j'étais vous, dit-elle, je rentrerais et je dirais au seigneur de tuer d'abord ce rocher et ensuite seulement de vous envoyer l'écorcher.

Les ouvriers, soulagés, retournèrent chez le seigneur et répétèrent ce que la jeune fille avait dit, mot pour mot.

Le seigneur s'en étonna et leur demanda :

- Qui vous a appris à parler de cette façon ?

- Nous avons rencontré une jeune fille sur notre chemin et elle nous a conseillés, répondirent les douze serviteurs.

Le seigneur ressentit une certaine irritation :

- Si elle est tellement intelligente, elle devrait faire des chaussures en filasse pour moi avec cette pierre.

Les ouvriers allèrent chercher la fille pour lui transmettre le souhait du seigneur. Ils la trouvèrent, travaillant dans la cour de la pauvre maison où elle vivait avec son père, et lui répétèrent les paroles de leur seigneur. En guise de réponse, la jeune fille ramassa un peu de sable dans un sac et dit aux messagers :

- Apportez ceci à votre seigneur et dites-lui de tresser des lacets avec ce sable pour ses chaussures de filasse.

Les ouvriers revinrent au seigneur et lui rapportèrent la réponse de la jeune fille. Cette fois, le seigneur se fâcha et cria :

- Cette fille est-elle une imbécile ? Comment est-il possible de tresser des lacets de sable ?

Les ouvriers repartirent voir la fille pour lui dire les paroles du seigneur. Et elle leur répondit :

- Si seulement les imbéciles peuvent demander de tresser un lacet de sable, les gens qui demandent de fabriquer des chaussures avec de la pierre ne sont pas plus intelligents.

Le seigneur devint vert de colère quand il entendit les mots de la jeune fille, et ne sachant pas quoi faire, il ordonna aux ouvriers de disparaître. Il ne put pas dormir pendant deux jours, essayant d'échafauder comment donner une leçon à cette fille effrontée. Certes, il ne pouvait pas en rester là !

Le troisième jour, il décida finalement de convoquer le père de la jeune fille afin de lui donner une tâche qu'il ne serait jamais capable de réaliser. De cette façon, pensa-t-il, il pourrait se venger de la fille. Alors, il envoya ses douze serviteurs pour quérir le pauvre

homme. Le seigneur était fort heureux de la tâche compliquée et impossible qu'il avait préparée pour lui. Quand l'homme arriva, il lui dit :

- J'ai une tâche que je veux que tu accomplisses. Je te donnerai 10 œufs durs, tu devras mettre une poule pour les couvrir, et en une nuit tu es censé avoir des poulets. Ensuite, tu devras en cuisiner trois et les apporter pour mon petit déjeuner demain matin avant que je me lève. Sinon, je te punirai !

Le pauvre homme revint chez lui fort inquiet, presque en pleurs. Sa fille lui demanda ce qui le dérangeait, alors il lui raconta. La jeune fille sourit et lui conseilla de ne pas s'inquiéter :

- Je vais prendre soin de cette affaire, dit-elle.

Elle prit un pot rempli de kasha et dit à son père :

- Donnez ce pot au seigneur, dites-lui qu'il doit creuser le sol et y mettre le kasha pour qu'il devienne du blé. Ensuite, il pourra récolter le blé et en faire du sarrasin afin de nourrir le poulet qui est censé sortir des œufs durs.

Son père répéta tout ce qu'elle avait dit. Le seigneur devint tellement furieux qu'il ne put rien dire pendant un certain temps. Il demanda ensuite au pauvre homme s'il avait lui-même trouvé une telle réponse. Le père répondit avec un regard triste sur son visage :

- Comment pourrais-je inventer pareille chose ? C'est ma grande fille qui a trouvé une telle idée.

Le seigneur, réalisant qu'il ne serait pas capable d'attraper la fille avec des tours aussi simples, répondit au père :

- Eh bien, puisque ta fille est si intelligente, il y a une dernière tâche pour elle. Dis-lui de venir chez moi ni en marchant, ni en chevauchant, ni pieds nus, ni chaussée, ni sans cadeau, ni avec.

Le père rentra à la maison et répéta à sa fille tout ce que le seigneur lui avait dit. La fille lui conseilla encore de ne pas s'inquiéter. Le lendemain matin, elle se mit une chaussure en lambeaux sur un pied, et laissa l'autre nu. Puis elle attrapa un moineau, prit un traîneau, et attela une chèvre. Elle tenait un moineau dans une main, avait un pied par terre, l'autre sur le traîneau tiré par la chèvre. En arrivant devant le seigneur, elle lui donna le moineau qui s'envola tout de suite par la fenêtre ouverte.

Le seigneur se rendit alors compte qu'il avait rencontré une fille vraiment intelligente et en vint à la conclusion qu'il valait mieux l'épouser, plutôt que de se mettre en colère. Ainsi, ils se marièrent et vécurent paisiblement pendant un certain temps. Et parce qu'ils étaient intelligents tous les deux, beaucoup de gens vinrent les voir pour obtenir des conseils.

Un jour, deux personnes associées en affaire vinrent solliciter le seigneur afin de régler une querelle qui les opposait. Un poulain était né et ils voulaient décider à qui il appartenait. Le seigneur commença à méditer, mais il ne pouvait rien trouver. Sa femme qui observait la scène leur demanda finalement :

- Qu'est-ce que chacun de vous possède dans l'entreprise ?

Ils expliquèrent que l'un d'eux possédait une charrette et l'autre une jument. Alors elle dit :

- Il est facile de trancher. Amenez le poulain, la charrette et la jument au sommet d'une colline. Puis conduisez tous deux séparément la jument et la charrette en descendant la colline. Le poulain appartiendra à celui qu'il suivra.

Le seigneur n'était pas très content, mais les douze serviteurs s'esclaffèrent, profitant de la situation.

Ensuite, deux frères arrivèrent, qui s'étaient querellés au sujet d'une vache que le frère plus riche avait donnée à son frère pauvre un an auparavant, et qu'il voulait récupérer maintenant qu'elle avait engraisé. Afin de trancher le litige, la fille avisée demanda aux

protagonistes de résoudre une énigme.

- Qu'est-ce qui, dans ce monde, est la chose la plus nourrissante, la chose la plus rapide et la chose la plus agréable ?

Le frère riche pensait que c'était une tâche facile.

- Rien ne peut être plus nourrissant que le porc du seigneur, rien de plus rapide que le chien du seigneur et rien de plus agréable que l'argent, dit-il.

Et le frère pauvre répondit.

- La terre nourricière est la plus nourrissante : elle alimente tout le monde et dévore tout le monde. Le plus rapide est la pensée : elle peut aller n'importe où en un seul instant. Le plus agréable est le sommeil, car un homme abandonne tout quand il veut dormir.

Ainsi, la fille sage donna la vache au frère pauvre. Mais, lentement, une rumeur commença à circuler, disant que la femme du seigneur était plus intelligente que son mari. Bien sûr, le seigneur s'en irrita. Tant et si bien qu'il décida de se débarrasser de sa femme.

- Je souhaite que tu retournes chez ton père, dit-il. Mais tu peux emporter uniquement ce que tu considères comme t'appartenant.

- Comme tu veux, lui dit-elle. Mais nous ne pouvons pas nous séparer comme ça. Nous devrions trinquer avant de partir, pour nous dire au revoir.

Alors, ils ont bu. Mais il semblait que la femme ne voulait pas encore partir. Elle répétait sans cesse :

- Quelle misère, nous devrions boire un peu plus !

Ainsi, le seigneur s'est tellement saoulé qu'il en perdit ses esprits. Voyant cela, la jeune femme se dit qu'elle ne pouvait pas déceimment le laisser dans cet état misérable, tout seul.

Alors elle le transporta dans une carriole, elle-même, et se dirigea vers la maison de son père. Quand le seigneur finalement revint à ses sens, il commença à demander :

- Qui m'a amené ici ? Où suis-je ?

- Je t'ai amené ici, répondit sa femme. Tu m'as dit hier d'emporter avec moi ce qui m'appartenait. Alors, j'ai pris ce qui m'appartient en tout premier : c'est toi !

Quelques questions pour aller plus loin et prolonger la réflexion

Compréhension

- Pourquoi le seigneur donne-t-il un ordre absurde à ses serviteurs ?
- Quelle stratégie utilise en général la jeune fille pour répondre au seigneur ?
- Pourquoi le seigneur veut-il se venger de la jeune fille ?
- Pourquoi la jeune fille se moque-t-elle du seigneur ?
- Pourquoi le seigneur décide-t-il d'épouser la jeune fille ?
- Le seigneur est-il jaloux de la jeune fille ?
- Qu'est-ce qui motive plus que tout le seigneur ?
- Pourquoi le seigneur décide-t-il de se débarrasser de sa femme ?
- Le seigneur et sa femme s'aiment-ils ?
- Le seigneur et la jeune fille sont-ils pareils ?
- Sur quoi se base la jeune fille pour rendre la justice ?
- La jeune fille a-t-elle changé au cours de l'histoire ?

Réflexion

- Pourquoi n'aime-t-on pas perdre la face ?
- L'orgueil est-il un vice ou une vertu ?
- Pourquoi voulons-nous nous comparer aux autres ?
- Pourquoi pense-t-on souvent que les « autres » sont idiots ?
- Pourquoi aime-t-on ridiculiser autrui ?
- Pourquoi l'idiotie perçue chez autrui nous insupporte-elle ?
- Quel est l'intérêt des idées absurdes ?
- Pourquoi est-il intéressant de penser les contraires ensembles ?
- Peut-on se sentir menacé par une personne aimée ?
- Peut-on aimer sans un sentiment de possession ?
- Sur quelles valeurs la justice doit-elle se fonder en priorité ?
- Pourquoi estime-t-on qu'une personne est intelligente ?

ANALYSE

Le mépris

Le seigneur de cette histoire est méprisant. Il a dans son village la réputation d'être sage, titre dont il semble se glorifier, si l'on observe la façon dont il conçoit et traite ses serviteurs. « Il est intelligent, ses serviteurs sont idiots », et dans sa vision du monde quelque peu réduite, sans doute l'ensemble des villageois n'est-il pas mieux loti. On peut d'ailleurs se gausser de ce classique petit propriétaire foncier ou nobliau qui semble fort prétentieux en se pensant au-dessus des autres, mais qui ne semble pas bien riche ou puissant, au vu du petit nombre de ses serviteurs, et dont la réputation s'étend uniquement à son village. On peut y voir l'idée que celui qui méprise a justement une vision petite et mesquine de lui-même. Peut-être faut-il aussi en conclure que moins la différence de statut est évidente, plus il faut la démontrer ou la justifier, ne serait-ce qu'à soi-même. C'est ainsi que les micro-pouvoirs, comme les nomme Foucault, sont parfois les plus terribles, les plus arbitraires et les plus contraignants. Les attentes de reconnaissance sont d'autant plus grandes que le statut est petit.

Ainsi le « potentat » de cette histoire non seulement se trouve bien au-dessus du lot commun, mais de surcroît il se veut généreux et bien intentionné, car ce grand pédagogue aura même « tout essayé » avec ses gens, ce qui expose ironiquement à la fois sa dimension morale, sa capacité d'action, sa ténacité et autres qualités. Ainsi, se rendant compte de « l'impossibilité » de la tâche - rendre intelligent des serviteurs stupides - il finit par abandonner, attitude impuissante qui convient tout à fait au mépris.

Le mépris est un sentiment fort qui nous pousse à penser que d'autres personnes, voire tout un chacun, ne sont bonnes à rien, sont inutiles, dépourvues d'intérêt, stupides, ou en tout cas inférieures. Ce sentiment s'exprime, volontairement ou non, par des mots, des gestes, ou une manière de parler. Il peut prendre la forme d'un dédain, s'exprimant à travers le sarcasme et la critique virulente, ou bien celle d'une hautaine indifférence, ignorant totalement autrui. Néanmoins, il s'agit toujours de priver l'autre d'une quelconque valeur, de ne lui accorder aucun respect, de ne lui prêter aucune attention. Le mépris condamne, rejette, ne tient pas compte d'autrui. Il est arrogant et prétentieux, il ne rechigne pas à commettre une action susceptible d'insulter ou de blesser quelqu'un, et il ne tient pas compte des sentiments, du statut ou des idées de ceux qui encourent son implacable condamnation. Très égocentrique, il fait fi de tout autre sentiment que le sien. Bien que si l'on examine les choses de plus près, on découvrira sans doute que ce même mépris, le méprisant se l'applique à lui-même, car il ne saurait se protéger du regard peu amène, méchant, voire cruel, qu'il porte sur le monde et donc sur lui-même, puisque de surcroît il partage l'intimité de ce même regard dont il est lui-même victime.

C'est ainsi que notre seigneur, voulant s'amuser, distraire son ennui, ou simplement exprimer son tempérament bileux, envoie ses serviteurs accomplir une tâche absurde, ridicule ou même humiliante. On imagine la jubilation sarcastique qui est la sienne à ce moment-là. N'a-t-il vraiment rien de mieux à faire avec ses employés, se demandera-t-on ! Aussi peut-on aussi imaginer son agacement lorsque ses ouvriers reviennent avec la réplique qui leur a été fournie par la jeune fille. La hargne qui l'anime contre elle n'est que l'expression du ressentiment qui le ronge. S'il est une chose que supporte peu la personne

méprisante, c'est d'être renvoyée à elle-même, à ses présupposés, à ses jugements à l'emporte-pièce.

Intelligence et concurrence

Le seigneur s'irrite, se met en colère, devient violent, uniquement sur la base d'échanges verbaux sans véritables enjeux pratiques, ce dont le lecteur pourrait s'étonner. Il nous paraît donc utile de rechercher la raison d'un tel emportement émotionnel et intellectuel, d'une telle insistance à combattre et à se rendre malheureux.

Les animaux concourent, en particulier les mâles, pour déterminer qui est le plus fort, qui sera le meilleur et donc le « chef », de manière explicite ou non. Chez certaines espèces on mènera pour cela un combat jusqu'à la mort. Et sans aller jusque-là, chez de nombreux groupes animaux, doit s'établir une hiérarchie régissant tous les rapports sociaux structurant la vie sociale au quotidien, avec dans chaque cas de figure un dominant et un dominé. Or il semble que l'être humain ait perpétué cette tradition, comme on le remarque par exemple dans les concepts de patriarcat ou de matriarcat, où la domination est établie selon des critères biologiques ou culturels, d'ancienneté et de genre. Néanmoins la force reste bien entendu un critère important pour classer les êtres : afin d'améliorer l'espèce, dirait Darwin. Ainsi en va-t-il, dans les rapports humains, bien qu'elle se soit souvent transformée ; la force n'est plus seulement affaire de muscles, un critère considéré primaire dans de nombreux milieux, bien que périodiquement toujours en vigueur. Ou alors faudrait-il ajouter ce « muscle » plus spécifiquement humain, celui du cerveau, ou de l'intelligence. Car s'il est un plan sur lequel nos congénères adorent se confronter, c'est celui des capacités cérébrales. Cette sorte de jeu permanent consiste à savoir qui est « l'intelligent », qui est « l'idiot ». Peut-être cet exercice contribue-t-il aussi à l'amélioration de l'espèce, à travers l'émulation. Néanmoins, il s'y trouve une difficulté, en comparaison des « concours » plus classiques, en ce qui a trait à déterminer le vainqueur. Car si la force physique impose un gagnant et un perdant, où le résultat est évident, en ce qui a trait à l'intelligence, le résultat l'est nettement moins, et chacun pourra se retirer après le combat, convaincu que l'autre est un imbécile, quand bien même les apparences ne vont pas dans ce sens. Comme le dit Descartes : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. » On oublie simplement, comme le spécifie le philosophe, que : « ...ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, le principal est de l'appliquer bien », sans cela, en effet, d'après lui, « ...le bon sens ou la raison est naturellement égal en tous les hommes ».

Pour se sentir intelligent, la comparaison faisant force de loi, nous avons donc besoin de penser ou de croire que l'autre est un idiot. Toute rencontre, toute discussion, constitue donc l'enjeu d'une bataille, parfois aux apparences homériques, au vu des efforts qui y sont déployés, qui pourra paraître dérisoire aux yeux de celui qui n'est pas partie prenante de l'affaire. Un cas de figure assez saisissant étant le cadre du couple, où cette lutte sourde, plus ou moins violente, peut s'étendre ainsi sur de nombreuses années. Ou alors, certains êtres se choisissent et décident tacitement, parce qu'ils opèrent sur un même territoire, de se mener en permanence un combat sans merci, qui consiste à prouver que l'un est plus intelligent que l'autre, voire à ridiculiser ou humilier l'autre, selon le degré d'acrimonie qui s'est installé. Ainsi l'intelligence du voisin est une menace pour soi. Or l'être humain étant doté d'une sensibilité exacerbée, pour nous le ridicule tue, de la manière la plus impitoyable,

car notre image, cette idole si importante pour le « soi », se trouve ainsi déçue du piédestal sur laquelle nous tentons fébrilement de l'ériger sans trop y croire, réduite au néant, ce qui constitue une mort symbolique tout à fait inacceptable.

Cet éclairage nous aidera peut-être à comprendre pourquoi tout au long de l'histoire, le seigneur est fasciné par cette jeune fille, seul habitant du village à mettre en péril son hégémonie intellectuelle, son pouvoir de paraître. Au point qu'il ne peut que l'épouser, qu'il ne peut que divorcer, qu'il ne peut que rester avec elle. Et de manière plus subtile, il semble qu'il en aille ainsi de cette jeune fille, qu'un don certain anime et parfois dépasse, qu'elle doit donc apprendre à maîtriser. Oscillation entre intelligence et sagesse, qui représente l'apprentissage d'une vie entière.

Revanche et protection

Au début de l'histoire, à trois reprises, afin d'aider les douze serviteurs, la jeune fille rend au seigneur exactement la monnaie de sa pièce. En guise de défense, elle propose une mesure de rétorsion identique à l'attaque. Par exemple, lorsqu'il lui demande de fabriquer des chaussures de filasse avec de la pierre, elle lui demande de faire des lacets avec du sable. Et chacun en conclut formellement que l'autre est un idiot. Cette stratégie se nomme « un prêté pour un rendu », « réponse du tac au tac », « rendre coup pour coup », « rendre à quelqu'un la monnaie de sa pièce » ou encore « réponse du berger à la bergère ». Ce type de riposte est certainement l'un des plus classiques, tant dans les querelles de personnes que dans les relations diplomatiques, sans doute parce qu'il est à la fois simple et instinctif : « je te fais ce que tu me fais ». Principe de réciprocité à connotation plutôt négative (je t'agresse si tu m'agresses), néanmoins applicable sur le plan positif (je t'aide si tu m'aides), aussi bien dans l'amour, l'amitié ou l'entraide, que dans la dispute ou le combat. On le retrouve dans certaines conceptions de la justice, illustrées par l'expression biblique : « Un œil pour un œil, une dent pour une dent ». Ce principe connaît d'ailleurs quelques variantes du même acabit, comme « Toi aussi tu le fais », « Tu n'es pas mieux », ou bien « C'est toi qui as commencé », stratégies très prisées, dans les fratries par exemple. Un tel type d'action est en fait une revanche prise sur quelqu'un qui nous fait du mal en reproduisant contre lui son mode d'action, verbal ou physique. Avec un minimum de distance, on s'aperçoit que ce type de réponse ou d'argument reste pauvre, car très souvent compulsif, peu créatif, prévisible, répétitif et enfermant, tant pour la personne qui l'énonce que pour son interlocuteur, et pour la dynamique relationnelle. De plus, avec une certaine réflexion, on peut s'interroger sur la raison d'être d'une telle immédiateté, ou la légitimité d'un tel principe d'équivalence, quand bien même en un premier temps cela peut sembler juste, rationnel ou raisonnable.

Au premier abord, le principe de « un prêté pour un rendu » fait sens, ceci pour plusieurs raisons. La première est qu'il fait justice, selon le principe qu'un acte mauvais ne saurait rester impuni. L'impunité ne rendrait service ni à la victime, qui demande réparation, ni au coupable, qui serait encouragé dans ses mauvaises habitudes, ni à la société, qui nécessite des principes régulateurs accompagnés de sanctions punitives afin de prévenir au maximum toute transgression et de se protéger elle-même des actes nuisibles. La seconde raison est que le « un prêté pour un rendu » rend justice de manière équitable. Il s'agit bien de « un pour un », donc pas d'excès ni d'abus dans les représailles, mais une juste rétribution, à même de faire sentir au coupable la douleur morale précise que cause sa transgression. La troisième raison est qu'en ce monde dangereux, où sont en permanence menacées notre existence et surtout notre identité, nous avons besoin de nous défendre, et

que notre instinct lui-même nous pousse à profiter au maximum de ce mécanisme simple. Ce sens est d'ailleurs tellement exacerbé que nous n'hésitons pas parfois à avancer un « rendu » avant même que ne se soit produit le « prêté », mécanisme d'anticipation ou de prévention fort répandu, excès que nous considérerons ici comme une des aberrations du « un prêté pour un rendu ».

Le problème principal de ce système est que la personne qui le pratique calque son comportement sur autrui. L'action du sujet est modelée sur l'action de son interlocuteur, tant sur le plan cognitif qu'émotionnel. Il fonctionne ainsi dans un système de dépendance, réactionnel, revanchard, et non pas libre. Certes le fait de se défendre a du sens, et heureusement que certains mécanismes de « survie » sont ancrés en nous. Et la rétribution reste juste. Mais ces processus laissent une trop large part à l'inconscient, au réflexe conditionné. Notre rationalité s'en trouve réduite : elle n'est ni généreuse, ni créative, ni aimante. Elle dépasse ou régule la portée de l'irrationnel, mais elle postule malgré tout un monde dangereux, comme celui de Hobbes, où l'homme est une menace pour l'homme, puisque règnent en guise de relations humaines les représailles, les punitions, les protections, en bref tous les signes d'une guerre larvée, tout au moins d'une société où règne le « chacun pour soi et Dieu pour tous ». Ainsi celui qui pratique le « un prêté pour un rendu », sans s'en rendre compte, se méfie d'autrui. Certes il peut faire confiance, momentanément et sous condition. Mais dans sa logique réductrice, il est peu charitable, voire très mesquin, et ne peut que se prendre à son propre piège, en même temps que le voisin, enfermant chacun dans un rôle prédéterminé. D'ailleurs, dans la première partie de la présente histoire, on voit bien que tant le seigneur que la jeune fille se rendent prisonniers de ce système, qu'ils participent tous deux à l'élaborer. Un tel état d'esprit ne peut qu'engendrer une confrontation permanente, sans issue et sans fin, car aucune échappatoire n'est prévue dans un tel système. Et pour ses propres raisons, orgueil ou aveuglement, le seigneur aura plus de mal à en sortir que la jeune fille. Au mieux, le « un prêté pour un rendu » est un système conflictuel, où règne la simple tolérance pour autrui : l'autre est tout juste supportable, jamais aimable. Chacun est prêt à rompre des lances à la moindre alerte. Dans un tel cadre, l'humain est vindicatif, c'est sa nature la plus immédiate. Il est animé par une justice punitive : celle qui surtout châtie.

Intelligence et raison

Le seigneur et la jeune fille sont les héros de l'histoire, ils sont ceux qui sont intelligents, ils sont plus « brillants » que la « moyenne », au-dessus des serviteurs et autres villageois. Pour cette raison ils sont en concurrence, comme nous l'avons vu, un schéma où règne une certaine inquiétude. L'intelligence n'est pas la sagesse. Néanmoins, au fil de l'histoire, nous observerons certaines transformations dans la forme de cette intelligence. Mais pour ce faire, nous avancerons une distinction qui nous paraît utile : celle entre intelligence formelle et intelligence rationnelle. Est intelligent celui qui, doté d'une faculté de comprendre, peut saisir des idées et les manipuler de manière logique, et peut apprendre à perfectionner sa compréhension. Néanmoins, on peut distinguer en cela une intelligence que l'on nommera formelle, qui consiste à comprendre les mots et leurs agencements, la nature des choses et leurs principes, la signification des faits en les interprétant, et une intelligence que l'on nommera rationnelle, capable de surcroît de mener une activité volontaire et réfléchie, de hiérarchiser les valeurs et les finalités en vue d'une action, d'émettre des jugements

critiques sur soi-même et ses propres actions, d'examiner de manière créative une diversité de possibilités. Cette faculté s'accompagne de sagesse et de sagacité.

Ainsi la rationalité permet de prendre en charge soi-même et autrui, d'être émotionnellement plus pertinente, de prendre des décisions de manière circonstanciée, d'avoir accès à une certaine flexibilité de l'esprit. Car de nombreuses personnes formellement intelligentes, ou même très intelligentes, manifestent une incapacité chronique à se comporter de manière rationnelle. Parmi diverses difficultés de l'intelligence formelle, on rencontre par exemple l'incapacité d'évaluer des probabilités de manière intuitive ou raisonnée, la rigidité des processus mentaux, la surestimation de son propre savoir, la difficulté à problématiser ses propres opinions et envisager diverses possibilités, la tendance à être trop centré sur soi, le fait de se cantonner à un cadre prédéterminé, de manquer de perspective en favorisant le court terme, de négliger son propre bien-être ou des finalités plus substantielles, de refuser l'arbitraire ou l'aléatoire, l'ignorance de soi-même et sa propre subjectivité, etc. On rencontre déjà chez Platon la mise en garde contre ces divers problèmes, à travers des préceptes comme « Connais-toi toi-même », condition de notre connaissance du monde, le « Rien de trop » qui met en garde contre les excès de toutes sortes, avec le principe sous-jacent que la sagesse est la connaissance de ce que l'on sait et de ce que l'on ne sait pas.

Au début de l'histoire, on nous raconte que la jeune fille a perdu sa chèvre, ce qui indique chez elle un manque de sens pratique, un manque d'attention à autrui ou au monde. Mais lorsqu'elle apprend ce qu'a ordonné le seigneur, elle comprend tout de suite de quoi il retourne et lui renvoie la balle à diverses reprises. Bien qu'en ce sens, grâce à son agilité mentale, elle aide les serviteurs qui peuvent ainsi se protéger, et que le seigneur est mis en échec de manière appropriée et utile, cet échange reste malgré tout quelque peu stérile, chacun restant sur ses positions. Néanmoins, le seigneur manifeste de manière aigüe son propre infantilisme, son ego surdimensionné, son incapacité à sortir de lui-même. Il veut toujours avoir raison, ce qui constitue l'irrationalité par excellence, phénomène tout à fait courant chez ceux qui « savent » ou sont « intelligents », habitués qu'ils sont à avoir le dernier mot. Il s'en prend au père, de manière menaçante, n'osant s'attaquer directement à la fille, ce qui montre la dimension de crainte qui se niche au cœur de tels comportements. Il impose encore une absurdité, au grand dam du pauvre père qui ne comprend pas ce qui lui arrive. Mais une fois de plus, le tour est déjoué par le « un prêté pour un rendu », désormais classique : une absurdité répond à une autre. Ce qui au demeurant représente de manière exagérée la forme que prennent bien des discussions oiseuses et aberrantes, surtout lorsque l'on veut à tout prix prouver quelque chose.

Finalement, le seigneur prend son courage à deux mains pour s'en prendre à la fille, en proposant à nouveau quelque chose d'absurde, car ses instructions sont pétries de contradictions : la fille doit venir pieds-nus et chaussée, avec et sans cadeau, etc. Il la force à venir en pensant l'humilier. Mais cette fois-ci, plutôt que de pratiquer le « un prêté pour un rendu », elle passe à une étape supérieure : elle décide de relever le défi. Pour ce faire, elle doit repenser les « consignes » en d'autres termes, afin de les rendre possibles : c'est ce qui se nomme problématiser, ou dialectiser. C'est-à-dire l'art de penser les contradictions, ou celui d'identifier et de modifier les présupposés, ce qui est nettement plus créatif que le « un prêté pour un rendu ». Elle vient donc voir le seigneur en ayant résolu le « problème ». Et c'est là que le seigneur, au-delà de toute colère, tombe amoureux d'elle. En montrant une certaine flexibilité, elle a transformé la donne, elle s'est montrée capable d'ouverture à

autrui, plutôt que de pratiquer les représailles systématiques, provoquant chez lui une attirance plutôt qu'un rejet.

L'étape suivante, lorsqu'elle rend la justice, représente encore un progrès dans ce cheminement. Dans l'affaire du poulain, elle propose de suivre la loi naturelle : le poulain vient avec la mère. Dans l'affaire de la vache, doit l'emporter celui qui est plus profond, plus sage et moins avide, plus honnête et moins servile. A ce point-ci, elle manifeste une véritable sagesse, en profitant de chaque situation pour mettre en valeur des principes fondamentaux, en particulier le principe du bien. Elle ne fait pas uniquement qu'être « maligne » ou « brillante » : elle éduque. De surcroît, elle fait parfois le choix sagace de ne pas expliquer ses jugements, invitant tout un chacun à se faire une idée par lui-même. Elle choisit de faire confiance en la capacité de chacun de penser : elle n'est pas du tout dans le mépris. Et sur ce plan, le seigneur est visiblement dépassé. Son image d'homme « intelligent » en prend d'ailleurs un coup, et il préfère maintenant se débarrasser d'elle. En ce sens, au fil de l'histoire, si la jeune fille évolue, le seigneur semble figé dans son fonctionnement et ne progresse guère.

Il reste une dernière étape, conclusion de l'histoire où la jeune fille emmène son mari chez elle. Une épilogue que l'histoire laisse plutôt ambiguë. La jeune fille montre sa capacité d'empathie, lorsque son mari est saoul, mais est-elle capable d'aimer, au-delà des difficultés et du rejet ? Lorsqu'il lui annonce qu'elle doit retourner chez son père, elle accepte. Par orgueil ou par calcul ? Elle le fait boire. Pour retarder le moment d'un départ qui l'attriste, ou comme tactique de diversion ? Elle le prend avec elle. Par empathie, par amour, ou par stratégie ? Elle lui dit « Tu m'appartiens ». Par possession, ou par amour ? Néanmoins, geste symbolique d'acceptation : elle emmène son mari chez elle, dans son intimité de « jeune fille » : elle ne joue plus. Peut-elle donc aimer ce mari resté si primaire en dépit de son intelligence formelle ? Ce mari qui ne semble nullement grandir, contrairement à elle, un mari qui en vient même à rejeter sa femme par pur orgueil.

Platon nous présente l'amour comme une sorte d'idéal, évoquant l'hypothèse que même son maître Socrate ne saurait l'atteindre, comme le suspecte Diotime de Mantinée. Peut-être en effet l'amour représente-t-il le plus grand défi à l'intelligence, formelle ou raisonnable, car il incarne la puissance d'être qui sait remettre l'intellect à son humble place. Il est le lieu où théoriquement la concurrence n'a plus lieu d'être, puisqu'il est le dépassement des oppositions, l'unité des contraires, l'abandon des distinctions. La jeune fille réussit-elle ce pari à la fin de l'histoire ? Le lecteur peut se poser la question par lui-même et pour lui-même. Mais quelle que soit la conclusion du lecteur sur cette « fille avisée » et la réalité de son être, l'histoire nous montre différents aspects de ce qu'est l'intelligence, ses aspects calculateurs, compétitifs et formels, et son côté plus profond et plus généreux où la raison est créative et aimante.

Liste des concepts

Accomplissement (2)
Ambigüité (4)
Amour (7)
Anxiété (3)
Arbitraire (5)
Autorité intérieure (10)
Avidité (9)
Civilisation (11)
Complaisance (7)
Concurrence (12)
Confiance (7) - (10)
Confiance en soi (1)
Conflit (3)
Conscience (2)
Contrôle (1)
Conversion (9)
Corruption (4)
Cruauté (11)
Cupidité (2)
Danger (1)
Dépassement de soi (8)
Dilemme moral (6)
Duplicité (4)
Erreur (7)
Être (7)
Faiblesse (7)
Folie (7)
Fracture (2)
Générosité (3)
Gloire (4)
Grandir (10)
Hiérarchie (7)
Hypocrisie (9)
Idiotie (7)
Impuissance (2) – (6)
Individu (5)
Instinct de survie (5)
Intelligence (12)
Jeu (8)
Justice (5)
Liberté (4)
Limites (6)
Majorité (10)
Maternité (3)
Mauvaise conscience (11)

Mauvaise foi (5)
Méfiance (1)

Mensonge (11)
Mépris (12)
Minorité (10)
Morale (4)
Nécessité (3)
Obstination (9)
Origine (2)
Paradis (2)
Possession (1)
Prédication (4)
Principe de réalité (5)
Propre (3)
Protection (12)
Providence (11)
Puissance (7)
Purification (11)
Raison (12)
Rationalité (3)
Réalité (4) - (8)
Réciprocité (7)
Renversement (7)
Responsabilité (10)
Réussite (7)
Revanche (12)
Rhétorique (4)
Sadisme (11)
Sale (3)
Séduction (1)
Société (5)
Stabilité (1)
Survie (1) - (11)
Toute-puissance (6)
Tragédie (2)
Transgression (4)
Vérité (11)
Victime (8)
Universalité morale (6)

